3

DE LA NATURE DE L'HOMME,

ET DES MOYENS

DE LE RENDRE PLUS HEUREUX.

DE LA NATURE DE L'HOMME,

ET DES MOYENS DE LE RENDRE PLUS HEUREUX.

Par P. J. BACHELIER D'AGÈS.

A PARIS,

Chez
F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, nº 20.
Pichard, Libraire, quai Voltaire, nº 18.
Desenne, Libraire, Palais-Égalité, près la galerie vitrée.
Petit, Libraire, Palais-Égalité, galerie de bois, nº 250.

AN VIII.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉPITRE.

C'est à vous, mon Eulalie, qui êtes la compagne de ma vie, et l'objet de mes affections les plus douces, que je viens offrir l'expression de mes pensées sur cette vie qui m'est si précieuse depuis que je la partage avec vous. Lorsque je vous les communiquois dans nos épanchemens réciproques, votre amitié m'invitoit à les rendre publiques. J'ai donc voulu vous plaire en composant cet écrit; il est le fruit de mes méditations, et j'ai l'espoir que vous y trouverez quelques traces de la vérité dont la recherche a toujours eu pour vous tant d'attraits. C'est par respect pour elle que, sans égard pour des opinions accréditées, j'ai soigneusement écarté et même combattu les préjugés de tous les genres, pour n'adopter que des principes qui, quelques singuliers qu'ils soient, m'ont paru seuls concordans avec la nature des choses. Je dois convenir que cet ouvrage a des couleurs bien sérieuses pour les goûts de votre âge et l'aimable gaieté de votre caractère;

mais moi qui connois bien la trempe de votre esprit et la sensibilité de votre ame, je sais que vous êtes capable de fixer votre attention sur les sujets les plus graves, lorsqu'ils vous offrent l'espoir d'y trouver la vérité. Ce n'est pas sans quelque peine que j'ai parlé des mères coupables qui, en éloignant leurs enfans de leur sein, violent le premier devoir de la nature; mais en m'expliquant ainsi, j'étois occupé de l'heureuse pensée que ce reproche ne pouvoit vous atteindre, puisque déjà, de concert avec moi, vous faisiez l'heureuse application à nos enfans des règles sûres et faciles que je vous présente, pour les préserver des dangers qui pourroient altérer leur existence, et pour développer leurs facultés physiques et morales. Ils ont déjà les traits charmans de leur mère: puissent-ils un jour avoir son esprit et son cœur, et posséder ainsi sa ressemblance toute entière; puissent-ils sur-tout, en marchant sur vos traces, reconnoître dans cet écrit les principes du vrai bonheur, et rendre un pur hommage à la Divinité.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

En réfléchissant sur l'ordre universel et sur la nature des choses, mon attention s'est fixée sur la discordance de l'homme dans l'harmonie de tous les êtres, quoique le plus intelligent d'entr'eux, et sur sa tendance persévérante vers toutes les jouissances, tandis que le bonheur n'existe pour lui que comme une ombre fugitive. J'ai pensé que ce contraste devoit avoir sa cause dans la complication de ses facultés physiques et morales, ou, pour mieux dire, dans la dépravation des unes et des autres. Cette considération m'a d'abord effrayé par la difficulté de les approfondir, puisque de tous les observateurs justement célébres, qui m'ont précédé dans cette recherche, aucun ne nous a laissé de résultats satisfaisans pour la rai-

son : mais bientôt raffermi par l'importance de l'objet et par les conséquences utiles qui pouvoient résulter d'un examen plus attentif, je m'y suis livré avec persévérance, et je suis parvenu, par un travail souvent pénible et toujours difficile, à reconnoître qu'indépendamment des facultés ordinaires qui se manifestent dans l'homme, il en existe en lui de plus étendues, dont les développemens n'ont lieu qu'accidentellement, et qui, pour n'avoir pas été suffisamment observés, ont servi de motif et de prétexte à une multitude d'erreurs et de préjugés. Ces développemens, dont je donnerai ailleurs une juste idée, suivis dans toutes les variations et les combinaisons dont ils sont susceptibles, m'ont éclairé sur la nature de l'homme, en me donnant des aperçus des grands moyens qui appartenoient à sa première existence, et de sa dégradation proportionnée à l'altération de ses facultés primitives : je me suis alors bien con-

vaincu que l'homme considéré dans son état actuel de dépravation, devoit avoir motivé les faux jugemens qu'en ont portés les moralistes et les philosophes. Les premiers uniquement occupés de la loi divine, ont voulu que sa prédominance s'étendît sur toutes les facultés matérielles, sans égard à la loi naturelle qui en doit être la règle; et prenant les excès du corps pour un état nécessaire, ils ont imposé à l'esprit l'obligation de le réduire par des privations et des assujettissemens, qui ne sont, à vrai dire, que de nouveaux excès.

Les seconds au contraire, en écartant la loi divine pour se renfermer dans les facultés raisonnables et corporelles de l'homme, ne se sont point aperçus que par cette séparation ils le privoient d'un appui qui lui était nécessaire, et que dépendant de la loi divine par son esprit, et de la loi naturelle par son corps, il devoit les observer toutes les deux pour opérer son

bonheur. Tel est le résultat auquel je me suis proposé de donner quelqu'évidence dans cet écrit ; il est sans aucun doute que la plupart des vérités qui m'ont servi de guide pour arriver jusqu'à lui, ont été plus ou moins connues à différentes époques désignées par l'histoire ; mais il est également certain que cette connoissance, toujours déguisée par des erreurs, se réduisoit à des aperçus tellement partiels et disséminés, qu'il étoit comme impossible d'en former un ensemble, sans le secours d'expériences, d'observations et de méditations nouvelles. C'est l'objet important que je me suis proposé dans mes recherches ; et afin de donner à cet examen le degré d'utilité dont je le crois susceptible, j'en ai rapproché les élémens pour les fortifier par leur union, et n'offrir en quelque sorte à mes lecteurs, qu'un seul point de vue qui sera, je l'espère, facile à saisir dans cet abrégé de mes pensées.

DE LA NATURE

DE L'HOMME,

ET DES MOYENS

DE LE RENDRE PLUS HEUREUX.

INTRODUCTION.

LORSQUE *par la seule impulsion de la curiosité qui se manifeste dans presque tous les hommes*, on a parcouru tous les systèmes, comparé toutes les théories, et considéré toutes les sciences qui en ont été la suite; on est d'abord frappé d'admiration des grands efforts qu'a faits l'esprit humain à toutes les époques du monde, pour se dégager en quelque sorte des enveloppes de la matière, et pour s'élever aux conceptions les plus hardies; on est bientôt saisi d'étonnement de voir qu'en présence du grand spectacle de la nature et des merveilles indéfinies qu'elle nous présente, des hommes distingués par leur génie et leur sagacité aient pu

ne trouver dans l'univers qu'un effet sans cause, et dans toutes les facultés de l'homme, que de la matière organisée par les modifications du mouvement; on est forcé de se proposer cette question : où est la suffisance de la raison tant préconisée par la philosophie, pour nous conduire au bonheur?

Lorsqu'ensuite, par une recherche plus attentive, on examine sans prévention ces productions imposantes par leur renommée, qu'on les compare les unes aux autres, et qu'en dernier résultat on n'en voit ressortir que des incohérences et des contradictions; on se demande: où est donc la vérité?

Lorsqu'enfin, par le rapprochement des principes, *des préceptes* et des méthodes qui constituent tous les genres d'instruction et *d'enseignement*, on s'est convaincu que la plupart de ces prétendues connoissances sont plus apparentes que réelles, *parce qu'elles sont discordantes entr'elles, et qu'en les appréciant à la mesure certaine de leur utilité, elles se réduisent à un petit nombre de découvertes et de vérités utiles;* on est alors forcé de reconnoître l'insuffisance des opinions reçues, et de se replier sur soi-même pour ne plus consulter que la nature des choses, et retrouver,

s'il est possible, par cette voie, la véritable chaîne des causes et des effets; tel est l'objet important que je me suis proposé dans cet écrit. Je suis loin de me flatter de l'avoir complétement rempli; je pense au contraire, d'après mes principes sur la dégradation actuelle de l'homme, qu'il a perdu, sans pouvoir la recouvrer, la faculté primitive de remonter sans erreur jusqu'à la source de son existence : mais je croirai avoir assez fait pour son bonheur, *et mes vœux seront accomplis*, si je suis seulement parvenu à bien tracer les lignes qu'il doit suivre pour sa conservation physique et son développement moral.

DE LA VIE
ET
DE LA MORT.

L'UNIVERS considéré dans son ensemble et dans ses rapports avec chaque individu, est appelé nature; on n'y aperçoit que matière et mouvement, ces deux principes sont combinés dans des proportions déterminées, et de l'exactitude de ces proportions résulte l'harmonie universelle.

Les corps qui occupent l'espace, et leurs parties constitutives, ne peuvent concourir à ce grand ordre, sans avoir reçu une portion aussi déterminée du mouvement. Ce principe ainsi répandu dans la nature, se modifie dans tous les êtres, les forme, les développe, les entretient et successivement les remplace suivant l'ordre de leur existence individuelle. Il est donc vrai qu'en considérant ce principe sous des rapports particuliers à notre globe, il constitue la formation des minéraux, la végétation des

plantes et la vie des corps animés. Si nous l'observons enfin dans ces trois règnes, et que nous le suivions dans les différentes classes qui les composent, nous reconnoissons qu'il existe sous un mode différent, et avec un ton particulier à chacun d'eux. Il résulte de ces réflexions en ce qui concerne les êtres animés, 1° que la présence du mouvement est la vie, et son absence la mort; 2° que si la vie est une portion du mouvement universel, elle occupe aussi sa place dans les proportions et l'harmonie de l'ensemble; 3° que si par des causes naturelles ou accidentelles, il arrive que les corps vivans soient livrés à la mort dans une proportion qui excède la marche ordinaire de la nature, il est dans l'ordre que cette altération de l'harmonie soit réparée, et que pour cet effet la reproduction des êtres soit en raison de leur extinction; ce qui explique l'observation faite de tous les tems, que les mortalités extraordinaires sont suivies d'une fécondité remarquable. Les individus qui se trouvent conservés, reçoivent alors par leurs dispositions naturelles, une surcharge du mouvement vital, qui leur est analogue dans la proportion du déplacement opéré; cette surabondance les agite, les tourmente, les entraîne vers les excès, et par un attrait irrésistible, les

porte à se reproduire, en fortifiant et multipliant, pour ainsi dire, leurs moyens générateurs : cette loi réparatrice s'étend à toute la nature, s'applique à tous les êtres, selon le mode et la durée de leur existence, par cela seul qu'ils sont dans l'ordre.

DES MOYENS CONSERVATEURS ET RÉPARATEURS DE LA VIE.

Nous avons dit que la nature ne nous offroit que deux principes, la matière et le mouvement; que la vie étoit une partie du mouvement universel modifié dans tous les êtres, et que si l'harmonie du monde étoit formée du parfait accord des masses qui occupent l'espace, elles ne pouvoient concourir à ce grand ordre, que par d'exactes proportions entre toutes les parties qui les constituent : et comme l'harmonie musicale ne s'opère que par l'accord des instrumens qui doivent la produire; de même aussi cette vaste harmonie est le résultat nécessaire de la concordancc particulière de tous les corps qui composent l'univers.

Les conséquences nécessaires de ce principe sont; 1° que la terre a dans l'ordre universel des proportions fixes sans lesquelles elle ne pourroit y concourir; 2° que le règne animal

considéré comme partie constitutive de cette terre, y est aussi dans une proportion déterminée, sans laquelle l'harmonie particulière du globe seroit troublée; 3° que les êtres animés, observés comme individus, existent également dans des proportions nécessaires, sans lesquelles leur propre harmonie, que nous appelons santé, doit être altérée. Il est donc vrai que rien n'est isolé dans la nature, que toutes les parties qui la composent sont liées par la loi immuable de sa création; que d'après cette loi toutes les proportions, ce qui embrasse les masses et les distances, sont absolues; que les propriétés et les facultés de la matière en sont le résultat, et que dans ce vaste enchaînement des causes et des effets, chaque être occupe sa place, et doit y développer les facultés qui lui sont propres. Cette dépendance est tellement nécessaire à l'harmonie de l'ensemble, que s'il survient dans cet ordre quelqu'aberration générale, particulière ou individuelle, on voit alors toutes les parties coexistantes tendre à sa rectification par les effets les plus sensibles. C'est ce que nous observons par les orages dans l'atmosphère, par les tempêtes dans la mer, par les commotions et les volcans dans la terre, par la douleur et par la fièvre dans les êtres

animés : ces effets nous prouvent sans incertitude, que les moyens conservateurs et réparateurs de l'ordre sont dans l'ordre lui-même.

Ces vérités ont été confusément aperçues par les hommes qui nous ont précédés, lorsque sous la dénomination d'astrologues ils ont prétendu que l'homme étoit soumis à l'influence des astres, et que son existence dépendoit de leur action; mais ils ont voulu en juger tous les effets, les calculer et les prédire : cette imprudence a justement soulevé les esprits, a fait rejeter ce système; et parce qu'il renfermoit des erreurs, ce qu'il offroit d'utile et de vrai a été enveloppé dans la proscription. Mon objet a été de la faire cesser en présentant aujourd'hui ces mêmes vérités dégagées des ombres et des illusions qui, pour le malheur de l'humanité, les ont fait méconnoître depuis si long-tems.

En effet, s'il est vrai, comme nous venons de le dire, que les êtres animés soient constamment placés dans l'enchaînement universel des causes et des effets, sans qu'il soit possible d'admettre aucune interruption, il est de nécessité absolue pour la conservation de ces êtres, qu'ils aient la faculté de sentir leurs rapports avec les différentes combinaisons de la matière et du mouvement, pour pouvoir distinguer sans in-

certitude ce qui convient à leur existence. Aussi les voyons-nous doués de cette faculté que nous appelons instinct, suivant laquelle, sans aucun égard à la mesure de leur intelligence apparente, ils prennent tous par un attrait irrésistible, soit dans les fluides soit sur les solides, les habitudes conservatrices qui s'adaptent le mieux à leur organisation individuelle. Cette observation est si frappante, que lors même que nos premières assertions auroient paru d'abord n'être que des suppositions, elles acquièrent ici la force et l'importance d'une démonstration. Cependant, il en faut convenir, l'homme résiste à cette grande puissance, et tandis que toute la nature, passive devant la loi qui la gouverne, offre à notre admiration le spectacle imposant de la plus parfaite harmonie, l'homme seul, disons-nous, n'en jouit qu'imparfaitement; il paroît être une exception à la loi directrice des êtres organisés : nous les voyons constamment se développer et se reproduire, sans que depuis leur naissance jusqu'à leur mort, ils paroissent éprouver d'autre altération que celle des accidens inséparables de leur existence. L'homme au contraire est le plus souvent troublé par des maladies qui se succèdent; son enfance n'offre que de la foiblesse, sa jeunesse que des excès, son âge mûr que des accidens,

et sa vieillesse des infirmités ; son existence, en un mot, est le tableau de la douleur. Comment expliquer ce contraste, et devons-nous croire que telle a été l'intention du Créateur? Lorsque nous réfléchissons à la supériorité si prononcée de l'homme sur tous les animaux, les facultés indéfinies de sa raison sembleroient devoir lui indiquer avec plus de certitude les moyens de se conserver et de se guérir; sous ce rapport cependant il est inférieur aux animaux, cette infériorité apparente doit avoir sa cause dans la nature même de l'homme; essayons d'y pénétrer, et peut-être parviendrons-nous, sinon à résoudre la difficulté, du moins à jeter quelque jour sur les conséquences qui en résultent pour le bonheur de l'humanité.

L'homme, considéré sous des rapports universels, est fluide et solide; ainsi il appartient immédiatement aux deux principes qui constituent la nature elle-même ; les propriétés de la matière et les lois du mouvement qui le composent lui sont communes avec tousles autres corps : par conséquent il est susceptible de toutes les influences qui modifient l'universalité des êtres.

L'homme comparé aux animaux est formé des mêmes parties, il jouit des mêmes organes, et ses viscères font les mêmes fonctions; on y

observe la même diversité de cohésion et de fluidité; il est comme eux irritable et sensible, ses besoins et ses appétits n'offrent rien qui le distingue; il est enfin, comme les animaux et les plantes, sujet à toutes les impressions du climat dans lequel il se trouve placé. Ainsi, sous ce second rapport, l'homme livré à ses propres sensations devroit trouver dans la nature les moyens de se conserver, de se guérir, et sans autre guide que l'instinct qui dirige les animaux, participer à l'harmonie universelle par la concordance des fonctions qui le constituent. Mais observons ici, que dans les êtres organisés, sentir est la faculté de recevoir des impressions, et que cette faculté ne peut exister que dans les proportions de la sensibilité. Il est donc évident que par-tout où la sensibilité est altérée ou détruite, là il ne peut exister de sensations, ou n'en exister que d'infidèles; d'où il suit nécessairement, que si l'homme n'a pas conservé la sensibilité primitive qui lui appartenoit dans l'ordre naturel, il a du perdre la faculté précieuse de l'instinct, dans la proportion de son éloignement, du seul guide qui lui fut donné pour sa conservation : mais ce n'est qu'en achevant de l'observer, que nous parviendrons à nous en former une juste idée.

Nous avons vu ce que l'homme a de commun avec l'universalité des corps, et ce qu'il a de conforme aux animaux; sous ces deux rapports il appartient tout entier aux deux principes qui constituent la nature, mais il a d'autres facultés qui l'en distinguent essentiellement, et par lesquelles il est supérieur à tous les êtres: je veux parler de ses facultés intellectuelles. Leur mesure varie dans chaque individu, elles conservent dans tous les mêmes caractères, leur développement paroît dépendre de celui de la matière et de ses organes; mais l'essence de ces facultés ne peut être contestée, lors même que les organes ou leur usage n'existent pas. On observe même que l'étendue de ses conceptions est souvent en raison inverse de sa force corporelle.

Par cette puissance, qui paroît être une émanation de l'infini, l'homme, après avoir reçu ou supposé des impressions, les compare, les combine, les juge et en forme des pensées: celles-ci sont à leur tour rapprochées les unes des autres, adoptées ou rejetées; il observe, réfléchit, médite et délibère non-seulement sur les objets qui peuvent affecter ses organes, mais encore sur toutes les idées qui, de leur nature, sont inaccessibles à tous les sens. Toutes les opérations de son esprit ne paroissent dépendre

que de sa volonté, et cette volonté prononce avec une liberté indéfinie, lorsqu'elle n'est pas contenue.

D'après ce foible aperçu des facultés intellectuelles de l'homme, n'est-il pas évident qu'il est composé de deux êtres distincts, le corporel, qui reçoit de la nature des impressions dont il forme des sensations qui le dirigent infailliblement vers tous les moyens qui peuvent le développer, le conserver et le reproduire ; le spirituel, qui n'a aucun guide dans les choses sensibles, qui cependant les embrasse en entier par l'étendue de ses conceptions, et s'élève par la raison jusqu'à l'idée sublime de l'Éternel? La perfectibilité du premier a pour terme l'exactitude de ses proportions; la perfectibilité du second est indéfinie; celui-ci a des appétits et des habitudes; celui-là a des désirs et des passions; l'instinct est la règle certaine de l'un, la conscience est le guide infaillible de l'autre. Ces deux êtres n'ont de commun que l'enveloppe matérielle qui semble les unir; ils agissent et réagissent l'un sur l'autre, et le développement des facultés réciproques dépend de cette action : il est rare que l'harmonie en soit le résultat, parce qu'elle ne peut avoir lieu que par l'accord sans résistance de l'instinct et de la conscience, qui,

selon nous, peut seul constituer le bonheur temporel de l'homme, tandis que son malheur se produit de deux manières : lorsqu'il néglige les mouvemens de son instinct, et qu'il s'écarte ainsi de la loi naturelle pour céder aux impressions de son esprit, d'où résulte la maladie; ou lorsqu'il rejette les avertissemens de sa conscience, et qu'il s'éloigne de la moralité qui en est la règle, pour se livrer aux impulsions de la matière, ce qui produit le remords.

Par cette définition de l'homme, et la démarcation des facultés distinctes qui le constituent, je crois avoir démontré, 1° que son bonheur ne peut exister que par la seule cause du concours physique et moral; 2° que son malheur est déterminé par deux causes, la prédominance de la conscience sur l'instinct, et réciproquement la prédominance de l'instinct sur la conscience; 3° que la santé de l'homme ne peut avoir lieu que dans la supposition de son bonheur, tandis que la maladie, comme son malheur, est également produite par deux causes, l'oubli de son instinct, qui, comme nous l'avons vu, est la seule règle de sa conservation, et les reproches de sa conscience, qui par leur action sur la matière portent le trouble et le désordre dans ses fonctions corporelles.

La conséquence immédiate de ces principes est que par la balance des déterminations probables de l'homme, sa destinée est nécessairement d'être plus malade que sain, plus malheureux que fortuné.

Nous voyons encore par l'analyse des facultés de l'homme, que la santé consiste dans l'harmonie des parties qui le composent; que cette harmonie dépend de l'exactitude de leurs proportions et de leur sensibilité, et que la sensibilité constitue l'instinct ou le sens interne, par lequel nous pouvons être en rapport parfait avec la nature entière. Nous dirons ailleurs où réside essentiellement cette sensibilité si précieuse, et par l'intervention de quel fluide s'opèrent l'union et l'influence réciproque de tous les êtres; il nous suffit de reconnoître ici, par la considération générale de l'harmonie universelle, et par l'observation particulière des habitudes invariables des animaux, que ce rapport est nécessaire, qu'il existe et ne peut avoir lieu que dans la proportion du degré de sensibilité qui appartient à chaque individu. Il est donc vrai que la conservation de l'homme dépend de la perfection de ce rapport, et que tout ce qui peut altérer sa sensibilité corporelle le fait tendre vers la maladie; que par conséquent il doit con-

server la sensibilité qui lui est propre, par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

Si nous appliquons actuellement cette règle à l'homme, tel qu'il existe aujourd'hui, nous voyons d'abord la distance immense qui le sépare de l'homme primitif jouissant de l'harmonie universelle dans toute sa plénitude: nous pouvons ainsi nous former une idée de ses premières facultés et de sa grande puissance, nous pouvons ensuite, par un regard sur les générations qui ont suivi, sur leurs habitudes, leurs excès et leurs vices héréditaires, juger par un retour sur nous-mêmes ce que nous devons avoir perdu de cette belle existence, en raison de notre éloignement de la loi naturelle qui gouverne tous les êtres. Cette loi est l'ouvrage du Créateur; elle est donc pour nous un commandement aussi prononcé que ceux qui nous ont été transmis par la plus ancienne et la plus imposante des traditions; sa transgression est une offense, dont l'homme doit être puni par tous les maux qui en sont la suite. Nous le voyons en effet, la race humaine est parvenue à ce degré de dépravation physique, que les excès et les passions composent ses habitudes ordinaires; que les difformités et les maladies forment le tissu de sa

vie, et l'amènent par la voie des souffrances non interrompues, à une mort anticipée.

Pour remédier à un tel malheur les hommes sont divisés d'opinion, et se distinguent en quatre classes; les moralistes, les philosophes, les médecins et les naturalistes.

Les premiers, qui ne considèrent notre état que sous le rapport spirituel, nous apprennent au nom de Dieu, et de la tradition de ses commandemens, que pour assurer son bonheur éternel, notre ame doit régler les impulsions de notre corps, l'assujettir aux abstinences par des privations et des réductions de nourriture; le mortifier même par des altérations corporelles, pour parvenir à dompter ses passions, et conformer tous ses actes à la loi divine dont ils sont les organes. Mais ne voyent-ils pas que cette loi ne doit jamais être en opposition à la loi naturelle, puisqu'elles appartiennent toutes les deux à la Divinité, et qu'il faut bien distinguer dans les excès de l'homme, ceux qui sont le résultat nécessaire de la dépravation de son corps, qui ne doivent être considérés que comme des maladies, de ceux qui appartiennent à son ame? Les premiers sont du ressort de la loi naturelle, et ne peuvent être rectifiés que par elle; tandis que les seconds, quelquefois provoqués

par les troubles corporels, doivent être arrêtés et contenus par la loi spirituelle. L'observation attentive des facultés morales de chaque individu apprend à faire cette distinction, autant qu'elle est possible; mais selon nous c'est une erreur, dans tous les cas, de porter les hommes à des privations, et plus encore à des macérations qui, en mettant leur corps en souffrance, les place en contradiction directe avec le vœu de la nature.

Parmi les philosophes, il en est quelques-uns qui ont paru ne voir dans l'homme que de la matière, et ne rien admettre au-delà de son existence corporelle : par conséquent ils l'ont porté à se livrer de toutes ses facultés aux jouissances palpables et sensibles; ils ont appuyé leur système des subtilités les plus séduisantes de la science et du raisonnement. Mais quelle consistance pouvait avoir cette désolante doctrine, devant la grande et consolante idée de la Divinité? Elle n'a paru qu'avec la foiblesse d'une opinion individuelle, auprès de la forte et raisonnable pensée du créateur de tous les êtres, admise par les nations dans tous les tems et dans tous les lieux. D'autres philosophes, plus nombreux, en admettant la Divinité, et la spiritualité de notre ame, nous ont présenté

sur la nature des choses en général, et sur l'homme en particulier, des opinions presque toujours opposées, et cette discordance est telle, qu'il seroit difficile de former par leur rapprochement un système présentant les couleurs de la vérité; cependant ils paroissent réunis pour prétendre que l'homme doit trouver son bonheur, et toutes les règles de sa conduite physique et morale, dans le bon emploi des facultés de sa raison. Notre objet n'est pas d'attaquer ici cette opinion sous le rapport de la morale, ni de démontrer l'insuffisance de la raison pour le bonheur de l'homme; sa nature même, et une observation constante en fournissent des preuves accumulées. Mais je dois dire que dans l'objet de la conservation de l'homme cette opinion est fausse, en ce que dans tous les cas l'instinct, comme nous l'avons déjà dit, doit être son seul guide; que la raison, d'accord avec lui, peut le fortifier lorsqu'il a éprouvé quelqu'altération; mais que mise à sa place elle ne peut que l'égarer. Cette assertion est la conséquence absolue des principes que nous avons posés, et les observations les plus constantes ne permettent aucun doute à cet égard.

Parmi les hommes qui professent l'art de guérir, je distingue d'abord ceux qui, se ren-

fermant dans des connoissances anatomiques, concourent aux accouchemens et ne traitent que les dislòcations, les fractures et les plaies; ceux-là, dirigés dans leurs opérations par des principes certains, ont en s'y conformant des droits à la confiance publique. En est-il de même des médecins? Toujours occupés des malades et des moyens de les guérir, il semble que le rapprochement de leurs observations dans tous les tems et sous les différens climats, devroient nous offrir une théorie certaine, ou du moins probable, sur les différens genres de maladies et les moyens les mieux éprouvés pour parvenir à leur guérison. Cependant, qu'en est-il résulté? Des théories contradictoires, des systèmes opposés, des formules bizarres, et des aphorismes où la vérité se trouve réduite à l'observation des faits. Les trois règnes de la nature ont été mis à contribution pour entrer dans la composition des médicamens qu'ils ont plus ou moins combinés, suivant les méthodes nombreuses successivement adoptées ou rejetées : ils ont enfin écrit sur toutes ces choses des volumes si nombreux, que la lecture en est impropo-sable. La mobilité de leurs opinions sur le meilleur systèmé de guérison est devenue la preuve de leur insuffisance et même du danger que

l'on court en suivant les pratiques qu'ils indiquent. Ils n'ont encore en effet produit aucune règle à suivre, et que la raison puisse adopter, sur les moyens dont l'homme pourroit se servir pour se préserver des maladies et les prévenir; toujours renfermés dans les moyens de guérison, ils n'ont pas même trouvé une règle probable pour distinguer les symptômes symptomatiques, des symptômes critiques; distinction sans laquelle le médecin doit le plus souvent confondre l'effet avec la cause, et prendre même l'un pour l'autre : le malade est ainsi livré à tous les hasards des conjectures.

Les naturalistes se divisent en deux classes, ceux qui se sont attachés à la connoissance du ciel, et ceux qui se sont fixés à celle de la terre; les uns ont reconnu la position des astres, fixé leur distance, et déterminé leur mouvement; ces observations les ont amenés à des calculs certains qui honorent leur génie et leurs travaux, en agrandissant le cercle de nos connoissances : elles sont propres à nous donner de justes idées de la dignité de l'homme et de la puissance de son esprit; mais ils n'en ont tiré aucune découverte utile à sa conservation, et s'ils ont reconnu que les astres s'influençoient réciproquement, ils n'en ont rien conclu par

rapport à la terre et à l'existence de ses habitans. D'autres naturalistes après avoir théoriquement ou personnellement parcouru la terre, en ont tracé la forme, et bien distingué les fluides des solides ; ils nous ont indiqué les végétaux qui la couvroient, les animaux qui l'habitoient, et les minéraux qu'elle renfermoit. En nous parlant de la nature des plantes, de la forme et des habitudes des animaux, et des propriétés de différens minéraux, ils nous ont fait remarquer toutes les variétés et les singularités dont les trois règnes sont susceptibles par la température et la diversité des climats : ils ont fixé notre attention sur la direction de l'aiguille vers les pôles du monde, sans nous rien dire de probable sur la cause de ce phénomène. Ils ont enfin observé que l'important effet du flux et du reflux de la mer étoit produit par le soleil et la lune qui, conjointement ou séparément, selon leur position respective à l'égard de la terre, l'actionnent avec plus ou moins de force ; mais toujours renfermés dans le cercle étroit des calculs rigoureux, ils se sont bornés à cette observation, sans considérer que si cette influence avoit lieu d'une manière sensible sur la partie fluide de la terre, elle devoit également avoir lieu, quoique d'une manière in-

sensible, sur la partie solide; que toutes les parties constitutives du globe, telles que les animaux et les plantes, devoient participer à cette action comme fluide et solide; et que si leur gravité étoit ainsi modifiée, selon les différentes conjonctions, oppositions et quadratures des astres, il en devoit résulter des conséquences importantes sur l'existence de l'homme et sur tous les effets dont il est susceptible; et qu'enfin d'après la cause immédiate de ce mouvement alternatif, cette action qui détermine ce qu'il faut appeler l'*intension* et la *rémission alternative* des propriétés de la matière organisée, anime et vivifie tout ce qui existe; que par conséquent cette action la plus universelle, est au monde ce que les deux actes de la respiration sont à l'économie animale. Mais il faut en convenir, l'homme plus difficile à expliquer sans doute par la complication de ses facultés, a eu moins de part que les autres êtres à la sagacité vraiment admirable des naturalistes, et nous ne craignons point d'affirmer qu'il est encore le moins connu. Ils ont bien observé qu'indépendamment des deux états habituels de veille et de sommeil, il en éprouvoit quelquefois un troisième, qu'ils ont improprement appelé somnambulisme, parce qu'il par-

ticipe de la nature des deux premiers, sans être ni l'un ni l'autre; mais ils se sont bornés à nous décrire les singularités de cet effet, sans rien dire ni même conjecturer sur sa cause : ils n'ont enfin remarqué aucune des modifications de cet état singulier, pendant lequel l'homme présente des facultés si subtiles, si étendues et si parfaites, que leur développement, après avoir jeté le plus grand jour sur son organisation et ses moyens, mène l'observateur attentif, à l'idée la plus juste qu'on puisse se former des pertes successives que l'homme a faites depuis son origine, par sa dépravation physique et morale.

Quelles conséquences utiles au bonheur de l'homme pouvons-nous donc tirer des principes que nous avons posés, des observations que nous avons faites, et des réflexions qui en ont été la suite ? Il est d'abord certain que l'homme physique, considéré tel qu'il n'est plus, conforme à toutes les lois de la nature, devoit participer à son harmonie, et trouver dans cette conformité la seule règle de sa conservation.

Nous ne pouvons douter, en second lieu, que l'homme moral, supposé conforme à la loi divine, devoit aussi trouver dans cette conformité des jouissances que l'esprit humain ne peut con-

cevoir, mais qui ne nous permettent d'admettre, comme nous l'avons déjà dit, aucune idée contradictoire.

En troisième lieu, il suffit de jeter les yeux sur l'espèce humaine, pour, en la comparant à la perfection de sa source, se convaincre de sa dégradation et des tristes effets de sa dépravation physique et morale, par les maladies sans nombre et les passions sans mesure auxquelles elle est livrée.

En quatrième lieu, pour remédier à tant de maux, on proposeroit vainement le retour à la loi naturelle sans le concours de la raison, ni l'action de celle-ci sans le concours de la première : nous avons vu qu'existant dans le même individu, elles s'influencent réciproquement et participent à la même dépravation; elles doivent donc agir simultanément pour la réparation corporelle et la perfection spirituelle de l'individu, sans qu'il soit possible d'espérer du succès qu'avec ce concours.

Si nous supposons la raison de l'homme perfectionnée par les voies spirituelles qui lui appartiennent, d'accord avec les lois naturelles, nous n'avons plus qu'à les bien reconnoître pour y conformer nos habitudes et nos mœurs, *et nous trouverons ainsi la seule règle que nous de-*

vons suivre, parce que là où le créateur a placé nos moyens de conservation, là sont aussi nos moyens de guérison. Je suis cependant loin de prétendre qu'au degré de dépravation où l'homme est parvenu, il puisse, sans inconvénient et même sans danger pour son existence, franchir brusquement l'intervalle qui le sépare de ses lois protectrices et réparatrices; c'est une erreur qui a déjà fait de nombreuses victimes et qu'il importe de détruire : je pense au contraire que nous devons seulement nous rapprocher de ses lois, par la tendance continue de nos habitudes et une pente insensible, en observant dans tous les cas de proportionner ce rapprochement à la force et à la foiblesse de chaque individu, sur-tout dans le premier âge.

Le retour aux lois naturelles, tel que je viens de le proposer, ne rendra pas sans doute à l'homme tous les avantages dont jouissoient ses premiers modèles, sa dégradation ne nous permet pas d'en concevoir l'espérance; mais ce retour n'en est pas moins un préalable nécessaire, d'abord pour combattre nos premières dispositions à la maladie, et en détruire, autant qu'il est possible, les germes qui nous ont été transmis par ceux qui nous ont donné la vie, et même ceux qui les ont précédés; et pour en-

suite rectifier nos propres aberrations en fortifiant notre constitution, et la faire rentrer, autant qu'elle en est susceptible, dans l'ordre naturel. Nous avons vu qu'il s'en est éloigné par la dépravation héréditaire et personnelle de ses habitudes et de ses mœurs; il est par cela même assiégé dès son berceau de maladies tellement compliquées, qu'il n'est plus, à vrai dire, qu'un être artificiel; que par conséquent il doit employer des moyens du même genre pour parvenir à sa guérison. Il est donc évident que tous les hommes, même ceux qui nous offrent les apparences de la santé, sont malades plus ou moins, que dans le nombre de leurs maladies il en est d'incurables, soit par l'ancienneté de leur origine, soit par le degré de leur complication; on ne peut donc espérer en pareil cas, que de les modifier et les rendre peu sensibles. Toutes les autres se distinguent en deux classes; la première, que l'on appelle aiguë, à cause des douleurs qui l'accompagnent, et de la rapidité de ses progrès, peut être assez utilement combattue, en lui appliquant quelques règles générales adoptées par les médecins, comme le résultat des observations les plus constantes; leur sagesse consiste à faire, parmi les moyens indiqués, le choix de ceux qui s'écartent le moins

des lois naturelles, et qui se conforment le mieux au tempérament et à la force de chaque individu. Ce choix est d'autant plus important, que lors même qu'il est fait avec prudence, une observation non interrompue a toujours prouvé que les médicamens les plus modérés ont encore des inconvéniens inséparables de leur action, et que même, après le succès qu'on s'est proposé, leur usage produit sur nos organes un désordre qu'on appelle convalescence, dont il faut prévenir les suites par les soins d'un régime analogue. Je dirai dans un moment le motif de mon opinion sur la convalescence, et pourquoi je pense qu'elle doit être considérée comme produite par les remèdes.

La seconde classe des maladies est appelée chronique, leur marche est plus lente, leur siége est rarement connu, leur cause ne peut être que présumée, et leurs effets s'étendent assez communément sur toutes les parties de notre existence. L'art de guérir a fait de vains efforts pour les combattre, et nous pouvons affirmer que dans tous les tems ses entreprises en ce genre ont été plus funestes qu'utiles; on a seulement observé la nécessité presque générale, d'écarter les substances médicales proprement dites, et de n'employer que les moyens les plus

inhérens à l'ordre naturel, tels que toutes les modifications de l'air, de l'eau, du mouvement et du repos; leur combinaison dirigée avec prudence, selon le genre et le degré des maladies, en modère quelquefois les effets, mais en détruit bien rarement la cause. Cette insuffisance bien sentie et généralement reconnue, a déterminé quelques esprits observateurs, à rechercher dans la liaison, qu'il étoit nécessaire de supposer entre les causes et les effets, quel étoit le moyen conservateur et sans cesse réparateur des êtres; s'il étoit ensuite possible d'établir des procédés suivant lesquels on en fît l'application au malade, par une méthode simple et facile. Ces deux découvertes ont été faites par un homme qui, sous ce rapport, a des droits réels à la reconnoissance publique, et je me plais à lui rendre cet hommage; mais il étoit étranger en France; il avoit pour adversaires les hommes de sa profession qui, frappés de la crainte de perdre par l'adoption d'une science nouvelle, la considération et la fortune dont ils jouissoient, en combattirent les premiers aperçus et les premières preuves, par toutes les contrariétés qui étoient en leur pouvoir; l'autorité s'arma de tous ses moyens pour étouffer cette production dès sa naissance; on employa pour cet effet

toutes les ressources de la calomnie contre ceux qui suivoient cette méthode; les guérisons les mieux établies furent contestées, on supposa des abus qui n'existoient pas; et on parvint, pour ainsi dire, à paralyser l'opinion publique sur cet objet important, soit par des dénégations formelles sur tous les faits, soit par des exagérations qui les rendoient incroyables. Mais tous ces efforts réunis n'ont pu détruire la vérité, ils sont même pour les esprits sans prévention, une sorte de preuve de son existence; il suffit de parcourir l'histoire des hommes, pour reconnoître que tel a toujours été son sort : ainsi sans nous étonner de cette résistance, qui sans doute est un des malheureux effets de la dépravation humaine, je vais donner un aperçu de ce moyen précieux, toujours utile dans les maladies aiguës, et seul capable de guérir les affections chroniques.

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

Dès que l'observation la plus attentive de l'ordre universel nous a convaincus que cette constante harmonie entre les corps qui occupent l'espace, ne pouvoit être produite et entretenue que par l'intervention d'une matière subtile, formant l'union de tous ces corps; c'est avoir déjà supposé que la subtilité de ce fluide ne souffroit aucune comparaison, qu'il pénétroit toutes les parties de la matière, et qu'étant par sa nature, susceptible de toutes les impressions du mouvement, il agissoit sans cesse pour la formation des corps et leur conservation. Cette première pensée appliquée au globe que nous habitons, et aux êtres animés qui en sont une partie constitutive, nous a portés à croire que s'ils participoient à l'harmonie universelle, ils devoient être soumis à la loi qui lui servoit de fondement : dès-lors nous avons senti la nécessité de bien connoître la nature de ce fluide conservateur et réparateur. Toutes les recher-

ches ont été dirigées vers ce but important, et leur résultat a été de reconnoître que l'homme possède des propriétés analogues à celle de l'aimant, qu'il est doué d'une sensibilité par laquelle il peut être en rapport avec les êtres qui l'environnent, même les plus éloignés, et qu'il est susceptible de se charger d'un ton de mouvement qu'il peut, à l'instar du feu, communiquer à d'autres corps animés et inanimés. Nous avons également reconnu que ce fluide étoit susceptible d'être concentré, dirigé, communiqué, propagé et réfléchi; que son action étoit soumise à la loi des pôles, que nous observons dans l'aimant, ce qui a déterminé à la nommer *magnétisme animal;* que ces pôles enfin peuvent être à volonté changés, renforcés et détruits. Lorsque cet agent de la nature a été dirigé vers des plantes et des animaux dont l'existence paroissoit en souffrance, elle a sensiblement été fortifiée. Lorsqu'il a été appliqué aux hommes sains et malades, on n'a remarqué que des effets lents et insensibles dans les premiers; mais on a vu se développer dans les seconds, des mouvemens de toutes les espèces, et des crises de tous les genres; on en a distingué de si extraordinaires, qu'ils étoient capables d'étonner les hommes les plus éclairés de toutes les classes. Tous ces effets

bien observés ont leur analogie avec les genres de maladie, leur origine et les moyens plus ou moins actifs, et plus ou moins opposés, qui ont été employés pour les guérir; mais dans tous les cas, le résultat est la guérison possible de l'individu, et l'observation qui a été soigneusement recueillie, est que les crises les plus violentes, et les plus longues épreuves précèdent immédiatement la santé, sans l'intervention de cet état de souffrance qu'on appelle convalescence, lorsque le malade n'a été soumis qu'à l'action du magnétisme animal.

Nous devons rappeler ici, que comme aucune maladie ne peut être guérie sans crise, les malades doivent être distingués en trois classes; ceux en qui la maladie est restée dans l'état de crise imparfaite; ceux en qui la crise n'est pas encore commencée; ceux enfin en qui elle a été contrariée par l'usage des médicamens. On a constamment observé des guérisons promptes et quelquefois subites dans le premier cas, une grande accélération critique dans le second, un développement lent et presqu'insensible dans le troisième: d'où l'on voit avec évidence, que le magnétisme animal est l'action même par laquelle nous existons dans l'ordre naturel; que c'est elle qui nous conserve et qui seule nous guériroit

infailliblement, si nous n'éprouvions que des accidens ou de simples écarts, tels que nous les remarquons dans les animaux ou d'autres corps; mais lorsque cette action est contrariée par la maladie, c'est-à-dire, par l'altération de nos proportions naturelles, et conséquemment par le trouble des fonctions qui en dépendent, il faut alors que cette action rétablisse l'équilibre de ces proportions, ce qui ne peut s'opérer que par des crises ou des efforts dont la mesure ne peut être calculée que par la distance où se trouve l'individu de l'ordre nécessaire, mais qui doivent être considérés dans tous les cas comme un retour à cet ordre : ainsi de quelque genre que soient les symptômes, on ne doit jamais être intimidé de leurs développemens, quelqu'étranges ou même effrayans qu'ils puissent paroître; parce que dans tous les cas où la fidélité des rapports est aussi parfaitement établie qu'elle peut l'être entre le magnétisant et le magnétisé, le trouble des facultés morales de ceux qui dirigent cette action non-seulement les met dans l'impuissance d'observer avec l'attention nécessaire, mais encore se communique aux malades dans les proportions de ce rapport, et peut altérer ou suspendre leurs crises. Ce qu'il y a sur-tout à remarquer

dans les effets de cette action, c'est qu'en supposant la maladie curable (et on doit la considérer comme telle, lorsque les organes et les viscères ne sont pas détruits), les symptômes symptomatiques, c'est-à-dire les effets de la maladie, vont toujours en diminuant; tandis que les symptômes critiques, c'est-à-dire les efforts de la nature pour la guérison, vont en augmentant jusqu'à ce que les obstacles soient vaincus pour l'opérer : ce qui nous prouve avec évidence, que les corps malades doivent être considérés comme des corps élastiques en état de compression; dès que l'obstacle est levé, l'un et l'autre se rétablissent dans leur premier état.

Ces observations sont appliquables à toutes les maladies, de quelque nature qu'on puisse les supposer, en y joignant, comme je l'ai déjà dit, le concours des moyens artificiels dans les maladies aiguës; mais si nous considérons à l'égard de ces maladies, comme à celui de toutes les autres, le magnétisme animal employé comme conservateur dès notre naissance et dans le cours ordinaire de notre vie, nous trouverons dans cette action le vrai moyen de prévenir les affections chroniques, et de nous préserver des maladies violentes, avec l'attention soutenue de maintenir en nous l'activité de cet agent, par

une conformité habituelle de nos usages et de nos mœurs aux loix invariables de la nature : je vais indiquer les principales.

Nous avons vu que pour accomplir les lois naturelles, nous devions sentir leurs rapports avec les facultés de notre existence individuelle; que la fidélité de ces rapports dépendoit de la sensibilité constitutive de notre instinct, seul capable de nous guider dans le choix des moyens qui peuvent nous conserver et nous guérir. La raison peut bien nous faire apercevoir ces rapports, conjointement ou séparément dans les autres corps; mais l'instinct ou le sens interne, dont les organes externes ne doivent être considérés que comme des branches et des prolongemens, peut seul le diriger vers le but de notre conservation personnelle; ainsi je ne puis indiquer ces lois que d'une manière générale et sommaire.

DES LOIS NATURELLES.

D'APRÈS la loi de proportion universelle, sur laquelle repose cette vaste et constante harmonie, et qui, comme nous l'avons déjà vu, conserve et répare tous les êtres, il existe dans les corps animés des dispositions, des germes et des organes générateurs, qui par leur rapprochement et par un attrait irrésistible tendent à leur reproduction. Si cette faculté étoit dans l'ordre, elle s'exerceroit sans excès et sans passion, puisque l'un et l'autre sont un écart de l'ordre. Ainsi l'homme et la femme, en qui les proportions naturelles sont le mieux conservées, sont les plus propres à former cette union.

Si le bonheur de l'homme seul ne peut avoir lieu sans l'harmonie de ses facultés spirituelles et corporelles, il est également nécessaire à sa félicité conjugale qu'il existe des rapports harmonieux et concordans entre les facultés spirituelles et corporelles des deux individus; et cette harmonie n'est pas fondée sur l'égalité,

puisque la force est généralement supérieure dans le mâle, et que le développement des facultés morales a des rapports certains avec la force physique, ce qui semble indiquer la dépendance où doit être la femelle. Dans l'homme organisé suivant les proportions naturelles, les facultés génératrices se manifestent comme le dernier de ses développemens, et comme leur complément : l'anticipation et le retard sont donc des effets de la maladie, ou des signes de dégénération; on voit par là quel est le moment où l'union des sexes peut avoir lieu sans danger pour la conservation et la reproduction; car si on accélère, les développemens encore nécessaires sont arrêtés ou suspendus, et les facultés qui se fortifieroient en se succédant, s'altèrent ou se détruisent par leurs concours : l'épuisement des forces vitales et l'imperfection des êtres qui en proviennent, sont les effets nécessaires d'un tel désordre. Il faut donc que l'homme soit achevé dans ses proportions et ses facultés, pour être en état de produire des êtres bien organisés, et plus encore de diriger les moyens de leur conservation; il faut aussi pour obtenir les mêmes résultats, ne pas attendre les approches de la vieillesse, car alors, pour produire des imparfaits du même genre, on emploie

des moyens nécessaires à sa propre existence.

La fécondation est dans l'ordre, toute la nature nous l'atteste, et si cette opération est souvent incertaine dans l'espèce humaine, nous devons penser que la nullité des germes dans les hommes et la stérilité dans les femmes sont des indications de leurs maladies, ou des preuves de leur dégénération. Il est possible dans le premier cas, de recouvrer la fécondité, ce qui explique les conceptions tardives, interrompues, ou placées à de grandes distances.

Fixons ici notre attention, d'abord sur cette propension des deux sexes l'un vers l'autre, et cette tendance réciproque à leur union dans deux êtres organisés suivant l'ordre naturel, qui accomplissent simplement la loi de leur existence par des moyens conformes à leurs proportions et à l'harmonie de leurs facultés. Voyons ensuite, ce qui ne se réalise que trop souvent, deux individus mal constitués l'un à l'égard de l'autre, qui, sans autre motif que des considérations bizarres, presque toujours en contradiction directe avec leurs facultés respectives, se livrent l'un à l'autre avec tout l'excès des mouvemens passionnés et convulsifs, qui ressemblent, à vrai dire, plus à la douleur qu'au plaisir : nous pouvons juger par la comparaison de ces deux

unions, que la première est dans l'ordre, et doit nous servir de modèle, parce qu'elle ne peut produire que des effets proportionnés et harmonieux; tandis que la seconde est pour nous l'image de la dépravation des deux individus qui la forment, et des êtres qui doivent en provenir.

Les disproportions, les difformités, quelquefois même les monstruosités sont les effets malheureux, mais nécessaires, de cette dépravation. Que l'on suive par la pensée, et qu'on calcule, s'il est possible, les différentes combinaisons de tous ces écarts de l'ordre qui se multiplient par les générations, et se compliquent par la propagation : on se formera ainsi une idée de la dégénération où l'espèce humaine est parvenue.

Si nous supposions la femme organisée dans les proportions naturelles, nous ne verrions dans l'événement de sa fécondation, dans la présence du fœtus et son développement, qu'un changement déjà prévu par la nature, par l'ordre de ses proportions et leurs propriétés; sa grossesse, comme sa délivrance, ne nous offriroit d'autres souffrances et douleurs, que celles que nous observons dans les animaux livrés à leur instinct. S'il n'en est pas ainsi, et que les maux de tous les genres se multiplient jusqu'au terme

de cet état, cette pénible existence, souvent exposée à des dangers par l'usage des moyens artificiels qu'on croit devoir opposer à ces inconvéniens, est la preuve du désordre de toutes les proportions; et nous ne pouvons pas douter que la nouvelle créature qui en provient, n'y participe.

Dès que par sa naissance l'enfant a rompu les liens qui l'unissoient à sa mère, et que par l'effet de cette séparation il ne peut plus recevoir la substance nutritive qu'il partageoit avec elle, alors la nature attentive à sa conservation a déjà disposé sur le sein de cette mère, des organes conformés pour être introduits dans la bouche de son enfant, et y verser pour sa nourriture, et même pour la guérison de ces premières altérations, une liqueur préparée dans les proportions les plus conformes à ses facultés digestives, et aux rapports qu'il conserve avec sa mère ; quoique ses relations aient cessé d'être corporelles, toutes invisibles qu'elles sont, elles n'en existent pas moins, et l'œil attentif de l'observateur a toujours remarqué que la mère et le nouveau né sont mieux et plus tranquilles lorsqu'ils sont rapprochés l'un de l'autre.

Tel est donc le vœu de la nature, que pour

la conservation des deux individus, la mère doit se dégager par la voie des seins de sa substance laiteuse, et que l'enfant la reçoive pour sa nourriture, et qu'ainsi l'union intime qui existoit entre les deux êtres soit entretenue par ce moyen. Cependant, sans respect pour cette loi, qui s'applique à tous les êtres animés, et qui prononce si fortement la première et la plus importante obligation des mères, combien n'en a-t-on pas vu, dans tous les tems, méconnoître ce devoir, et se soustraire sous les prétextes les plus frivoles et les moins réfléchis, à tous les soins d'une première éducation? Leurs enfans sont éloignés pour être livrés à des nourriçes étrangères, quelquefois du genre animal, dont le lait, dans tous les cas, ne peut être dans les proportions de celui de la mère; de là moins de tendresse, des soins plus négligés, souvent de l'abandon, quelquefois des accidens, et par suite, tous les inconvéniens et les maux inséparables de cette marche : de son côté, la mère fatiguée de la surabondance de son lait, emploie des moyens prompts et violens pour le détourner de sa route naturelle, et pour le dissiper ou l'évacuer par des voies qui ne lui sont pas destinées; dès-lors, presque toujours du trouble dans ses fonctions, des maladies de tous les

genres, et des souffrances dont il est bien difficile d'apercevoir le terme, soit qu'on en observe les effets dans l'individu, soit qu'on les suive dans sa postérité.

Il est douloureux de penser que des femmes honorées du titre de mères renoncent, par un abandon ou une indifférence si coupable, au bonheur d'embrasser habituellement leurs enfans, de les couvrir de leurs caresses, et de développer les moyens de cette foible existence par l'influence de toutes leurs facultés, pour s'exposer elles et leur race, à tant de maux.

Il est sans doute des exceptions aux écarts que je viens de décrire, et des mères exemptes de reproches par l'imperfection de leur constitution, par les dangers dont elles sont menacées, et même par l'impuissance absolue où elles sont de nourrir leurs enfans. Ces circonstances qui les justifient, nous offrent la triste pensée du degré de dépravation auquel nous sommes parvenus, puisque ces obstacles et cette impuissance sont en contradiction directe avec l'ordre naturel. J'invite ces mères malheureuses à ne pas du moins perdre de vue les objets de leur tendresse, à les entourer des soins de leur prévoyance, à visiter souvent leurs berceaux, surtout à les presser contre leur sein, et à rétablir

en quelque sorte par des caresses douces et harmonieuses, les premiers rapports qu'elles avoient avec eux.

Mais nous avons vu que dès sa naissance l'homme est en but à des maladies héréditaires et personnelles, dont l'effet nécessaire est de contrarier ses développemens. Heureux encore si des coutumes bizarres et cruelles, ou des habitudes vicieuses, ne forment pas autour de lui de nouveaux obstacles, qui lui ferment pour ainsi dire les portes de la vie, ou ne lui préparent dans son cours que des souffrances et des douleurs. Comment résister à tant de maux, et par quels moyens pouvons-nous combattre autant d'ennemis conjurés pour la perte ou le malheur de l'homme?

L'art de guérir a bien trouvé par ses recherches, quelques méthodes et quelques substances qui, par leur genre et leur analogie avec le tempérament et les forces de chaque individu, peuvent arrêter les progrès de quelques maladies et en faire cesser les effets : mais on ne peut se flatter d'atteindre par de tels moyens jusqu'à leur cause, ni par conséquent d'en obtenir la guérison radicale sans le concours des lois naturelles dont il faut, comme nous l'avons déjà dit, modifier et adapter l'application.

En suivant cette règle, toute incertaine qu'elle est par l'extrême complication de nos maux, on trouvera des moyens convenables par leurs proportions, tels que de ne produire sur la première enfance que des impressions conformes à la foiblesse de ses organes; de faciliter tous ses mouvemens, d'éloigner tout ce qui, en gênant sa conformation, peut empêcher ce développement; de l'entretenir toujours propre et dans un air pur; d'observer enfin attentivement ses appétits et ses goûts pour y conformer son régime. Ces moyens, et plusieurs autres que je n'indique point ici, prudemment combinés avec les dispositions de chaque individu, produiront sur lui des effets doux et conformes, développeront ainsi successivement les facultés dont il sera susceptible, et pourront le préserver des dangers qui le menacent.

Mais s'il est vrai, comme je crois l'avoir démontré, que l'homme, par sa dépravation constante et progressive, soit en quelque sorte imprégné, dans toutes les parties de son être, de vices et de disproportions, nous devons reconnoître que la loi conservatrice et réparatrice des êtres peut seule rectifier autant d'écarts de l'ordre universel, et que par conséquent l'action du magnétisme animal, qui en est une modifica-

tion, est seule capable, en s'insinuant dans la substance même des nerfs, de réveiller pour ainsi dire par leur ébranlement toutes les propriétés du corps animal, et par suite toutes les facultés qui en dépendent : d'où l'on voit la nécessité des crises qui, en rétablissant l'harmonie des proportions, doivent nous amener à la guérison possible, et nous faire parcourir sans souffrance la carrière de la vie. La mort ainsi placée à son véritable terme, ne seroit pour nous que l'épuisement des moyens naturels d'existence, et l'accomplissement de la loi qui en a fixé la durée.

APPLICATION DES LOIS NATURELLES AUX HABITUDES DE L'HOMME.

La vie considérée dans son principe est, avons-nous dit, une partie modifiée du mouvement universel; si nous la considérons dans sa durée, elle consiste dans des besoins et des appétits qui se succèdent sans intervalle. Nous avons vu que le genre des uns et des autres dépend immédiatement de la sensibilité de nos organes; c'est donc cette faculté que nous devons précieusement conserver dès les premiers momens de notre existence, si nous voulons être fidèlement avertis de la mesure de nos besoins et des appétits que nous devons satisfaire.

D'après ces principes, chaque individu trouvera facilement dans la combinaison du mouvement et du repos, du travail et du plaisir, des alimens et des évacuations, la règle qu'il

doit suivre dans le choix des moyens qui peuvent assurer son existence, et s'adapter le mieux à sa conservation. Pour rendre cette vérité plus sensible, supposons, par exemple, les besoins de l'estomac, dont nous sommes avertis par la faim; la sensibilité de cet organe, si nous en suivons les impressions, nous indiquera la durée et le genre du besoin par la proportion et les appétits de cette faim, comme le moment où le besoin a cessé, par la répugnance et le dégoût. La fidélité de cette correspondance entre les sensations et les appétits est dans toute son évidence lorsqu'on observe le tempérament sanguin cherchant les délayans, les pituiteux recourir aux absorbans, et les bilieux préférer les acides.

On voit, par cette analyse, que la sensation naturelle est la seule mesure de nos besoins et de nos appétits, et que si nous irritons la faculté sensible par des alimens trop variés, et des substances trop fortes, ou trop compliquées, nous provoquons des besoins et des appétits factices qui, n'étant que l'effet nécessaire de cet excès, ne peuvent produire que du désordre, des maladies, et par suite, la destruction de la sensibilité, qui est le comble de tous les maux.

Ce que nous venons d'observer à l'égard de l'estomac, est applicable à tous les organes qui nous constituent, parce que leur sensibilité naturelle doit être notre guide; et je dois tirer des réflexions que nous avons faites, trois conséquences positives : la première est que, dans le choix des alimens et des substances qui peuvent convenir à notre conservation, tout est relatif, et c'est une erreur de croire que quelque chose soit absolument bon ou mauvais ; la seconde est que notre santé dépend de notre exactitude à nous renfermer dans la mesure des besoins réels ; et la troisième est que si nous outrepassons cette proportion, les incommodités et les maladies en sont les suites inévitables : d'où l'on voit quels sont les avantages de la sobriété, de la modération et de la continence.

On voit aussi avec assez d'évidence, que par l'habitude des excès on s'y livre sans s'en apercevoir; que les maladies se compliquent, et que les organes perdent successivement les facultés qui leur sont naturelles, pour se rétablir dans l'ordre par la voie des crises salutaires; et si alors les accidens morbifiques prédominans ne produisent point la mort, ils nous réduisent du moins à la malheureuse nécessité d'employer des moyens artificiels et des subs-

tances plus ou moins destructives de la sensibilité, dont l'effet ordinaire est d'arrêter les crises, ou de suspendre leurs développemens; et qui, lors même qu'ils parviennent à faire cesser les accidens, nous laissent encore, sous le nom de convalescence, dans un état de maladie.

Reconnoissons encore que la plupart des maladies ont leur cause dans la dépravation de nos habitudes et de nos mœurs; puisqu'on a constamment remarqué dans les animaux que nous avons rendus domestiques, en les éloignant des habitudes qui leur sont naturelles, la faculté de l'instinct qui leur est propre, sensiblement altérée et quelquefois totalement détruite; ce qui explique l'infériorité apparente de l'homme à l'égard des animaux, sous le rapport de sa conservation.

Considérons enfin que la nature a tracé en nous, par l'intervention de la sensibilité, des lignes de démarcation tellement exactes entre l'appétit et la répugnance, le plaisir et la douleur, que si nous dépassons ces lignes, ou que nous cherchions à les confondre, l'appétit se convertit en dégoût, et le plaisir en douleur: ainsi ces deux sensations considérées dans l'ordre, sont le plus grand bienfait que nous

ayons reçu de la nature; puisque par le plaisir nous jouissons de notre existence, et que par la douleur nous sommes avertis des dangers qui la menacent.

RÉFLEXIONS
SUR
LES FACULTÉS SPIRITUELLES
DE L'HOMME.

PREMIÈRE PENSÉE,
SUR LA
DÉGRADATION DE L'HOMME.

En contemplant l'ordre universel, nous voyons que cette vaste harmonie existe et se maintient par la concordance parfaite et constante de tous les corps qui occupent l'espace.

Si nous fixons nos regards sur la terre, et sur ses parties constitutives, nous reconnoissons la même dépendance, et nous trouvons la même conformité dans tous les êtres; la plénitude de leur existence paroît être attachée à

l'accomplissement de cette loi, et la nature entière est passive devant elle.

L'homme seul résiste à cette action puissante et conservatrice, les maladies et les passions sont les tristes effets de cette résistance; et cependant il a, comme les animaux, un instinct sûr pour la conservation de ses moyens corporels, et plus qu'eux, le flambeau de la raison pour sa conduite morale. Il devroit avoir une juste idée de son bonheur : pourquoi donc enfreint-il les lois sur lesquelles il repose? C'est sans doute parce qu'il le veut; et il ne le veut que parce qu'il est libre. Ainsi la dépravation de sa volonté a sa cause immédiate dans l'abus qu'il fait de sa liberté; et comme cet abus est en opposition directe à l'ordre établi dans les choses créées, nous sommes forcés de supposer la nécessité d'une cause primitive et indépendante; ce qui nous ramène à la chute du premier homme dont nous parle la plus ancienne des traditions.

DEUXIÈME PENSÉE,

SUR LA CONFORMITÉ DE L'HOMME AVEC LA TRINITÉ DIVINE.

La tradition sacrée nous apprend que Dieu a créé l'homme à son image; et la religion chrétienne nous propose la Divinité sous l'emblème sensible de trois personnes, le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit*. Je crois apercevoir, en effet, dans les trois facultés principales de l'homme, quelque rapport avec la Trinité divine : la pensée qui est indéfinie, nous offre l'idée de l'Eternel ou du *Père;* la parole qui doit toujours être l'expression de la pensée, nous représente le *Messie* ou le fils de l'Eternel; l'action qui doit être produite par la pensée et par la parole, nous fait concevoir comment l'*Esprit Saint*, ou la troisième personne, procède du père et du fils : et comme l'unité divine nous est offerte sous la figure de trois facultés coexistantes dans son essence, l'homme nous repré-

sente aussi les mêmes traits dans la distinction de ses facultés morales : c'est de leur concordance que dépend son bonheur, parce que cette union seule peut l'élever jusqu'à son principe; c'est de leur discordance aussi que résulte son malheur, parce qu'alors il s'en éloigne, et qu'il oppose ainsi l'erreur à la vérité.

Il est donc vrai que l'homme est l'image vivante de la Divinité, et que par la liberté qu'il en a reçue, il dépend de sa volonté de conserver ou d'altérer les traits de sa ressemblance.

TROISIÈME PENSÉE,

SUR L'IDÉE QU'ON PEUT AVOIR DE L'ACTION DIVINE, PAR UN EXEMPLE NATUREL.

La nature entière doit être considérée comme l'effet d'une première cause, et la preuve de sa puissance infinie; mais le soleil et la lune par leur action sur toutes les parties constitutives de la terre sont pour l'homme des images plus sensibles de la lumière divine et de la dépendance absolue où doit être sa raison.

Lorsque ces deux astres sont placés sur la même ligne, comme au tems des équinoxes, leur action est alors fortifiée par leur union, et l'effet de cette double influence est de produire sur la terre et dans toutes ses propriétés, un grand mouvement qui se manifeste par le flux et le reflux de la mer : de même aussi, lorsque l'esprit de l'homme est en rapport parfait avec

l'Esprit éternel, il participe alors de sa toute-puissance; et par cette union à son principe qui caractérise la foi, il peut, comme il est annoncé par le Messie, surmonter tous les obstacles et produire des merveilles.

L'astre du jour par l'action pénétrante de ses rayons, anime tous les êtres sublunaires, et semble leur donner l'existence, puisqu'ils languissent ou périssent sans son secours : voilà la lumière divine.

L'astre de la nuit n'éclaire que la terre, que parce qu'il réfléchit la lumière du soleil : voilà la raison de l'homme, qui ne peut l'éclairer dans les ténébres de la vie, que par ses rapports avec la lumière divine, et pour ainsi dire, par le reflet de son action.

S'il s'élève dans l'atmosphère, des vapeurs et des nuages, la terre ne reçoit alors qu'imparfaitement l'impression bienfaisante de la lumière; tel est le triste effet des illusions et des erreurs, elles s'interposent, en quelque sorte, entre nous et la vérité, pour altérer son action sur notre esprit.

Lorsque les nuages s'accumulent en se multipliant, la terre ne jouit plus de l'aspect du soleil, les orages et les tempêtes se forment, les fléaux destructeurs souvent le résultat de ce

désordre; les vices et les passions produisent le même effet sur notre ame, elle est privée par leur influence de l'action toute-puissante des faveurs du ciel, et se trouve quelquefois exposée à sa malédiction.

S'il survient un vent favorable, les nuages disparoissent, l'orage et la tempête ne sont plus, le ciel est pur et serein; tels sont aussi les effets merveilleux des remords, de la prière et du repentir, ils attirent sur nous infailliblement une force toute-puissante, et avec ce secours notre ame retrouve la paix et le bonheur.

Ainsi nous pouvons penser que l'homme est à l'égard de la divinité, ce qu'est l'extrémité du rayon solaire à l'égard de cet astre; dès que leurs rapports sont altérés ou rompus, le premier languit et tombe dans l'erreur; le second s'obscurcit et n'est plus que ténèbres.

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Nous voyons dans la première histoire des hommes, que des prophètes nombreux placés comme des fanaux à différentes époques de l'antiquité la plus reculée, ont successivement annoncé le réparateur et le sauveur du monde, dans la personne du Messie; il paroît effectivement au terme fixé et avec toutes les circonstances prédites, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; ses paroles et ses actions sont écrites par quatre auteurs différens, qui nous ont laissé quatre histoires concordantes de la vie de Jésus-Christ; elles composent le livre de l'Evangile, et la doctrine qu'il renferme est le fondement de la religion chrétienne : il y est formellement annoncé que l'église qui la professe, subsistera jusqu'à la fin des siècles.

L'Evangile nous présente dans la personne de Jésus-Christ, une vie de trente-trois ans, dont toutes les pensées, les paroles et les actions, méditées sans prévention, appartiennent à la

Divinité, et n'offrent de l'homme, que la forme et l'expression : elles lui sont cependant proposées pour modèle, et comme devant être sa seule règle.

La religion chrétienne est impénétrable par ses mystères, et sévère par ses préceptes ; elle est si consolante et si pure par sa morale, que toutes les productions humaines sont éclipsées par son éclat; elle condamne tous les vices, prescrit toutes les vertus, et toujours aussi juste que sublime, elle nous propose pour fin, des peines ou des récompenses éternelles.

Cette doctrine, qui a pour base la foi, l'espérance et la charité, nous rappelle sans cesse les merveilles de la vie de Jésus-Christ, les tourmens de sa mort et le triomphe de sa résurrection ; elle nous retrace encore, avec une simplicité touchante, les circonstances et les preuves de ces trois grands événemens.

Tous les monumens de cette histoire merveilleuse sont d'accord pour nous attester que cette religion fut d'abord annoncée par les douze apôtres de Jésus-Christ, qui, d'hommes simples et grossiers qu'ils avoient été jusqu'à sa mort, devinrent après sa résurrection, et comme par un effet subit dont la cause étoit inconnue, des hommes extraordinaires par leurs vertus,

leurs lumières et même par la puissance surnaturelle de leurs œuvres; que cette doctrine fut ensuite propagée par leurs disciples qui se répandirent par toute la terre; qu'enfin l'église chrétienne prit naissance par la communion spirituelle de tous ceux qui adoptèrent fidèlement la même foi, reconnurent les mêmes préceptes et suivirent le même culte.

L'histoire nous apprend encore que depuis la mort de Jésus, le peuple juif qui s'en étoit rendu coupable perdit l'avantage d'exister en corps de nation, pour être dispersé sur toute la terre et y vivre sans consistance dans l'avilissement et le mépris : cet état de proscription est encore sous nos yeux, et nous offre la preuve constante du châtiment infligé à ce peuple, et de l'accomplissement de la prophétie qui le lui avoit annoncé.

Nous avons enfin la certitude que depuis l'établissement du christianisme, jusqu'à nos jours, ce qui comprend à peu près dix-huit siècles, ses dogmes et son culte ont subi tous les genres de persécutions, d'outrages et de tourmens, dont l'esprit humain puisse avoir l'idée; qu'on lui a opposé tous les systèmes et toutes les opinions qui pouvoient l'altérer ou le détruire; que sa doctrine a toujours été attaquée et défendue

par des hommes dont le savoir et les lumières justifioient la grande renommée, et que les ministres mêmes de cette religion ont souvent paru fortifier ses adversaires par la dépravation de leurs mœurs, et les écarts de leurs principes.

Cependant l'église chrétienne, immuable au milieu des orages soulevés contre son existence, a soutenu tous les combats, supporté toutes les pertes, surmonté tous les obstacles; et toujours victorieuse selon la promesse de son fondateur, elle conserve précieusement le dépôt intact de la foi.

Si par ces rapprochemens et cet aperçu des circonstances les plus remarquables, et des principaux événemens du christianisme, nous pouvons nous en former une juste idée; je demande d'abord à tous les hommes sans prévention, s'il existe sur la terre une tradition plus imposante par son origine et ses preuves, plus sublime par sa morale et son objet, dont la doctrine soit plus consolante dans les épreuves inséparables de la vie, et sur-tout plus conforme au bonheur réel de l'homme.

Dépouillons-nous ensuite, s'il est possible, des préjugés qui nous obsèdent, pour affoiblir ou fortifier nos premières opinions; et demandons-nous à nous-même, avec la simplicité qui ca-

ractérise la vérité, si l'essence de Dieu, l'immortalité de notre ame, les facultés de notre esprit et l'assujettissement de toute la nature à des lois immuables comme son principe, ne sont pas des suppositions nécessaires qui, quoique au-dessus de notre intelligence, ont sur nous la puissance d'une démonstration évidente. Si ces suppositions sont admises comme vérités fondamentales, la raison nous avertit qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que l'homme considéré comme un effet doit avoir des rapports avec son créateur. Nous avons vu par l'analyse de ses facultés physiques et morales, qu'il y en a de deux sortes, de matérielles, par l'intervention des lois naturelles qui doivent gouverner son corps, et de spirituelles qui, par l'action directe de la loi divine, devroient être la seule règle de son ame. Mais je crois avoir démontré que par sa dépravation physique et sa dégradation morale, l'homme a perdu sa première existence, et que par l'effet de sa chute les facultés qui lui sont restées ne laissent plus apercevoir que quelques traits de son existence primitive; sa raison même obscurcie par ce funeste événement est imparfaite dans ses conceptions, et nous éprouvons à chaque instant les tristes effets de son insuffisance : comment n'invoquer de

bonne foi que son secours pour nous conduire au bonheur éternel, lors même que nous sommes forcés de reconnoître son impuissance pour opérer notre félicité temporelle ? Et ne voyons-nous pas que la loi naturelle concourt avec la loi divine, pour nous démontrer la nécessité de remonter en quelque sorte vers notre principe, pour nous préserver des malheureuses impressions de notre foiblesse, et nous fortifier de son action toute-puissante.

Je crois avoir démontré que les maladies de notre corps étoient si invétérées et si profondes par leur complication, qu'elles étoient incurables sans l'application directe de l'action naturelle, par l'intervention du magnétisme animal. Je pense avec la même certitude que notre altération spirituelle ne peut cesser si nous n'avons recours à l'action de la loi divine par l'intervention de la foi. Cette opinion peut être combattue, comme elle l'a souvent été, lorsqu'elle n'est que le résultat des sentimens religieux, et qu'on la détache des motifs qui l'ont déterminée : mais je ne crains point d'avancer qu'avec l'appui de toutes les considérations physiques et morales qui la précèdent dans cet écrit, elle a tous les caractères de la vérité.

Dès que nous avons reconnu notre foiblesse

par notre dégradation, et la nécessité de nous fortifier par la prière, il ne nous reste plus qu'à faire le choix du culte le plus conforme à toutes les considérations qui nous ont déterminés; et c'est ici que la raison et la simple droiture suffisent, soit pour nous guider dans cette recherche, soit pour nous faire trouver dans la religion chrétienne cette importante conformité.

Il est en effet généralement reconnu que l'ancien et le nouveau testament sur lesquels repose la doctrine chrétienne, forment par leur concordance et leur union le monument le plus sublime par ses conceptions, le plus imposant par ses preuves morales, et le plus convaincant par son admirable simplicité; mais on jette des doutes sur la fidélité des narrations; on conteste la possibilité naturelle de certains événemens, on se révolte sur-tout contre quelques actes de violence et de cruauté attribués par cette histoire à l'ordre de Dieu; parce que d'après les idées qu'on se forme des perfections divines, on suppose qu'elle doit condamner ce qu'elle paroît avoir autorisé; on jette des doutes sur l'origine du monde telle qu'elle est rapportée dans le texte sacré; on hasarde des difficultés sur la création; on rejette enfin la Divinité

de Jesus-Christ et avec elle le miracle de sa naissance, les merveilles de sa vie et celles opérées en son nom depuis sa mort, par conséquent aussi les mystères qui par l'Evangile sont l'objet de la vénération et de la foi des chrétiens.

Telles sont en abrégé les objections faites par les adversaires du christianisme, il suffit de les avoir exposées pour en faire sentir la foiblesse: en les appréciant à leur juste valeur elles se réduisent toutes à l'impuissance où nous sommes de concevoir les grands événemens qui composent cette magnifique tradition, et à reconnoître l'esprit divin qui semble les animer, ou pour mieux dire, à bien saisir les rapports qu'ils peuvent avoir avec la volonté éternelle. Nous avons déjà vu dans cet ouvrage les preuves de la dégradation de l'homme, l'insuffisance de sa raison, la nécessité de la prière et de la foi; ainsi nous avons reconnu que les facultés intellectuelles de l'homme ne peuvent plus être son seul guide. Et comment en effet pourrions-nous concevoir des choses qui par leur nature et leur objet appartiennent plus au ciel qu'à la terre, et sont inaccessibles à tous nos sens? Nous ne pouvons pas même avoir une juste idée des objets sensibles et palpables. Concevons-nous l'immensité de l'espace, le nombre

prodigieux des corps qui l'occupent, la complication et cependant l'harmonie parfaite de leurs mouvemens? Pouvons-nous seulement former un jugement sans incertitude sur nous-mêmes et sur les facultés qui nous constituent? Convenons donc de la réalité de notre impuissance.

Mais à quels hommes peuvent appartenir les difficultés proposées? Les matérialistes, s'il en existoit de bonne foi, placent l'éternité dans la matière, et considérant la nature des choses comme un cercle, s'y renferment et prétendent qu'il est inutile d'en chercher le bout. Ce malheureux système absurde par ses principes, désolant par son objet, est repoussé, comme nous l'avons déjà vu, par l'opinion générale de tous les peuples; il n'est par conséquent susceptible d'aucune discussion, puisqu'il est déjà réprouvé par la raison.

Les déistes en admettant une première cause comme principe créateur et conservateur de tous les êtres, ont par cela même reconnu l'insuffisance de la raison, pour s'élever à la conception des vérités spirituelles; puisqu'en effet dans la simple recherche des lois naturelles, nous en sommes réduits à n'avancer que par la voie des suppositions, et à ne les considérer comme vérités, que lorsqu'elles s'accordent avec les effets

dont nous pouvons nous convaincre par l'usage de nos sens.

Lorsqu'on a reconnu d'une part l'insuffisance de la raison, et de l'autre la nécessité de la fortifier par l'action de son principe, il faut donc recourir à lui par le moyen de la prière et de la foi; ils nous sont indiqués l'un et l'autre avec tous les caractères qui les distinguent, par la tradition sacrée et la doctrine chrétienne qui en est le résultat: et si nous nous sommes convaincus de la dégradation de notre être par notre dépravation physique et notre altération morale, cette considération importante est bien propre à nous faire entrevoir l'intention de la divine Providence dans l'envoi du Messie sur la terre, pour y rétablir sous des formes humaines et plus sensibles qu'elles ne l'avoient été avant lui, les traces presqu'effacées des vérités éternelles; et pour indiquer aux hommes sans incertitude la voie qu'ils doivent suivre pour accomplir sa volonté, le livre de l'Evangile si révéré de tous les hommes qui ont le bonheur de le connoître et de le comprendre, est le précieux dépôt de cette volonté; il est par lui-même, sous quelque rapport qu'on le considère, le plus bel ouvrage qui soit encore parvenu à la connoissance des hommes. Si nous évitons ce qu'il

défend nous nous rapprocherons de la loi naturelle, dont l'éloignement nous a dépravés; si nous nous conformons à ce qu'il prescrit, nous et nos semblables serons plus heureux; et comme le bonheur est le terme de tous les désirs ainsi que l'objet de toutes les espérances, la raison même nous trace la route que nous devons suivre pour y parvenir.

CONCLUSION.

Je me résume donc, et je dois conclure des principes que j'ai proposés, comme des observations que j'ai faites, et des réflexions qui les ont suivies, que la puissance éternelle a prononcé deux volontés que nous ne devons pas confondre, puisqu'elle les a distinguées; l'une que nous nommons divine, parce qu'elle paroît être une émanation directe de son essence, et que son action sur nous est spirituelle comme la Divinité même; l'autre que nous appelons naturelle, parce qu'elle est exprimée dans l'ordre universel, et que ses expressions sur nous sont sensibles et palpables.

Que ces deux lois sont également distinctes dans l'homme, et que cette distinction n'existe qu'en lui; que son ame reçoit les avertissemens de la première par la conscience, et que par cette voie il peut être en rapport avec la Divinité : d'où l'on voit la nécessité de la prière, tandis que son corps reçoit les impressions de la seconde par son instinct, et que par cette faculté il peut être en rapport avec tous les êtres sensibles.

Que l'homme, par la liberté qu'il a reçue, peut à sa volonté accomplir ou enfreindre ces deux lois, conjointement ou séparément ; que s'il transgresse la loi divine, il en est averti par un trouble intérieur, que nous appelons remords : que s'il s'écarte de la loi naturelle, il en est également averti par la douleur ; que par conséquent le bonheur et le malheur de l'homme, à quelque degré qu'on puisse les supposer, dépendent immédiatement de l'accomplissement ou de la violation des deux lois de son existence ; que pour nous convaincre de la nécessité de nous conformer simultanément à ces lois, et prévenir les doutes qui pourroient s'offrir à notre esprit, sur les effets de leur application, il nous suffit de supposer l'homme dans les différentes situations où sa volonté peut le placer. S'il observe la loi divine sans le concours de la loi naturelle, son corps tombe dans le dépérissement, et la réaction de la matière sur l'esprit, par l'intervention de la douleur, en fatigant sa raison contrarie le développement dont elle est susceptible. Si au contraire il se sépare de la loi divine pour ne reconnoître que la loi naturelle, son esprit affoibli par l'éloignement des rapports qui lui sont analogues et qui lui servent pour ainsi dire d'alimens, ne fortifie plus la matière

de son action, et le corps privé de cet appui se livre à toutes les impulsions animales, sans autre frein que ses appétits et sans mesure que ses facultés physiques. S'il viole à la fois la loi divine et la loi naturelle, son malheur est à son comble; puisqu'alors le remords et la douleur agissent de concert pour tourmenter toutes les parties de son existence. Si enfin nous supposons l'homme accomplissant, de tout le pouvoir de sa volonté et de toutes les facultés de son être, la loi divine comme la règle de sa destination éternelle, et la loi naturelle comme le seul guide de sa conservation temporelle; il jouira nécessairement par cette union, de tout le bonheur dont nous puissions concevoir la possibilité.

Ainsi nous devons reconnoître que tous les malheurs de l'homme ont leur cause dans l'oubli, la division ou l'opposition des deux lois, dont l'union doit être sa seule règle : que la dégradation de ses facultés morales et la dépravation de ses moyens physiques en ont été les suites, et que les institutions ou les préceptes qui se trouvent en contradiction avec la nécessité de cette union, doivent être considérés comme des erreurs ou des écarts de la vérité, dont les impressions sont si profondément gravées dans tous les êtres, qu'elles sont ineffaçables.

DE L'ÉTAT DE CONCENTRATION APPELÉ SOMNAMBULISME.

J'AVOIS participé, comme mes semblables, à la dégénération générale dont j'ai parlé, par la contradiction habituelle pendant trente-cinq ans de mes facultés physiques et morales, et j'avois épuisé, sans aucun succès pour en prévenir les suites, tous les moyens employés par l'art de guérir, et cependant je n'avois suivi que les conseils des hommes dont la réputation étoit la mieux établie en ce genre. J'appris alors que M. Mesmer, médecin de la faculté de Vienne en Autriche, et fuyant la persécution qu'il avoit éprouvée de la part de ses collégues, étoit arrivé à Paris, et qu'il annonçoit un nouveau moyen de traiter les maladies : je me rapprochai de lui, je l'écoutai; il me donna quelque espoir de guérison, je fis l'essai de ses moyens dont j'ai fait ensuite un usage habituel, et je dois rendre

ce témoignage à la vérité, que depuis cette époque ma constitution s'est raffermie, et que j'ai constamment joui d'une meilleure santé que je n'avois fait antérieurement. Cette épreuve sur moi-même, et celles dont j'étois chaque jour le témoin, fortifié par mes conférences habituelles avec M. Mesmer, ajouta à ma confiance dans une méthode qui, appliquée sous mes yeux aux maladies les moins curables et les plus désespérées, m'offroient quelquefois des guérisons parfaites, et presque toujours des amendemens certains, malgré l'inconstance des malades qui suivoient les traitemens, et malgré les contradictions qu'ils éprouvoient eux-mêmes sur ce sujet de la part de leur médecin ordinaire. Cette conviction rendit mes liaisons plus intimes avec l'auteur de cette nouveauté; elle devint pour les hommes en place, quelques académiciens et le plus grand nombre des médecins, un motif de persécutions, et pour lui un sujet de désagrémens et de peines. Je m'associai pour ainsi dire à sa position, et je l'aidai par les conseils de la confiance et de l'amitié, à soutenir toutes les contrariétés qui lui étoient opposées, avec la fermeté qui sied si bien à l'homme dont on repousse les bienfaits. Ce fut alors que pour écarter la calomnie, ou du moins pour en émous-

ser le traits, il produisit son premier ouvrage ayant pour titre : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal.* La société de médecine, par l'organe d'un de ses membres, en combattit les propositions par un ouvrage qui, réduit à sa juste valeur, n'est qu'une compilation laborieuse de ce qu'on a pensé avant nous sur les influences en général; quelques académiciens d'accord avec les médecins, se détachèrent de leur corps et s'avilirent au point de prêter leur plume à un ministre puissant par les graces dont il étoit le dispensateur, pour faire un rapport séducteur par sa méthode et son style, qu'on affecta de répandre avec profusion dans toute l'Europe, et qui en dernière analyse n'offre à l'esprit attentif, que le résultat insignifiant de quelques expériences faites à dessein imparfaitement, par des hommes prévenus et mal instruits des procédés qu'on devoit employer.

Falloit-il donc tant d'efforts réunis et des mesures si combinées pour combattre une illusion? Et n'étoit-il pas évident pour les observateurs impartiaux, qu'ils n'affectoient de combattre l'existence des effets, que pour ne pas en admettre la cause? Ils ont été constatés depuis, par une multitude d'écrits d'autant plus dignes de foi, qu'au lieu d'appartenir à l'esprit de corps tou-

jours armé de préjugés, ils sont l'ouvrage d'hommes de toutes les classes, qui nous disent simplement ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu chaque fois qu'ils ont soumis à leurs expériences les différens genres de maladies dont ils ont essayé la guérison.

J'ai cru devoir rappeler ici avec quelque détail ces différentes circonstances, pour écarter, s'il est possible, toutes les préventions du sujet que je vais traiter, et pour disposer mes lecteurs à méditer sans préjugés les deux ouvrages qui doivent suivre celui-ci; l'un *sous le titre de théorie universelle*, présentera la réunion et l'enchaînement des principes qui constituent les lois naturelles sur lesquelles repose la science du magnétisme animal et des procédés qui en sont la suite; l'autre offrira l'explication précise de ce que le développement des crises en général a de plus difficile à concevoir, et en particulier des principales modifications de l'état de concentration, plus connu sous la dénomination de somnambulisme. Le premier de ces ouvrages, écrit, il y a douze ans, par M. Mesmer, sera bientôt publié par lui-même comme le résultat de ses premières méditations; je crois qu'il suffira pour servir de réponse à ses détracteurs, pour placer les observateurs sur la

ligne des vérités naturelles, et pour donner une juste idée des conceptions de ce savant naturaliste. Le second est le produit abrégé de nos conférences et de nos réflexions combinées, sur des observations plus étendues et plus approfondies : on y distinguera, je l'espère, quelques traits capables de dissiper les nuages qui ont si long-tems obscurci à nos yeux la nature de l'homme, et de donner de plus justes idées sur les facultés indéfinies dont il est susceptible.

Nous avons vu par l'exposition précédente des lois naturelles, que les propriétés de la matière dépendent de leur action, et que par conséquent les facultés qui en résultent sont sous la même dépendance; dès-lors nous avons reconnu que la cohésion, l'élasticité, le feu, l'électricité, l'aimant, la gravité, le flux et le reflux avoient leurs causes dans les mouvemens universels divisés ou réunis, et qu'ainsi les facultés corporelles de l'homme avoient un rapport direct avec ce qu'il faut appeler *l'intension* et *la rémission* des propriétés de la matière organisée, c'est-à-dire avec toutes les causes capables d'actionner et de modifier ces propriétés.

Ces considérations nous ont appris que l'homme existoit dans l'ordre naturel par l'exactitude et la concordance de ses proportions; que

sa santé consistoit dans l'harmonie de ses facultés et leur accord avec les lois de son existence : ainsi la santé supposée parfaite est une, comme la ligne droite ; je veux dire qu'elle ne peut exister que d'une manière, tandis que la maladie, comme la ligne courbe, peut avoir lieu d'autant de manières qu'on peut supposer de degrés dans les écarts de la ligne droite. Le trouble de ses facultés peut donc être simple, combiné, composé ou compliqué ; cette complication est elle-même susceptible de plusieurs degrés ; elle peut être héréditaire ou personnelle ; elle peut enfin n'appartenir qu'à des accidens naturels, ou avoir été provoquée par des moyens artificiels : d'où il suit que comme aucune maladie ne peut être guérie sans crises, les crises doivent être en raison de la simplicité des combinaisons, de la composition et du genre de complication dont nous venons de parler, et que leurs développemens doivent offrir des rapports avec les causes successives qui ont produit les maladies ; c'est ce qu'on n'aperçoit que d'une manière incertaine et confuse par l'usage des médicamens, lors même qu'ils sont employés sans erreur, parce qu'ils ne peuvent agir, comme nous l'avons précédemment observé, sans porter le trouble et souvent la douleur dans

les fonctions naturelles : mais lorsque par l'intervention du magnétisme le principe conservateur et réparateur a, par son action pénétrante, parcouru les parties les moins accessibles de notre existence, c'est alors que les propriétés altérées sont en quelque sorte réveillées, et que toutes les facultés du corps animal semblent concourir au rétablissement de l'ordre par le développement vraiment admirable des causes physiques et même morales qui l'avoient troublé, et par les effets toujours salutaires des crises, qui, de quelque nature et de quelque violence qu'elles puissent être, amènent infailliblement la guérison possible. Il n'est pas sans exemple qu'un seul malade ait offert dans quelques heures des accès bien distincts d'épilepsie, de cathalepsie et d'aliénation; mais dans tous les cas ces effets ne doivent être considérés que comme transitoires pour parvenir à la guérison, et la confiance du magnétiseur doit être inébranlable, puisque ces efforts de la nature sont aussi nécessaires que renfermés dans ces moyens, et que s'il abandonnoit le malade dans ces différentes situations, il le laisseroit dans un état de crise imparfaite, et souvent plus à plaindre qu'il ne l'étoit auparavant : d'où l'on voit qu'avant d'entreprendre ce genre de traitement, il faut

moins consulter l'attrait de la curiosité, que se livrer aux observations et à l'instruction préalable, sans lesquelles il ne peut avoir l'assurance et la fermeté qui doivent préparer le succès.

Dans le nombre des crises magnétiques que je viens d'indiquer, et dont j'ai cru nécessaire de donner un aperçu, il en est une connue sous le nom de somnambulisme, qui doit fixer toute notre attention, parce que les anciens et les modernes n'ont parlé de cet état, les uns que comme d'une singularité qui leur paroissoit inexplicable et qu'ils plaçoient au rang des qualités occultes, les autres que comme d'une maladie qu'il falloit combattre, tandis qu'au contraire il étoit un moyen de guérison qu'on devoit fortifier; parce qu'encore, des modifications de cet état ont donné lieu dans tous les tems à de grandes erreurs politiques et religieuses; parce qu'enfin il faut avoir personnellement observé tous les développemens dont cet état est susceptible, pour en avoir une juste idée, et n'en faire qu'un bon usage. Ce n'est que par cette voie qu'on peut atteindre le but important auquel je suis parvenu, et mes lecteurs partageront bientôt mon opinion à cet égard.

Sans doute nous pouvons trouver, par la voie des calculs et des raisonnemens, des moyens

positifs de transmettre nos pensées sur tous les objets de l'ordre naturel que nos sens peuvent atteindre ; mais lorsqu'ils se dérobent à nos organes et qu'ils participent en quelque sorte de l'essence métaphysique, nous sommes forcés de recourir à des exemples sensibles, pour en parler avec quelque clarté.

Supposons donc, pour nous expliquer sur le sommeil critique de l'homme, que son existence nous soit représentée par une ligne dont la veille et le sommeil forment les deux extrémités ; en nous plaçant mentalement à l'équateur de cette ligne, nous verrons d'un côté tous les degrés de veille imparfaite, tels que les illusions, les rêves, les songes, le délire, les somniloques et les modifications de ces différens degrés ; nous verrons de l'autre côté tous les degrés du sommeil imparfait, tels que les oracles, les sibylles, les devins, les sorciers et la magie dont nous parlent les anciens, comme aussi de nos jours les sortilèges, les convulsionnaires, les somnambules et encore les modifications et les combinaisons de ces différens états. Parcourant ensuite la ligne toute entière, en partant de la veille pour nous rapprocher du sommeil, nous reconnoîtrons que tous les points qui occupent cet intervalle, ne doivent être considérés que

comme des nuances qui participent plus ou moins de l'état de la veille et de celui du sommeil, selon qu'ils se rapprochent plus ou moins de l'un ou de l'autre ; en sorte, par exemple, que les degrés qui les touchent immédiatement sont ceux qui ont plus de traits de similitude avec eux.

Nous avons sous les yeux, dans cette supposition, l'image la plus fidèle que je puisse offrir pour donner une juste idée des facultés dont l'homme est susceptible, lorsqu'il n'est ni bien endormi ni bien éveillé, et quelqu'étrange que puisse paroître cette assertion, elle est conforme à la plus exacte vérité ; mais pour la rendre plus sensible, je dois appeler ici les résultats de l'expérience et de l'observation.

L'histoire ancienne et moderne nous apprend que dans tous les tems et chez tous les peuples, on a remarqué des hommes qui paroissoient avoir des facultés extraordinaires et auxquelles on attribuoit des moyens surnaturels ; ils prononçoient des jugemens et prédisoient l'avenir ; ils annonçoient les événemens et sembloient pénétrer jusqu'à la pensée de ceux qui les consultoient ; ils produisoient enfin quelquefois des effets qui faisoient une impression d'autant plus forte sur les esprits, que d'après les connois-

sances acquises, ces effets paroissoient sortir du cercle de l'ordre naturel. La politique des princes et des prêtres du paganisme faisoit servir ces événemens à l'affermissement de leur puissance: de là vinrent les préjugés populaires et les superstitions religieuses. Les différentes erreurs qui en résultèrent prirent successivement la teinte des opinions qui dominoient aux tems où ces événemens avoient lieu, et suivant le jugement qu'on portoit, soit de l'individu dans lequel on les observoit, soit de ceux qui en étoient les ministres : dès-lors on supposa que les uns agissoient par la puissance du ciel, et les autres par celle de l'enfer ; de là les hommages du respect et de la confiance furent dirigés vers les premiers, tandis que les persécutions et les excès furent exercés sur les seconds. La mesure de tous ces préjugés a constamment été en raison de l'ignorance, de la crédulité et du fanatisme des peuples; cette contagion s'est propagée jusqu'à nous-mêmes, et les lumières acquises pendant les siècles qui nous touchent de plus près, n'ont pu nous en préserver; puisque de nos jours, ce qu'on appeloit les diables de Louvain, les convulsionnaires de Saint-Médar et ceux qui leur ont succédé, les aperçus de ceux qu'on nomme les illuminés, et enfin les pressensations

et les autres phénomènes qu'on observe dans les somnambules magnétiques, ont égaré les meilleurs esprits, et les ont même portés à des actes répréhensibles.

La difficulté d'expliquer toutes ces choses a fait livrer au mépris l'extrême crédulité des anciens; une incrédulité toute aussi extrême a pris sa place; et nos contemporains, sans distinguer ce que ces relations peuvent renfermer de faux et de vrai, ont trouvé plus simple et plus commode de ne les considérer que comme une fable, de comprendre dans cette proscription ce que ces événemens pouvoient renfermer de réel et d'utile, et de donner leurs propres opinions pour la mesure de nos connoissances.

Mais tandis que les erreurs se succèdent avec la mobilité des opinions de l'homme, et qu'elles se multiplient en raison de sa dépravation, la vérité immuable comme son principe, s'offre toujours la même à l'esprit attentif de l'observateur sans préjugés, et la nature humaine, malgré sa dégradation, nous offre encore quelques traits de ces primitives et grandes facultés.

Il est sans aucun doute que la veille et le sommeil, supposés dans leur état de perfection, constituent la santé; que par conséquent l'homme qui, étant éveillé, jouit imparfaitement de ses

sens, et celui qui, étant endormi, en conserve quelques jouissances, sont des êtres malades; que ces maladies doivent s'annoncer par des symptômes, et se développer par des crises pour ramener ces individus à l'harmonie de leurs facultés, sans laquelle il ne peut y avoir de perfection ni dans la veille ni dans le sommeil. Ainsi nous devons penser, comme nous l'avons d'abord supposé, que tous les effets contradictoires qui se manifestent entre ces deux états sont des crises ou des efforts vers l'ordre naturel; c'est en fixant toute notre attention sur ces crises et sur leurs principaux développemens, que nous parviendrons à nous en former de justes idées.

Nous avons vu que cet état singulier a existé de tous les tems, et qu'en raison sans doute de toutes les modifications dont il est susceptible, il a successivement reçu les dénominations les plus conformes, soit aux préjugés de ceux qui en étoient les témoins, soit au parti qu'on vouloit tirer de ceux en qui on les observoit. Les qualités occultes, l'influence des astres, et comme nous l'avons déjà dit, la puissance infernale et l'action divine ont vainement été employées pour déguiser ou cacher cette précieuse vérité par les ombres de l'ignorance, du mensonge et

des suppositions les plus favorisées de la crédulité populaire. Cette importante vérité, disons-nous, s'est enfin présentée avec assez d'évidence pour me permettre de tracer ici quelques-uns des traits qui la distinguent.

Lorsque les malades, qui depuis plusieurs années avoient épuisé en vain tous les moyens de guérison, ont eu recours à l'action du magnétisme animal, leurs forces ont d'abord reçu de l'accroissement, leurs facultés se sont ranimées, on a successivement vu se développer des effets de toutes les espèces et des crises de tous les genres. Je ne dirai rien de celles qui sont connues dans la marche ordinaire des maladies, elles en diffèrent cependant par une accélération remarquable; je dois seulement me fixer sur celles dont les effets ont été peu connus ou qui ne le sont point du tout, et je les divise en deux classes pour les exposer avec plus de clarté : la première n'offre que des facultés apparentes, la seconde présente de plus des facultés concentrées; on en voyoit parmi les premiers qui se frappoient de la main pendant plusieurs heures avec la régularité du pendule, sans que les parties frappées parussent aucunement affectées; d'autres faisoient avec leur poitrine, et par l'effet d'une respiration

extraordinaire, le bruit d'une scie agissant sur du bois; quelques-uns éprouvoient des mouvemens convulsifs plus ou moins interrompus, quelques-autres avoient des convulsions suivies, pendant lesquelles il se manifestoit souvent des accès momentanées d'épilepsie, de cathalepsie et d'aliénation; on en voyoit qui dansoient et qui chantoient avec une grande précision, et qui se doubloient en forme de peloton pour se rouler avec une adresse extraordinaire, et parcourir ainsi, par un mouvement de rotation très-rapide, une salle assez vaste, pendant près d'une demi-heure; on en a remarqué qui marchoient en quelque sorte sur la tête, avec le secours de leurs bras, aussi adroitement que s'ils s'y étoient exercés; il y avoit des somnambules les yeux ouverts, tels que ceux connus de tous les tems, ils n'y voyoient que très-imparfaitement; il en étoit aussi qui avoient les yeux fermés. Les uns et les autres agissoient et se transportoient d'un lieu dans un autre sans aucune difficulté : on a seulement remarqué cette différence, qu'il y avoit plus d'aisance et de précision dans les mouvemens de ceux dont les yeux étoient fermés. Parmi ces individus, les uns avoient la faculté de parler, les autres ne l'avoient pas, mais tous dormoient plus ou

moins, si nous pouvons désigner ainsi un état qui paroît appartenir beaucoup moins à la veille qu'au sommeil.

Je comprends dans la seconde classe ceux qui diffèrent de la première, en ce qu'ils n'éprouvoient ni convulsions ni mouvemens extraordinaires, que d'une manière accidentelle; et pour le complément de leurs crises ils avoient, comme les précédens, la liberté de se mouvoir et de se déplacer; mais ils parloient plus affirmativement et répondoient avec plus de précision; leurs facultés étoient plus concentrées; l'usage de leurs sens étoit entièrement suspendu; ils ne pouvoient entendre que les personnes avec lesquelles on les mettoit en rapport; le plus léger contact des corps étrangers paroissoit altérer ces rapports et leur occasionner de la souffrance; ils rendoient le compte le plus exact, et avec une singulière précision, de la nature de ces rapports, de la couleur, de l'activité et des courans parallèles des fluides qui formoient les liens de cette union, invisibles pour tout autre que pour eux; il en étoit enfin de si profondément endormis, qu'on les voyoit souvent passer sans intervalle du sommeil critique dans le sommeil naturel, et quelquefois aussi sortir du sommeil naturel pour rentrer dans le

sommeil critique : cette distinction est d'autant plus facile que toutes les facultés de ce dernier état cessoient avec lui. Il est essentiel d'observer qu'au moment de leur réveil, qui ne devoit avoir lieu que sur leur demande, et qui ne pouvoit s'opérer complétement que par la volonté du magnétisant, ils ne conservoient aucun souvenir de leurs paroles ni de leurs actions : la séparation de ces deux états étoit même si absolue, qu'ils prononçoient quelquefois pendant le sommeil des opinions totalement opposées à celles qu'ils avoient étant éveillés ; il leur est même arrivé de parler de leur état de veille comme d'un autre individu, et de lui donner des conseils verbalement et par écrit.

Les modifications de cet état de concentration sont si nombreuses qu'il seroit impossible de les rendre avec exactitude, leurs développemens varient avec les progrès des crises ; cette mobilité est moindre sans doute dans les cas de maladies graves, invétérées ou compliquées, parce qu'alors la marche des crises est nécessairement plus difficile et par conséquent plus lente. Les singularités sont aussi sans nombre par rapport au tempérament, au caractère et aux habitudes de chaque individu : j'en ai personnellement observé qui n'étoient pour ainsi

dire que des machines, qui à l'égard du magnétisant étoient dans sa dépendance comme l'aiguille est devant l'aimant ; j'en ai encore distingué dont le sommeil critique duroit trois et quatre heures par jour. Il commençoit par la conversation et le chant; les souffrances venoient ensuite, elles étoient suivies des convulsions les plus violentes, sans que le sommeil fût interrompu; elles se terminoient par l'asphixie qui duroit près d'un quart d'heure; il recouvroit ensuite les facultés du sommeil critique, me rendoit compte des progrès qu'il avoit faits vers sa guérison, et à son réveil il ne lui restoit de tout cela que la sensation de sa foiblesse, sans aucun autre souvenir.

D'après ce que je viens de dire, on doit sentir combien il est difficile de donner une idée absolue des facultés du sommeil critique et de leurs mesures ; voici cependant quelques notions générales auxquelles on peut se fixer, et je puis donner pour certain ,

1° Que la sensibilité de l'homme dans cet état, est si extraordinaire, qu'il faut en avoir long-tems suivi et souvent comparé les effets pour en juger avec quelque suffisance; que dans tous les cas elle est susceptible d'accroissement, en raison du progrès des crises qui vont tou-

jours en augmentant jusqu'à ce que les plus grands obstacles soient levés : ce terme paroît être le point de la concentration la plus parfaite dont l'individu soit susceptible, et dès ce moment les crises et la concentration vont toujours en décroissant jusqu'à la guérison qui est annoncée par l'insensibilité magnétique;

2° Que par les bruits inopinés pour ceux dont la concentration est imparfaite, et par les mouvemens brusques, précipités, contradictoires ou subitement renversés, on peut provoquer surtout des irritations nuisibles, et même des convulsions artificielles qui ne participent qu'en apparence des convulsions salutaires et critiques; et qu'ainsi les crises au lieu d'avancer sont suspendues ou retardées. Cette grande sensibilité se soutient assez long-tems après la fin de chaque crise, pour être encore remarquable et mériter l'attention de ceux qui dirigent les traitemens;

3° Que ces êtres sont susceptibles d'une sorte d'éducation, par la manière dont on dirige leurs facultés : on peut les comparer à cet égard au télescope dont l'effet varie comme les moyens de l'ajuster et d'en faire usage; je veux dire qu'on parvient à perfectionner leurs facultés en dirigeant leur moyen sur les lignes vers lesquelles ils montrent le plus d'aptitude; et qu'on par-

vient ainsi à des résultats plus satisfaisans dans l'objet des recherches qu'on se propose. Mais il ne faut jamais perdre de vue les forces physiques et morales de l'individu, pour ne les pas outre-passer : sans cette précaution on tenteroit en vain de le ramener à la guérison;

4° Que la fidélité de leur sensation dans cet état est en raison de leur sensibilité; que par elle ils ont la faculté de voir l'intérieur de leur corps et celui des autres (lorsqu'on les met en rapport avec eux), aussi distinctement que s'ils étoient diaphanes; qu'ils y aperçoivent les maladies, en indiquent les causes, en prescrivent les remèdes dont ils jugent et annoncent les effets : des expériences répétées nous ont appris qu'ils se trompent rarement;

5° Que leurs facultés intellectuelles sont portées à un tel degré de perfection, qu'elles surpassent infiniment les plus cultivées dans l'état de veille; et que leurs sens peuvent s'étendre à toutes les distances et sur toutes les directions, sans être arrêtés par aucun obstacle : il semble alors que toute la nature leur soit présente;

6° Qu'ils ont encore l'étonnante faculté de pressentir les événemens, qu'ils peuvent ainsi annoncer l'avenir et représenter le passé; qu'enfin ils sont susceptibles de recevoir les impressions

de la volonté, indépendamment de tous les moyens de convention;

7° Que les propriétés et les facultés dont je viens de tracer l'aperçu, ne sont jamais réunies dans le même individu, qu'il est même sans exemple d'en avoir vu deux au même degré; que les modifications de cet état sont tellement variées qu'elles composent toute la ligne que j'ai proposée pour exemple, comme intermédiaire entre la veille et le sommeil. Avec cette observation importante, que toutes les impressions dont ces êtres sont susceptibles participent de l'état où ils se trouvent au moment où ils les reçoivent; que par cette raison l'exactitude de leurs sensations et la perfection de leurs facultés dépendent du degré qu'ils occupent sur cette ligne; en sorte que leurs aperçus participent aussi, par la mémoire et l'imagination, des illusions et des rêveries de la veille, lorsqu'ils sont rapprochés de cet état; tandis que leur clairvoyance augmente et se perfectionne jusqu'au degré le plus voisin du sommeil naturel qui est la concentration toute entière. D'où il suit que le sommeil de l'homme n'est pas, comme on l'a pensé jusqu'ici, un état négatif ou la simple absence de la veille; qu'au contraire les facultés de l'homme endormi, loin d'être sus-

pendues, agissent souvent avec plus d'étendue et de perfection que s'il s'étoit éveillé.

D'après ces résultats qui jettent un si grand jour sur les propriétés de la matière organisée, sur la nature de l'homme et sur les développemens dont ses facultés sont susceptibles ; on voit d'abord avec évidence la difficulté de bien observer tous les phénomènes qui en dépendent, et d'en tirer des conséquences certaines, puisque d'une part la fidélité des rapports dépend du degré de concentration, et de l'autre, de l'influence du magnétiseur qui doit pour ainsi dire s'annuler lui-même pendant son observation, s'il ne veut pas que ses préjugés et ses opinions lui soient rapportés par une sorte de reflet, au lieu des aperçus réels qui doivent toujours être l'objet de ses recherches.

Je dois ajouter à ces réflexions, que dans tous les cas du sommeil critique, ces êtres voyent la mort avec indifférence, et n'en parlent qu'avec insouciance, et que lorsqu'ils sont parvenus au degré de concentration, qui semble le plus voisin du sommeil naturel, ils ne paroissent susceptibles (lorsqu'ils sont renfermés dans leurs propres sensations) de recevoir que les impressions de la vérité ; car alors ils s'offensent si on leur témoigne quelque doute, et

vous répondent avec le mouvement de l'impatience : *Est-ce que je puis dire autrement?*

Cette dernière observation soutenue des considérations précédentes, peut sans doute ouvrir un vaste champ à toutes les conjectures; mais après les avoir mûrement réfléchies, je crois pouvoir penser que s'il est possible de fixer ses idées sur tous les phénomènes que je viens de décrire, on devroit considérer le sommeil de l'homme, tel qu'il existe aujourd'hui, comme l'état qui a le moins participé à sa dépravation; que par conséquent il est le plus conforme à sa nature primitive et à la grande puissance dont elle étoit revêtue; et que s'il est vrai qu'il ait perdu ses facultés, par sa résistance aux lois naturelles qui sont la seule règle de sa conservation, il doit être également vrai qu'il doit recouvrer ses mêmes facultés dans la proportion de son rapprochement de ces lois; et que si son sommeil fait cesser sa résistance, il doit lui rendre ses premiers moyens. Il est donc probable qu'alors il est en rapport fidèle avec toute la nature, sans pouvoir exprimer ses pensées; c'est pourquoi cette faculté ne se manifeste avec tant d'exactitude, qu'au degré du sommeil critique qui s'en rapproche le plus.

Je crois actuellement avoir démontré par les

faits que rapporte l'histoire, et par ceux dont je viens de faire le récit, que les phénomènes du sommeil critique connus de tous les tems, et que la nature de l'homme ne cesse de nous offrir, ne sont ni des illusions, ni des prestiges controuvés, et qu'ils ont égaré l'esprit humain. La disposition qu'il manifeste à regarder comme des substances les modifications dont il n'aperçoit pas le mécanisme, le porte également à attribuer à des esprits ou à des principes surnaturels, les effets qu'il ne peut expliquer et dont son inexpérience et ses préjugés l'empêchent d'apercevoir les véritables causes. Ces effets plus ou moins avantageux, suivant les apparences, faisoient caractériser ces principes comme bons ou mauvais, selon qu'ils déterminoient l'espérance ou la crainte; la superstition et l'ignorante crédulité les rendoient ainsi sacrés ou coupables. Telle est, comme nous l'avons déjà reconnu, la source et l'origine des préjugés, des suppositions et des erreurs populaires qui se sont successivement répandues; c'est pour les détruire autant qu'il est en mon pouvoir, que j'ai entrepris cet exposé des vérités naturelles dont je parle : on y trouvera, je l'espère, des motifs consolans et bien fondés de guérir les maladies qui de tous les tems ont été regardées

comme incurables, et des principes dont l'application démontre sans réplique que les maladies les plus effrayantes, telles que la folie, l'épilepsie et la plupart des convulsions, sont le plus souvent les funestes effets de l'ignorance du phénomène dont je parle, et sur-tout des moyens employés par l'art de guérir; que dans presque tous les cas ces maladies ne sont que des crises méconnues et dégénérées; qu'il est enfin peu de circonstances où l'on ne puisse les prévenir et les guérir.

Je n'ai pu rapporter que d'une manière générale et sommaire, des faits aussi multipliés par leur nature; ils sont la preuve que les facultés de l'homme ont toujours été imparfaitement connues des anciens et des modernes, et que les faits analogues qu'ils nous ont transmis, doivent être ramenés au phénomène du sommeil critique, et considérés, sous quelque dénomination qu'ils aient eu lieu, comme autant de modifications de cet état, qui lui-même a du éprouver quelques changemens en raison de la dépravation progressive de l'homme. Mais on ne peut se le dissimuler, ces faits sont si extraordinaires, ils appartiennent à des principes si étrangers aux connoissances reçues, et même si distans des possibilités admises, que je crois de-

voir leur associer quelques explications propres à en faciliter l'intelligence. Voici pour cet effet les questions que je propose :

1° Comment les facultés de l'homme dont les sens sont suspendus par l'effet du sommeil critique, peuvent-elles être plus parfaites que lorsqu'il est éveillé ? Comment encore cette perfection est-elle susceptible d'accroissement ?

2° Comment dans cet état peut-il voir les maladies et leurs causes, soit dans son corps, soit dans les autres, et indépendamment de toute instruction, indiquer les remèdes les plus propres à la guérison ?

3° Par quel moyen peut-il voir les objets les plus éloignés, et pressentir les événemens ?

4° Comment peut-il recevoir l'impression d'une autre volonté que la sienne, sans l'intervention d'aucuns moyens de convention ?

5° Pourquoi ne jouit-il pas toujours de ces facultés ?

6° Pourquoi cet état est-il plus fréquent et paroît-il plus parfait depuis qu'il est provoqué par l'action du magnétisme animal ?

7° D'après quelles lois naturelles peut-on concevoir que l'homme ait la faculté d'annoncer l'avenir et de rappeler le passé ?

Il est difficile sans doute de dissiper les

nuages qui semblent obscurcir toutes les idées relatives à des facultés si rapprochées des conceptions métaphysiques, et de faire à ces questions une réponse capable de porter la conviction dans les esprits; cependant on la trouvera, je l'espère, dans l'examen attentif des principes que je vais rappeler, et dont les faits exposés ne me paroissent que des conséquences nécessaires. C'est ici qu'il est important d'écarter autant qu'il est possible tous les préjugés, pour ne consulter que la nature des choses.

L'univers est l'ensemble de toutes les parties coexistantes de la matière qui remplit l'espace : d'après cette idée il existe autant de matière que l'espace peut en contenir, et elle est dans un état égal de continuité.

Toutes les parties de la matière sont en repos ou en mouvement entr'elles; par conséquent elles sont solides ou fluides. La fluidité et la solidité doivent être considérées comme un état relatif du mouvement et du repos des particules entr'elles, et dans ces relations seules se trouve la raison de toutes les formes et propriétés possibles.

Les solides supposent une figure, et les figures des interstices qui sont remplis de la matière moins solide ou plus déliée; celle-ci consistant

dans de petites masses d'une forme déterminée, présentent encore des interstices, et les fluides se succèdent par une sorte de gradation jusqu'à la dernière des subdivisions de la matière que nous devons nommer élémentaire ou primordiale; elle est seule d'une fluidité absolue, et ses interstices ne sont point occupés puisqu'il n'existe pas de matière plus subtile.

La mobilité de la matière étant en raison inverse de l'absence de la cohésion, cette mobilité doit répondre à sa subtilité; conséquemment la plus fluide et la plus subtile doit être douée de la mobilité la plus éminente. Les trois ordres de fluidité qui tombent sous nos sens, l'eau, l'air et l'éther, nous assurent de cette progression; et il est nécessaire de supposer qu'il y a entre l'éther et la matière élémentaire, une série que nous ne pouvons définir, de matières qui se succèdent en fluidité, et qui sont en état de pénétrer et de remplir tous les interstices.

Chacun des trois fluides qui nous sont connus est susceptible d'être le conducteur d'un mouvement particulier proportionné au degré de sa fluidité; l'eau, par exemple, peut recevoir les modifications de la chaleur; l'air tous les mouvemens de vibrations que peuvent produire le son, l'harmonie et ses modulations. L'éther cons-

titue la lumière même, et ses modifications sont déterminées par les formes, les surfaces, les rapports des distances et des lieux. L'air et l'eau peuvent encore renfermer dans leurs interstices des particules d'une gravité spécifique analogues, et devenir ainsi les véhicules des corpuscules capables par leur configuration de produire certains effets.

L'homme placé au milieu de ces différens fluides leur offre en quelque sorte des organes auxquels aboutissent les extrémités des nerfs, en plus ou moins grande quantité, et plus ou moins exposés pour être en contact avec les différens ordres des fluides, afin d'en recevoir les impressions. Quelques-uns de ces organes, tels que le tact, le goût et l'odorat, reçoivent les impressions par une application immédiate de la matière ou du mouvement : les autres, tels que la vue et l'ouïe, sont affectés par la commotion des milieux dont la cause peut être à toute distance. Ces organes sont appelés les sens, dont la structure est telle que chacun puisse être affecté d'un ordre de matière à l'exclusion de toute autre.

L'œil, par exemple, offre au mouvement de l'éther, par l'expansion du nerf optique, une surface unie, capable de recevoir et de retracer

l'ensemble des formes, des figures, des couleurs et des situations; et par sa composition de parties diaphanes, il est disposé à empêcher l'accès de tout autre fluide.

L'oreille présente dans sa structure des parties distinctes et tellement disposées, qu'elles répondent à toutes les proportions et à tous les degrés d'intensité du ton et du son.

Le tact éprouve toutes les nuances des résistances et des impressions des corps qui lui sont directement appliqués.

Le goût est affecté par la figure des particules qui, atténuées par les liquides, s'insinuent dans les pores que leur présente à sa superficie la membrane de cet organe, pour toucher ainsi les extrémités nerveuses.

L'odorat reçoit de la même manière l'impression, par la figure des particules qui lui sont amenées et appliquées par l'air.

Cette variété de dispositions étoit nécessaire pour que, plongés en quelque sorte dans un océan de fluides, nous pussions distinguer et ne pas confondre les effets de différentes matières et les mouvemens déterminés par les objets, en sorte que la structure et le mécanisme de chaque organe ne fussent susceptibles que d'une seule fonction.

Nous sommes donc, par le nombre et la propriété de chacun de nos sens, bornés à être en rapport avec les seules combinaisons et modifications de la matière, dont l'ordre est relatif à notre conservation. Cette réflexion peut donner lieu de penser qu'il existe des animaux qui, ayant des organes différens des nôtres, sont susceptibles par leurs facultés d'être en relation avec des matières d'un autre ordre que celles qui nous affectent.

Voilà ce qu'on peut dire de plus abrégé sur les effets produits par les différentes matières à l'extrémité des nerfs. Mais que s'opère-t-il dans leur substance même ? Nous n'y voyons que des mouvemens aussi variés que l'est effectivement l'action des différentes matières sur les sens externes ; nous n'avons pas de dénominations qui puissent en exprimer toutes les nuances. Ces mouvemens ainsi caractérisés, reçus d'abord à la superficie, sont propagés vers un centre commun, formé par la réunion et l'entrelacement de tous les nerfs, dont les extrémités, que nous appelons les sens, ne doivent être, comme je l'ai déjà dit, considérées que comme des prolongemens. Dans cette réunion plusieurs fois répétée, ces mouvemens se mêlent, se confondent, se modifient, et ce qui en résulte est

ce que nous appelons sensation. Ces mêmes mouvemens communiqués aux muscles moteurs déterminent l'action; c'est cet ensemble qui constitue l'organe qu'il faut nommer le sens interne.

Pour bien concevoir le grand phénomène des sensations, il est essentiel de réfléchir sur la fidélité et la justesse avec lesquelles se propagent et se répètent le son et la lumière; comment leurs rayons et leurs mouvemens les plus multipliés et les plus combinés se croisent sans se détruire ni se confondre, en sorte que dans quelque point que se trouvent placés l'œil et l'oreille, ces organes reçoivent avec la plus grande exactitude l'ensemble et le détail des effets les plus compliqués.

J'ai dit qu'entre l'éther et la matière élémentaire il existoit une série de matières qui se succèdent en fluidité, et qui par leur subtilité peuvent pénétrer et remplir tous les interstices. Parmi ces fluides, il en est un nécessairement qui répond à celui qui anime les nerfs du corps animal, et qui, se trouvant en continuité immédiate avec les différens ordres des fluides dont j'ai parlé, doit les accompagner, les pénétrer et conséquemment participer du ton et du genre de leurs mouvemens particuliers. Il devient comme eux le conducteur direct et im-

médiat de toutes les modifications qu'éprouvent les fluides destinés à faire impression sur les sens externes, et les effets appliqués à la substance même des nerfs sont ainsi rapportés à l'organe interne des sensations. On peut concevoir par cet aperçu, comment tout le système nerveux peut devenir l'œil, à l'égard des mouvemens qui représentent les formes, les figures, les couleurs, ect.; l'oreille, à l'égard des mouvemens qui expriment les proportions des oscillations de l'air ; et enfin les organes du tact, du goût et de l'odorat, pour les mouvemens produits par le contact immédiat des formes et des figures.

C'est encore en réfléchissant sur la mobilité et la subtilité de la matière, et l'exacte contiguité avec laquelle elle remplit tout espace, qu'on peut concevoir qu'il n'arrive aucun mouvement ou déplacement dans la moindre partie de la matière, qui ne réponde, à un certain degré, à toute l'étendue de l'univers.

On en conclura que, comme il n'y a ni être ni combinaison de matières qui, par les rapports sous lesquels ils existent avec l'ensemble, n'impriment un effet sur la matière environnante et sur le milieu dans lequel nous existons, il s'ensuit que tout ce qui a une sorte d'existence

peut être senti, et que les corps animés se trouvant en contact avec toute la nature, ont la faculté d'être sensibles aux êtres comme aux événemens qui se succèdent.

Indépendamment des impressions que les objets font sur nos sens, en raison de leurs figures et de leurs mouvemens, nous éprouvons encore la sensation de l'ordre et des proportions qui s'y trouvent. Cette sensation est exprimée par différentes dénominations selon les organes qui la reçoivent; telles que sont le beau pour la vue, l'harmonie pour l'ouïe, le doux pour le goût, le suave pour l'odorat, et l'agréable pour le tact : en s'éloignant de ce point, toutes les nuances que l'on peut supposer ont encore d'autres dénominations. Nous apercevons de même par le sens interne les proportions non-seulement des surfaces, mais encore de leur structure intime, ainsi que de leurs parties constitutives; et nous sentons, soit l'accord soit la dissonance que les substances ont avec notre organisation : cette faculté est ce que nous appelons l'instinct; elle est d'autant plus parfaite qu'elle est indépendante des sens externes, qui pour en jouir ont besoin d'être rectifiés l'un par l'autre, à cause de la différence de leur mécanisme.

C'est par l'extension ainsi expliquée de l'instinct, que l'homme peut voir les maladies et distinguer parmi toutes les substances celles qui conviennent à sa conservation et à sa guérison.

On peut expliquer de la même manière la communication qui paroît si étonnante de la volonté; elle ne peut en effet avoir lieu entre deux individus dans l'état ordinaire, que lorsque le mouvement résultant de leurs pensées est propagé du centre aux organes de la voix; et aux parties servant à exprimer les signes naturels ou de convention; ces mouvemens sont transmis à l'air ou à l'éther, comme milieu intermédiaire, pour être reçus et sentis par les organes des sens externes.

Les mêmes mouvemens modifiés par la pensée dans la substance des nerfs, étant communiqués au fluide dont elle est pénétrée, et par lequel elle est en continuité indépendamment de l'air et de l'éther, peuvent s'étendre à des distances indéfinies, et se rapporter immédiatement aux sens internes d'un autre individu. On concevra par là comment la volonté peut être communiquée entre deux sens internes sans l'intervention des externes, et d'autant plus parfaitement que ce rapport ne suppose ni éducation ni convention.

Il est sans doute plus difficile de concevoir comment il est possible de sentir des effets qui n'existent pas encore, ou ceux entre lesquels il s'est écoulé de longs intervalles; mais il faut considérer que l'homme étant en contact avec toute la nature, se trouve toujours placé dans l'enchaînement des causes et des effets; que voir le passé n'est autre que sentir la cause par l'effet; et que prévoir l'avenir c'est sentir l'effet par la cause, quelque distance que nous puissions supposer entre la première cause et le dernier effet.

Comme ce genre de sensation ne peut s'operer que par la médiation de fluides qui nous sont inconnus, et aussi supérieurs en subtilité à l'éther, que celui-ci peut l'être à l'air commun; les expressions me manquent autant que si j'entreprenois d'expliquer les couleurs par les sons; mais on peut y suppléer en réfléchissant sur les pressensations constantes des hommes et des animaux, à des distances inaccessibles pour leurs organes apparens; sur l'attrait irrésistible des oiseaux et des poissons pour des voyages périodiques; et enfin sur tous les phénomènes relatifs que nous présente le sommeil critique de l'homme.

Mais pourquoi, dit-on, l'état du sommeil de

l'homme est-il plus propre que celui de la veille à nous fournir ces exemples ? Il est une loi immuable des sensations, que la plus forte efface la plus foible ; par conséquent l'impression la plus foible ne peut être sensible qu'en l'absence d'une plus forte : cette loi est elle-même fondée sur une plus générale, d'après laquelle le mouvement plus fort renferme le plus foible, ce qui ne peut avoir lieu, *vice versa*. L'état de sommeil est celui où les fonctions des sens externes sont suspendues ; la continuité des causes de sensations se trouve par lui interrompue avec eux, et reste établie avec le sens interne qui devient ainsi le seul organe de toutes les sensations. Les impressions dont j'ai parlé se font alors directement sur la substance même des nerfs, et parce qu'elles sont seules, elles deviennent sensibles : c'est dans cet état qu'on peut dire que l'homme est en rapport avec toute la nature.

Si pendant le jour nous ne nous apercevons pas des impressions que font sur nous les étoiles pendant la nuit, quoique leur action soit la même, c'est qu'elle est alors effacée par l'impression supérieure de la présence du soleil. Supposons ici pour un moment qu'il existât un peuple qui, à l'instar de quelques animaux, s'endormît nécessairement au coucher de cet

astre, pour ne se réveiller qu'après son retour sur l'horizon; il n'auroit aucune idée du magnifique spectacle de la nuit, et croiroit l'existence des choses bornée aux objets sensibles pendant le jour. Si dans cet état on apprenoit à ce peuple qu'il y a parmi eux des hommes en qui cet ordre a été troublé par des causes de maladies; qui s'étant réveillés pendant la nuit ont reconnu à des distances infinies des corps lumineux, innombrables, et pour ainsi dire de nouveaux mondes, on les traiteroit sans doute comme des visionnaires, en raison de la prodigieuse différence de leurs opinions. Tels sont cependant aujourd'hui à l'égard de la multitude, ceux qui prétendent que dans le sommeil critique l'homme a la faculté d'étendre ses sensations. Comme nous ne pourrions avoir aucune idée des connoissances de l'homme le plus éclairé, s'il ne parloit ou n'étoit entendu, je conviens qu'il seroit également difficile de persuader l'existence de ce phénomène, s'il n'existoit des individus qui, pendant leur sommeil et par un effet soit de maladie ou de la crise, conservent la faculté de nous rendre, tant par leurs actions que par leurs expressions, ce qui se passe en eux.

Quoique dans l'état du sommeil critique la

substance des nerfs soit affectée immédiatement, en sorte que l'homme n'agisse que d'après le sens interne; néanmoins les effets des diverses matières sont rapportés aux organes des sens externes qui leur sont particulièrement destinés : ainsi quand le somnambule dit qu'il voit, ce ne sont pas ses yeux proprement dit qui sentent les modifications de l'éther, mais il rapporte à la vue les impressions qui lui représentent les mouvemens de la lumière, telles que les formes, les figures, les couleurs, etc.; lorsqu'il dit qu'il entend, ce n'est pas non plus par les oreilles qu'il reçoit les modulations de l'air, mais il rapporte simplement à l'ouïe les mouvemens relatifs dont il éprouve l'impression : il en est de même des autres organes, et il fait ainsi une sorte de traduction pour exprimer ses sensations dans la langue formée pour les sens externes. Il s'ensuit que comme il fait toujours usage d'une langue, qu'on peut dire empruntée, il est facile de s'y méprendre, et qu'il faut l'expérience d'un bon observateur pour l'entendre et la bien interpréter.

Je dois dire encore que la perfection de cette sensation dépend essentiellement de deux conditions; l'une est la suspension totale de l'action des sens externes, l'autre est la dispo-

sition de l'organe du sens interne. Lorsque j'ai dit que cet organe consistoit dans l'union et l'entrelacement des nerfs, je n'ai pas entendu que ce fût un seul point ou centre unique, ni même une région, mais bien le système nerveux en entier; je veux dire l'ensemble composé de tous les points de réunion, tels que le cerveau, la moelle épinière, les plexus et les ganglions. Ces différentes parties à l'égard de leurs fonctions peuvent être considérées séparément ou dans leur ensemble, telles que différens instrumens de musique, leur harmonie dépend de leur parfait accord. Toutes ces parties peuvent encore être considérées comme formant un ensemble, tel qu'est à nos yeux une glace exposée à différentes directions, dont la surface est plus ou moins polie, terne, enveloppée de vapeurs, ou même brisée. Je puis enfin, pour me rapprocher de la vérité et donner une plus juste idée de la perfection du sens interne, considérer toutes les parties qui le constituent, comme étant soumises à la même loi, dépendantes les unes des autres, et tendantes également à former un ensemble; je puis, dis-je, les comparer à une surface liquide, dont toutes les parties étant en équilibre parfait et formant une surface exactement unie, sont capables de re-

tracer fidèlement tous les objets. Comme il est évident que tout changement dans cet équilibre et ces proportions doit altérer leurs effets, de même aussi la perfection des sensations est toujours altérée dans la proportion des troubles qui agitent le corps animal dans les maladies et dans les mouvemens des crises. D'après ces explications et ce que j'ai dit des anciens préjugés, il est aisé d'entrevoir à combien d'erreurs et d'abus s'exposent les observateurs de cet état, lorsqu'ils lui accordent une confiance trop étendue.

Je dois encore expliquer pourquoi cet état est plus fréquent et présente plus de perfection, depuis qu'on emploie les procédés du magnétisme animal, et qu'on fait usage des principes dont ces procédés ne sont que la conséquence. La raison en sera facilement saisie par la comparaison de l'aimant naturel et de l'artificiel; le premier diffère du second en ce qu'étant l'ouvrage du hasard, la disposition des parties qui le composent admet des irrégularités qui doivent altérer l'effet de l'ensemble; tandis que ces irrégularités se trouvant écartées dans le second, par la disposition plus parfaite et plus conforme de toutes les parties dont il est composé, l'effet qui en résulte est nécessairement supérieur. De même aussi les somnambules

ordinaires étant aussi produits par le hasard et des circonstances indéterminées, ne peuvent offrir que des effets imparfaits, presque toujours contrariés par leurs dispositions particulières; tandis que l'action de la nature mieux dirigée par le magnétisme, déterminant un mouvement tonique qui pénètre toutes les parties du corps, en vivifie les nerfs, ranime le jeu de toute la machine, et produit ainsi les phénomènes plus parfaits du sommeil critique, tel que nous l'avons reconnu. On peut encore comparer cette action à celle d'un courant d'eau ou d'air, dirigé sur les parties mobiles d'un moulin; cette action provoque les crises nécessaires à la guérison des maladies. Ces crises participent souvent du sommeil dont nous parlons; et comme l'action qui les a produites tend à rétablir l'harmonie de toutes les parties qui composent l'individu, elle produit nécessairement l'effet inséparable de perfectionner les sensations. Les facultés de l'homme sont enfin manifestées par les effets gradués du magnétisme, comme les propriétés des autres corps sont développées par les procédés du feu employés par la chimie.

Il résulte de ces principes et de nos réflexions, que les anciennes opinions ne sont pas à dé-

daigner, par cela seul qu'elles sont associées à quelques erreurs; que les phénomènes du somnambulisme ont été aperçus de tous les tems et dénaturés selon les préjugés du siècle auquel ils appartenoient; que, comme je l'ai déjà dit, l'homme a toujours été imparfaitement connu, sur-tout dans l'état de maladie, et que les facultés extraordinaires qui se manifestent en lui ne doivent être considérées que comme l'extension de ses sensations et de son instinct.

Il est tems de terminer cet écrit et de dire pourquoi cette découverte, annoncée depuis vingt ans, soutenue des preuves les plus authentiques, et défendue par les hommes les plus estimables; comment, dis-je, se fait-il qu'une découverte si importante par son étendue et si précieuse par ses effets, n'ait encore produit qu'une opinion si incertaine?

C'est, il en faut convenir, que les assertions qui en étoient le résultat avoient quelques traits de ressemblance avec les anciennes erreurs, et que les effets apparens du magnétisme animal sembloient en confirmer l'identité. La plupart des hommes consacrés aux sciences et à l'art de guérir, ne les ont d'abord vues que sous ce point de vue; entraînés par cette première impression, ils ont négligé de s'éclairer par leur propre ex-

périence, et méconnoissant leurs vrais intérêts, ils n'ont vu dans la personne de l'inventeur qu'un adversaire qu'ils devoient abattre. Ils ont employé pour cet effet, d'abord comme on l'a vu, les armes si puissantes de la calomnie et du ridicule, et enfin la publicité immodérée d'un rapport qui sera dans tous les tems un monument d'ignorance, de prévention et de lâcheté contre ceux qui ont osé le signer. D'autres personnes, et le nombre en est assez grand, convaincues, soit par leur propre expérience soit par celle d'autrui, se sont exaltées et livrées à de telles exagérations, qu'elles ont rendu tous les faits incroyables : il en est résulté, pour la multitude foible et sans instruction, des illusions chimériques et des craintes sans fondement. Voilà quelles ont été jusqu'à présent les sources de l'opinion publique à cet égard; mais qu'on ne s'y trompe pas, l'observation des principes naturels que je viens d'expliquer a fait des impressions profondes, et il existe heureusement aujourd'hui dans toutes les classes de la société en France, des hommes sages, éclairés et bien instruits, qui s'occupent en silence de cette pratique bienfaisante, et qui multiplient sans ostentation les preuves d'une vérité si importante

pour le bonheur des hommes : j'ai la confiance qu'elle prévaudra, quelque chose qu'on puisse entreprendre pour la détruire, j'ai du moins la certitude qu'elle aura de zélés défenseurs.

CONCLUSION.

On affoiblit souvent ses moyens au lieu de les fortifier, lorsqu'on en prolonge l'exposition; c'est pour éviter cet inconvénient, que j'ai resserré cet écrit autant qu'il étoit en mon pouvoir. Cependant, comme je ne puis me dissimuler que les effets du sommeil critique de l'homme et de la concentration de ses facultés sont difficiles à concevoir, même pour ceux qui en ont été les témoins et les agens, j'ai pensé que les observateurs de la nature et les amans de la vérité me sauroient quelque gré des efforts que je fais pour la rendre plus sensible, en leur offrant encore des considérations nouvelles et quelques réflexions sur le même sujet.

La force et l'adresse des corps animés dépendent de l'exactitude de leur proportion, de leur conformité aux lois naturelles, de la réunion de leurs moyens dirigés vers une seule intention, et de l'habitude d'en faire usage. Si nous divisons ces conditions, nous aurons la force sans adresse ou l'adresse sans force; si nous les altérons, nous n'aurons ni la force ni l'adresse; si nous les réunissons, nous aurons le

le complément des jouissances physiques; et si nous les fortifions du concours des facultés morales, nous serons alors tout ce que nous pouvons être.

Ces principes appliqués aux animaux, nous font voir qu'ils jouissent de la force et de l'adresse en raison de leur conformité à l'ordre naturel, et que par elle leurs affections et leurs ruses se rapprochent du degré de l'intelligence.

Nous voyons au contraire que les hommes, considérés sous le rapport animal, ont perdu leurs moyens naturels ou n'en jouissent qu'imparfaitement, par l'effet nécessaire, soit de leur dépravation héréditaire et progressive, soit par la déviation de leurs habitudes personnelles et de leur éloignement des lois naturelles : et si nous joignons à ces écarts le concours et l'influence de l'altération de leurs moyens spirituels, nous pourrons nous former une idée de la dégradation et de la perversité dont les hommes sont susceptibles.

Ces considérations nous apprennent encore que les facultés spirituelles et les moyens corporels de l'homme étant dans une dépendance réciproque, la perfection de leurs développemens doit être en raison du degré de leur harmonie, et que le point où cet accord est aussi

complet qu'il peut l'être, doit être celui où toutes les facultés se développent avec le plus de précision et d'étendue, parce qu'alors l'harmonie individuelle se trouve concorder avec l'ordre universel, et qu'il est ainsi susceptible de recevoir l'impression de tous les êtres.

Si telle est en effet la nature de l'homme, cherchons, à la lueur de cette vérité, à bien juger de ce qu'il est dans les deux états qui composent sa vie; la veille et le sommeil.

J'observe d'abord que les parties qui le composent extérieurement ont rarement les proportions de l'ensemble, et que l'on remarque la même disproportion entre les viscères qui le constituent; il ne paroît recevoir des impressions que par ses organes, et la fidélité de ses sensations en dépend. Ses organes cependant ne sont presque jamais d'accord; car si nous supposons les uns bien conformés, les autres le sont imparfaitement, et leurs propriétés sont encore respectivement plus inégales : en sorte que dans tous les cas où une sensation doit se former par le concours de plusieurs impressions, celles-ci se trouvant discordantes par le défaut d'ensemble entre les organes qui les ont reçues, les sensations sont nécessairement imparfaites en raison de cette discordance; et que si les idées

qui en résultent ne sont rectifiées par la raison, elles participent de la même erreur. Et si à ce premier écart nous joignons tous les effets de la dépravation des habitudes, des préjugés, des vices et des passions, il sera vrai de dire que l'homme éveillé appartient plus aux illusions et à l'erreur qu'à la nature et à la vérité, parce qu'il n'existe plus d'harmonie entre ses facultés.

Observons avec la même attention l'homme endormi; l'usage de ses organes est suspendu par l'effet et en raison de son sommeil. Les habitudes, les préjugés, les vices et les passions se taisent et ne dépravent plus ses facultés; les impressions dont il est susceptible ne sont plus altérées par les erreurs singulières et collectives de ses sens; elles sont alors reçues directement par le sens interne, tel que je l'ai défini, sans autre imperfection que celle de sa propre constitution. Cette fidélité devient le caractère de ses sensations qui, ainsi présentées à l'ame, sont pour elle des moyens d'apercevoir et de penser d'une manière plus étendue et plus conforme à la réalité.

Ces considérations, soutenues des explications qui précèdent, ont pour objet de faire concevoir quelle est la différence des facultés entre

l'état de veille et celui du sommeil? Comment cette dissemblance est telle, qu'il peut en résulter deux êtres opposés? Comment encore les erreurs inséparables de l'imperfection des organes externes, et de l'influence nécessaire de toutes les causes qui dépravent les sensations, peuvent être rectifiées par la concentration de ces facultés dans le sens interne? Comment enfin cet organe unique des sensations, n'offrant aucune résistance aux lois naturelles, doit agir alors sans contradiction, recevoir aussi parfaitement qu'il en est susceptible, toutes les impressions possibles, et par conséquent procurer à l'homme des communications et des rapports dont on ne peut juger les développemens et se former une juste idée, que par le degré de fidélité où se trouvent les sensations de l'individu, relativement à l'ordre universel et à l'harmonie de l'ensemble?

Si nous rapprochons de ces différentes considérations réunies, les observations faites dans tous les tems sur la fidélité des sensations dans les aveugles, sur l'intelligence remarquable des sourds et muets, sur l'étonnante précision toujours inexpliquée des mouvemens et des idées des somnambules de tous les genres, dont j'ai fait voir l'identité; si nous réfléchissons enfin sur l'accroissement personnel de nos moyens cor-

porels et spirituels, lorsque nous les réunissons par les effets de l'intention et de la méditation, nous parviendrons à nous convaincre, par la voie des analogues et de la similitude, que la concentration la plus complète des facultés, et la mieux régularisée que nous puissions supposer par l'action du magnétisme animal, doit offrir des développemens proportionnés, qui paroissent des phénomènes lorsqu'on les compare aux idées et aux sensations ordinaires.

DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS ET DE L'EXISTENCE DES PEUPLES.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE SUR L'INTENTION DE CET ÉCRIT.

J'AI voulu prouver, dans la première partie de cet ouvrage, que l'homme, considéré sous ses rapports naturels, étoit le moins connu de tous les êtres organisés, et je crois avoir donné plus de consistance à cette opinion, en observant, comme je l'ai fait, les développemens accidentels dont ses facultés étoient susceptibles; mais pour achever

ce tableau, j'ai pensé qu'il seroit utile de le suivre dans ses relations sociales, de démontrer que les mêmes causes, qui altèrent son bonheur comme individu, se maintiennent avec de nouvelles modifications lorsqu'il est membre du corps social; et que si les droits naturels, civils et politiques des peuples sont insuffisans pour les préserver des calamités qu'ils éprouvent, les gouvernemens doivent reconnoître la nécessité de fortifier le lien social par le concours et l'union des moyens spirituels dirigés vers la Divinité, pour assurer la prospérité des Etats.

DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS ET DE L'EXISTENCE DES PEUPLES.

Les politiques et les philosophes ont toujours fait de vains efforts pour fixer nos idées sur l'origine des associations humaines et la nature du contract social, sur les moyens d'assurer la prospérité des Etats, et les motifs qui devoient servir de guide pour adopter une forme de gouvernement par préférence à tout autre. L'opposition des systèmes, la diversité des théories et la mobilité des opinions, nous prouvent assez que les vrais principes sont méconnus; et si les esprits sont encore incertains sur les bases qui doivent servir de fondement à l'existence et au bonheur des peuples, cette incertitude est un effet dont il est important de reconnoître la cause.

Si les hommes n'avoient qu'une existence

physique, et qu'ils fussent renfermés dans les facultés de leur instinct, ils trouveroient comme les animaux, dans l'accomplissement des lois naturelles, les moyens de se conserver, de se reproduire, et ils vivroient aussi heureusement qu'ils en sont susceptibles; les droits de chaque individu seroient réduits à ses besoins : ainsi, la nécessité, la force et la ruse composeroient la règle et les moyens de son existence; et son intelligence seroit réduite comme celle des animaux, à saisir dans tous les cas, avec plus ou moins de précision, les circonstances les plus conformes à son bonheur. Telle seroit en effet la condition des hommes, si l'impuissante doctrine de l'athéisme avoit quelque fondement.

Mais remarquons d'abord que les hommes diffèrent des animaux, en ce qu'ils peuvent habiter tous les climats, qu'ils se reproduisent sous toutes les températures, et que cette reproduction a lieu dans tous les tems. Reconnoissons ensuite qu'il est doué d'une faculté intelligente, par laquelle il se rend le maître absolu de tous les animaux, quelque supériorité qu'ils puissent avoir par leur proportion, leurs forces et leur agilité : qu'étant éclairés par cette faculté, que nous nommons la raison, ils ont par la voix de leur conscience la connoissance du

bien et du mal, et sont susceptibles, par l'usage de tous leurs moyens spirituels, de discerner tous les objets de la nature, de découvrir les lois qui les gouvernent, et d'élever leur conception jusqu'à la céleste pensée d'une cause éternelle, créatrice et conservatrice de tous les êtres.

En considérant l'espèce humaine avec quelqu'attention, on ne peut douter que si tous les individus ont les mêmes besoins corporels, ils sont cependant inégaux en forces ; et dès-lors ils ont du chercher, par leur rapprochement, à faciliter réciproquement et à multiplier leurs moyens d'existence. On voit encore que, si pour conserver leurs corps ils doivent se nourrir de substances analogues, ils éprouvent également le besoin de fortifier leur esprit, et d'en développer les facultés par la communication de leurs pensées ; ils avoient donc un double motif pour se réunir, et ce grand intérêt fortifié par les affections du sang et les relations naturelles des familles, fut sans doute pour tous les hommes la cause graduée et successive de leurs associations ; et si ces corporations ont quelquefois pris une consistance si étendue, et sans aucune proportion avec la cause primitive de toute association ; ces monstruosités politiques, si j'ose

m'exprimer ainsi, ne sont que les effets du hasard, de l'ambition, du crime et des autres passions humaines.

S'il est vrai, comme je viens de l'exposer d'après la nature même de l'homme, que les facultés physiques et morales des individus soient comparativement différentes par tous les genres et les degrés dont elles sont susceptibles; il ne seroit pas juste de prétendre qu'ils ont tous un droit égal aux avantages du corps social: car si nous supposons la contribution de chacun dans la proportion de ses moyens, l'équité naturelle ne permet pas de penser que celui qui en possède le moins, soit l'égal de celui qui en possède le plus. Ne doit-on pas au contraire admettre comme certaine la proposition opposée, et considérer l'inégalité des conditions et des droits, comme le véritable lien social et le fondement du bonheur de tous?

C'est encore à plus juste titre que les propriétés doivent être inégales, car elles sont produites par le travail, l'industrie, les talens et les lumières dont nous venons de reconnoître l'inégale répartition; ou elles sont l'effet éventuel des transmissions héréditaires, des calculs et des hasards du commerce, de la bienfaisance ou des autres institutions légales, et dans tous

les cas, ce que chacun possède légitimement doit être garanti par le corps social; on ne peut l'en dépouiller avec justice, que dans le cas de l'usurpation; et ce motif n'est encore qu'un prétexte, lorsqu'il est présenté sans l'appui des preuves que les lois peuvent admettre. Cette considération est si importante pour la tranquillité des Etats, qu'elle a toujours eu la consistance d'un droit réel; et que chez tous les peuples la possession même dépourvue de titre, est réputée légitime, lorsqu'elle a le degré d'ancienneté que les conventions sociales ont déterminé. L'inégalité dont nous parlons est tellement dans la nature des choses, qu'en supposant pour un moment la proposition contraire admise et réalisée par un peuple nouvellement constitué, elle seroit infailliblement détruite en peu de tems, par les causes physiques et morales que je viens d'indiquer : ainsi l'égalité considérée sous ce rapport est une erreur ou une illusion toujours adroitement présentée, pour opérer le renversement des Etats, parce qu'elle rompt en quelque sorte le lien social, et sur-tout parce qu'elle est avidement saisie par ceux qui possèdent moins et ceux qui ne possèdent point du tout. Dans cette classe est la force, parce qu'elle est la plus nombreuse;

elle imprévoit les événemens, parce qu'elle est la moins instruite : dès-lors elle est en quelque sorte un instrument passif dans les mains de ceux qui la dirigent. Les révolutions et leur effrayant cortége sont les suites inévitables d'un tel désordre.

Ces réflexions sont applicables aux droits, aux titres et aux dignités; quoique ces distinctions temporaires, viagères ou héréditaires, soient des propriétés d'un ordre différent, l'équité veut qu'elles soient respectées comme légitimes, lorsqu'elles sont dans la main des individus l'effet d'une concession du souverain, soit que la souveraineté se trouve déposée dans un seul, ou que ces pouvoirs soient dirigés entre plusieurs. Ces différences appartiennent à la constitution de l'état, qui dans tous les cas doit être la règle des intérêts particuliers; et pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnoîtra que si ces droits et ces distinctions sont oppressifs, l'intérêt général veut qu'ils soient supprimés, et l'intérêt particulier, qui en est un élément, veut aussi que cette suppression n'ait lieu qu'avec une indemnité préalable, par la raison absolue que sa possession étoit légitime, jusqu'au jour de sa suppression prononcée par la volonté générale. Reconnoissons encore que, lorsque ces distinctions

ne produisent aucun des effets de l'oppression, elles sont utiles et souvent nécessaires à l'état : tous ses membres doivent sans doute à sa prospérité et à sa défense la contribution réelle de leurs personnes et proportionnellement de leurs fortunes; et sous ce rapport, il ne leur doit que l'indemnité des pertes qu'ils ont éprouvées pour le bonheur et le salut de tous. Mais lorsque gratuitement, sans y être assujettis par les lois et par les seuls effets de courage et de vertu, des citoyens animés de l'amour de leur patrie se consacrent à elle par des efforts sublimes, lui rendent volontairement des services précieux par leurs résultats; qu'ils ajoutent à sa prospérité par les élans de leur génie et des découvertes importantes; ou qu'enfin ils la sauvent d'un péril imminent, ou lui procurent par leur héroisme une gloire qui rejaillit sur toutes les parties du corps social : seroit-il juste de prétendre dans tous les cas, que des hommes, déjà élevés par des actions si utiles et si remarquables, n'ont fait que leur devoir; qu'ils doivent rester dans la classe commune des citoyens, et que la souveraineté nationale ne leur doit aucune récompense? Disons au contraire, avec les amis de leur patrie, de l'ordre et des vertus sociales, que des services aussi distingués doivent être

reconnus et consacrés de la manière la plus juste et la plus honorable; et c'est ici que se place naturellement la distinction des récompenses : elles seront pécuniaires ou foncières pour celui qui manque de fortune; elles seront honorifiques et flatteuses pour celui qui est dans l'aisance; et ces deux moyens sagement combinés et modifiés par des lois réfléchies, peuvent être dans les mains de ceux qui gouvernent avec quelqu'habileté, une grande puissance pour opérer la prospérité publique, en fortifiant les vertus particulières.

Remarquons enfin que les distinctions honorifiques, contre lesquelles on ne peut faire aucune objection raisonnable, lorsqu'on les considère comme personnelles et comme étant la représentation des services extraordinaires, ou des vertus utiles à la chose publique ; remarquons, dis-je, qu'elles ont été admises chez presque tous les peuples anciens et modernes, qui les ont même souvent étendues aux fonctionnaires publics; parce qu'en effet, si l'état doit des indemnités ou des récompenses, il est de l'intérêt général et particulier que la répartition en soit faite avec ordre et économie; et qu'ainsi c'est servir la chose publique que d'acquitter sa dette par des moyens qui ont

le double avantage de ne pas surcharger le trésor public, et de flatter les opinions particulières.

L'homme par l'effet de sa création, a reçu la liberté avec la vie; ainsi elle est inaliénable comme son existence; elle est la plus précieuse de ses facultés, puisqu'il ne peut être heureux sans en jouir. Sous le rapport matériel, elle n'a d'autre terme que la liberté des autres; sous les rapports spirituels, il est averti par sa conscience de n'en user à l'égard des autres, que comme il voudroit qu'ils en usassent avec lui : telle est la liberté naturelle.

Nous avons vu que par leur existence sociale, les hommes avoient pour objet d'assurer et d'accroître leurs jouissances; dès-lors ils soumettent leurs volontés particulières à la volonté générale qui devient la règle du bonheur commnn; et leur liberté individuelle composant la liberté publique doit être nécessairement modifiée par les lois, les institutions et les règles qui dérivent de la volonté générale : telle est la liberté civile. Elle est, comme on le voit, pour le corps social, ce qu'elle étoit pour ses membres, sa première possession, puisqu'elle est la base de toutes les autres; elle constitue sa souveraineté, puisque c'est sur elle que repose son indépendance. Mais pour qu'il jouisse de ces avantages,

il faut que la liberté civile conserve son premier caractère, et que tous les traits de ressemblance avec la liberté naturelle, lui soient conservés autant que le bonheur social peut le permettre. C'est aux différens degrés de cette altération qu'on peut mesurer la liberté réelle des peuples, et juger de leur stabilité politique; c'est aussi sur ce point important que les opinions ont toujours été vagues et incertaines. Cette incertitude fortifiée, comme nous l'avons déjà dit, par l'ambition des princes et les passions humaines, sont la véritable cause de la diversité prodigieuse des constitutions et des gouvernemens, qui nous est offerte par les peuples anciens et modernes.

Cette diversité est encore occasionnée par la situation et la nature du sol, la température du climat et l'étendue territoriale; par les habitudes, les opinions religieuses et les mœurs; par la population, l'agriculture et les arts; enfin par les relations commerciales et politiques, et sur-tout par la forme des gouvernemens voisins, la nature et le degré de leur puissance. Toutes ces circonstances, dont les combinaisons se succèdent, se renouvellent et se multiplient par la balance nécessaire des pouvoirs et des influences politiques entre les gouvernemens, sont autant de considérations qui doivent entrer comme par-

tie élémentaire dans la législation de chaque peuple, pour la modifier sans cesse dans l'objet de son bonheur et de la prospérité nationale. Mais sous quelque forme et quelque dénomination que puisse exister un Etat, il est des vérités fondamentales qui, parce qu'elles sont immuables, doivent être dans tous les cas la règle des opinions, et par conséquent la base de toutes les institutions sociales. Ces vérités nous sont constamment présentées par la nature de l'homme; l'analyse de ses facultés nous apprend à reconnoître ses droits; c'est à s'en faire jouir dans l'état social, que consiste l'art de bien gouverner, et c'est sans doute, comme je l'ai déjà fait entrevoir, parce qu'ils ont été inconnus ou dénaturés, qu'il existe tant d'oppositions et de contrariétés dans les principes adoptés par les gouvernemens. Lorsqu'on compare leur législation, on est frappé de leur bizarre dissemblance sur les points les moins susceptibles de mobilité, et l'on est effrayé de l'incertitude avec laquelle les hommes sont gouvernés. Cette incertitude est un malheur pour l'humanité entière, puisque nous devons la considérer comme la cause immédiate des calamités les plus funestes : telles que les haines nationales, l'abrutissement, l'ignorance et les

préjugés de certains peuples; le défaut de la propagation des lumières, les guerres générales et particulières, souvent même la famine et la peste, dont les malheureux effets pourroient être prévenus ou modérés par l'action des gouvernemens.

Mais comment parvenir à cet accord si désirable, et disposer les esprits à en concevoir tous les avantages, lorsqu'il existe déjà des opinions si contradictoires et des oppositions en quelque sorte naturalisées dans chaque gouvernement; lorsque ces gouvernemens eux-mêmes sont tellement opposés par leurs principes constitutifs et les opinions héréditaires qui en sont le résultat, que les rapprochemens paroissent impossibles? Ce ne sera jamais ni par la force, ni par la violence, parce que ces moyens doivent irriter la liberté et l'indépendance naturelle, qu'il ne faut jamais perdre de vue, et qu'ils appartiennent plus à l'erreur qu'à la vérité. Nous ne pouvons nous flatter d'atteindre ce but important, que par la voie douce, nuancée et persuasive des lumières de la raison, propagées par la seule intention d'opérer le bonheur des hommes. Cherchons donc à dissiper les ténèbres, et à bien distinguer les erreurs qui semblent nous fermer la route qui doit nous conduire à

la vérité; et pour nous former une juste idée des difficultés que nous avons à combattre, jetons un coup d'œil rapide sur la surface du globe, et fixons un moment notre attention sur les gouvernemens qui s'y distinguent.

Tous les états remarquables, à quelque degré que se trouve la civilisation des peuples, peuvent se diviser en trois classes; ils sont despotiques, monarchiques, ou républicains; quelques-uns sont mixtes, en ce qu'ils participent plus ou moins de la nature de ceux-là.

Les gouvernemens despotiques sont le fruit de l'usurpation, de la violence et du crime; puisque les droits naturels y sont méconnus, et que les droits civils n'y ont d'existence que celle qui convient au despote; il n'ont point de constitution, puisque toutes les lois dépendent immédiatement de sa volonté : ainsi la liberté publique est constamment opprimée, et les sujets d'un pouvoir aussi absolu éprouvent une sorte d'esclavage. Ces gouvernemens, où le bonheur de tous est dans la main d'un seul, sont sujets à de fréquentes révolutions, parce que les droits de l'homme sont imprescriptibles, et que sa liberté tend sans cesse à les recouvrer, en saisissant avidement toutes les circonstances favorables à cet effet. La puissance du despote

est toujours redoutable au dedans, parce qu'elle n'a d'autre terme que ses moyens, ni d'autre frein que la crainte de se compromettre : elle est encore formidable au dehors, parce qu'il est dans sa nature d'établir de l'uniformité dans les opinions, et de l'ensemble dans la force publique ; et que la tyrannie, soutenue de cet accord, se renferme difficilement dans les bornes de son territoire.

Les monarchies sont l'ouvrage du tems ; les parties qui les composent, et les lois qui les gouvernent, ont successivement formé leur consistance : il en résulte des constitutions bizarres par l'assemblage confus des principes les plus opposés, des coutumes les plus contraires, et des idées les plus incohérentes qui s'y trouvent consacrées. De là s'établit nécessairement une telle dissemblance entre les usages, les mœurs, les opinions et le langage, qu'il est impossible d'en former un ensemble. Dès-lors il n'existe point de volonté générale, on ne peut du moins que la supposer fictivement dans le monarque qui, ne pouvant faire plier ses moyens de gouverner au gré de toutes les convenances locales et des préjugés particuliers, est souvent placé dans l'alternative difficile de proposer des lois insuffisantes, ou de

convertir sa volonté en loi, par l'effet du pouvoir dont il est revêtu, et de la force dont il peut disposer. Sa puissance est ainsi exposée à des résistances morales qui doivent l'altérer insensiblement ; et cette altération successive devient la cause immédiate des événemens qui préparent et produisent les révolutions : aussi a-t-on toujours remarqué que ces grands événemens ont lieu sous le règne des princes qui, par l'insuffisance de leurs forces morales, n'ont su raffermir dans leurs mains les rênes du gouvernement. On voit, par ce que je viens dire, que la prospérité des peuples ainsi gouvernés dépend des vertus ou des vices, de la capacité ou de l'insuffisance des monarques ; parce que leurs droits naturels et civils n'ont qu'une existence incertaine. Les Etats monarchiques sont imposans par leur territoire, leur population et leurs relations commerciales et politiques ; ils sont cependant affoiblis par les divisions et le défaut de conformité entre leurs parties constitutives. Ainsi les membres du corps social jouissent au dedans de la tranquillité qui tient à l'inertie, et leur puissance n'est redoutable au dehors que par l'habileté du monarque à lui imprimer le caractère et le mouvement d'une opinion nationale.

Les gouvernemens républicains doivent presque toujours leur première existence à l'insurrection et à la révolte contre la puissance despotique ou monarchique, que les princes appellent légitime, parce qu'ils la tiennent de leurs ancêtres, ou qu'ils en sont revêtus dans les formes consacrées et admises par l'Etat; et que les peuples traitent de tyrannie, parce qu'ils veulent en secouer le joug. Cette volonté, souvent aveugle de la part de ceux qui la manifestent, soutenue de l'esprit d'indépendance, qui dérive de la liberté naturelle, et adroitement fortifiée, par ceux qui la dirige, des motifs les plus spécieux sur les inconvéniens actuels, et des espérances les plus séduisantes sur les avantages flatteurs d'un nouvel ordre de choses; cette volonté, dis-je, colorée de tous les prétextes du mécontentement, de la haine et de l'ambition, devient le germe des révolutions destructives de tous les Etats. Les peuples, alors agités par les factions et livrés à l'anarchie, effet inévitable de ces grands événemens, cherchent à en arrêter les progrès, ou du moins à leur fixer un terme en se donnant une constitution qui les préserve de l'excès et de l'abus du pouvoir souverain. C'est alors qu'ils se forment en république, et que pour se préserver des in-

conféniens inséparables de la puissance absolue d'un seul, ils adoptent la division des pouvoirs. Cette forme de gouvernement est encore fondée sur des principes si incertains, qu'on n'a point encore vu de république également constituée; l'aristocratie domine dans les unes; la démocratie est préférée dans les autres; quelques-unes ont un chef héréditaire, quelques autres ne l'ont que temporaire; mais dans toutes on a voulu concilier la balance des pouvoirs, sans laquelle la liberté publique ne peut avoir une existence durable, avec l'unité d'action, sur laquelle repose la force politique de l'État. Il ne paroît pas que ce grand objet ait encore été rempli; car si les droits naturels et civils sont plus respectés dans les républiques que dans les autres gouvernemens, les hommes y vivent dans le trouble des factions et des partis, et les passions rivales les éloignent sans cesse du bonheur qu'ils se sont proposé. Ces inconvéniens sont moins remarquables dans les petits Etats, parce que l'unité d'action y a lieu plus facilement; mais c'est encore un problème de savoir s'il est possible de l'établir sur un vaste territoire et dans une grande population; car alors les difficultés naturelles, produites par les habitudes et le climat, semblent s'unir aux dis-

semblances morales qui résultent des opinions, pour combattre l'union nécessaire des différentes parties du gouvernement, et l'accord difficile de tous les mouvemens qu'il doit imprimer au corps social. Les grandes républiques sont redoutables au dehors, parce que l'ennemi de l'Etat devient celui de tous les partis; que chaque individu s'identifie, en quelque sorte, à la cause commune, et qu'il résulte de ce concours une force morale qui, en exaltant tous les moyens, est susceptible de tout entreprendre, et capable de vaincre tous les obstacles qui lui sont opposés. Mais si les dissentions intestines se prolongent, les déchiremens leur succèdent et les guerres civiles en sont la suite; alors les autorités se détruisent par l'effet naturel de leurs entreprises réciproques, les lois sont écartées ou tombent dans le mépris, et tous les malheurs de l'anarchie sont l'effet nécessaire d'un tel désordre. Les peuples, fatigués de leurs souffrances et de l'abus qu'ils ont fait de leurs droits, cherchent à changer de situation; ils se livrent alors facilement à toutes les impulsions, et après avoir été le jouet de tous les partis, ils deviennent la proie d'un ambitieux qui s'empare de leur souveraineté, et qui, sous la forme despotique ou monarchique, prend les rènes du gouvernement.

D'après cet aperçu des institutions sociales de tous les tems et de tous les peuples, et de la fluctuation des systèmes qui les ont constamment divisés sur les moyens d'assurer leur prospérité, ramenons un instant notre attention sur les droits naturels et civils que j'ai analisés comme principes, pour les rapprocher de l'usage qu'en font les hommes, sous quelque forme de gouvernement qu'ils existent, et nous serons forcés de reconnoître que dans toutes les suppositions éprouvées, ils s'agitent sans cesse dans le cercle vicieux de leurs passions, et que le bonheur est pour les corps politiques, ce qu'il est pour les membres qui les composent, une ombre vaine et fugitive : et si nous recherchons la cause de cette insuffisance, si complétement sentie et si généralement reconnue, de la véritable sagesse, nous la reconnoîtrons dans la nature même des choses.

Si nous pouvons en effet nous former une juste idée du bonheur, au milieu des passions qui nous agitent et nous dépravent, nous le concevons dans la nature, par l'accord parfait de toutes les parties qui la composent et qui nous présentent le magnifique spectacle de l'harmonie universelle ; nous le concevons encore dans les corps organisés, par la régularité

de leurs proportions et leur exacte conformité, dans tous leurs rapports, avec les lois naturelles qui les conservent et les réparent; nous le concevons enfin dans les êtres spirituels, par la pureté de leur essence et leur tendance habituelle et constante à s'élever jusqu'au principe éternel, dont ils sont les émanations, pour fortifier sans cesse par cette union les facultés morales dont ils sont susceptibles.

Rappelons-nous ici que si l'homme appartient à l'harmonie universelle par ses organes, il appartient aussi à l'esprit éternel par son ame; qu'il a par conséquent, j'ose le dire, un double rapport avec la Divinité, et que s'il est vrai, comme je crois l'avoir démontré, qu'il existe une action et une réaction nécessaire entre les deux êtres qui le constituent, son bonheur doit consister dans l'harmonie de toutes les facultés attachées à sa double existence : et si nous reconnoissons, par tous les effets de notre dépravation physique et de notre dégradation morale, que nous ne devons plus espérer cet accord, les lumières de la raison et tous les résultats de l'expérience nous apprennent que comme les maladies de nos corps ne peuvent être guéries que par leur rapprochement de l'ordre naturel, de même aussi les écarts de nos esprits ne

peuvent être rectifiés que par leur retour à la loi divine. C'est donc à l'accomplissement de l'ordre naturel, et sur-tout de la loi divine, dont nous ne pouvons méconnoître la toute-puissance, que les hommes doivent avoir recours, soit qu'on les fixe comme individus, soit qu'on les considère comme membres d'un corps social, s'ils veulent jouir de la félicité temporelle dont ils sont susceptibles.

Je crois donc avoir solidement établi, par toutes les considérations réunies dans cet écrit, premièrement, que les droits naturels et civils, sous quelques modifications qu'ils aient lieu, seront toujours insuffisans pour préserver les peuples des malheurs qui les assiègent, et que la plus parfaite des constitutions est impuissante pour garantir la prospérité et la stabilité d'un Etat.

En second lieu, que s'il étoit possible, sinon d'atteindre ce but important, du moins de s'en rapprocher, soit en respectant les droits naturels, civils et politiques, soit par le concours des droits individuels, ingénieusement combinés, soit enfin par la balance des pouvoirs plus exactement établie, toutes les mesures du gouvernement le mieux constitué seroient encore infailliblement déconcertées par la difficulté insur-

montable d'entretenir des relations politiques et commerciales avec d'autres gouvernemens opposés par les principes qui les constituent, sans recevoir l'influence des germes destructeurs de toute harmonie, qu'ils renferment les uns à l'égard des autres.

Troisièmement enfin, que pour parvenir à procurer aux hommes la jouissance de leurs droits naturels, civils et politiques, il est nécessaire de fortifier leurs institutions par les liens spirituels, en dirigeant leurs facultés morales par la liberté la plus absolue des opinions, et par la voie insinuante de la persuasion, vers une adoration commune, et sur-tout vers la similitude et la concordance des moyens sensibles de mettre leur culte en pratique; parce que la vérité éternelle est une pour tous; que la sagesse consiste à la rechercher par la foi, et à s'y fixer par les œuvres; et qu'elle seule étant immuable peut être la base inébranlable de tous les gouvernemens. Les sentimens d'une douce fraternité, fondés sur l'amour divin et toutes les affections qui en découlent, prendroient alors la place des passions fougueuses qui troublent l'ordre social, l'union des hommes seroit ainsi assurée comme l'ordre naturel, et si cette touchante harmonie éprouvoit quelque altéra-

tion, elle seroit bientôt rétablie par l'accord des principes, comme elle l'est dans la nature par la liaison et l'ensemble des lois qui maintiennent l'univers.

Ma première intention étoit de m'arrêter ici, mais l'erreur et la perversité ont tellement interverti toutes les idées relatives à l'ordre social, que pour arrêter leurs progrès, s'il est possible, je crois devoir ajouter quelques développemens à ce que j'ai déjà dit sur le droit de propriété, en le considérant sous d'autres rapports.

Si nous supposons les hommes placés sur la terre comme des individus isolés, il n'est pas douteux qu'ils ont un droit égal d'exister et d'en recueillir les fruits à cet effet; mais comme cette jouissance dépend de leur travail et de leurs moyens industriels, on voit déjà l'inégalité primitive des propriétés dans la différence naturelle des proportions entre les facultés physiques et morales de chaque individu.

Si nous les considérons ensuite réunis en société, nous les voyons, par l'effet de ces mêmes dispositions, diriger leurs facultés vers le travail et les jouissances qui leur sont le plus analogues, et se placer sur les lignes qui les amènent le plus surement à leur but; ainsi tandis que les uns se fixent au travail de la

terre et aux premiers besoins de la société, les autres s'attachent à toutes les professions résultantes du commerce, de la navigation, de l'industrie, des arts et des sciences : dès-lors il est certain que le droit de propriété a pris un nouveau caractère dans l'ordre social, qu'il en est le lien principal, et que c'est vouloir le rompre que d'invoquer le droit naturel.

On voit encore avec certitude que le bonheur des peuples repose essentiellement sur le droit de propriété, considéré sous ces rapports, puisque la sureté et la liberté en dépendent immédiatement. Sans doute il est vrai que l'intérêt de tous étant essentiellement l'objet de la volonté générale, une législation prévoyante doit prévenir par la sagesse de ses dispositions, la disproportion progressive des fortunes, et empêcher par tous les moyens qui sont en son pouvoir, que la propriété ne produise les effets de l'usurpation, ni que la liberté se livre aux excès de la licence; mais comme ces deux facultés dérivent du droit naturel, elles ne doivent avoir de terme que celui où elles nuiroient en effet à l'ordre social.

Il est donc dans la nature des choses que sous le rapport de la propriété, tous les Etats, quelle que soit la forme de leur gouvernement, nous

offrent à peu près les mêmes résultats ; et que par l'effet des causes primitives et sociales, chaque population en particulier soit composée de deux parties distinctes ; celle qui possède les richesses foncières, mobilières et industrielles, et celle qui n'en possède aucune. Nous venons de voir quelles sont les règles à suivre à l'égard de la première ; mais quels sont les principes qu'on doit appliquer à la seconde ? C'est ce qu'il est important d'examiner.

Si le droit naturel d'exister est incontestable pour tous les hommes, et que cependant ils se trouvent privés de tous les moyens nécessaires à cet effet, il est évident que leur malheureuse situation est le résultat nécessaire des hasards de la naissance et de la mobilité des événemens, qui place et déplace sans cesse les individus : et quand on supposeroit qu'ils se sont eux-mêmes rangés dans cet état par l'éloignement du travail, les vices et les excès, le droit naturel et l'intérêt social seront toujours d'accord pour assurer aux indigens les secours dont ils ont besoin. Et s'il est vrai que nos regards ne puissent se fixer avec quelque attention sur des hommes privés du nécessaire et doutant de leurs moyens d'existence, sans être effrayés d'un tel malheur et d'un état aussi voisin du

crime ; quelles tristes réflexions ne devons-nous pas faire sur la dépravation générale, qui place habituellement ce tableau sous nos yeux, sans que pour ainsi dire notre sensibilité en soit émue ?

A des considérations si puissantes se joignent encore les impressions de l'humanité, de la bienfaisance et de toutes ces affections douces qui nous font trouver tant de jouissances à traiter nos semblables comme nos frères, et à les aider de tous les moyens qui sont en notre pouvoir, sans égard à la différence de leurs opinions, aux écarts de leur conduite, ni même à aucun des motifs de vengeance et d'inimitié qui peuvent nous diviser.

Mais si ces considérations et ces motifs ont toujours été insuffisans pour préserver les Etats, mêmes les mieux constitués, des malheurs de l'indigence et de la misère, et que toutes les institutions sociales nous en offrent encore l'affligeant tableau ; reconnoissons la nécessité de fortifier les affections de la bienfaisance et de l'humanité par l'influence précieuse de la charité. Ce sentiment sublime efface pour ainsi dire en nous les traces de la foiblesse naturelle pour nous rendre supérieurs à la générosité ; ces mouvemens nous élèvent au-dessus de toutes

les considérations temporelles, pour nous faire écarter tous les obstacles et braver tous les dangers. Enfin par cette vertu céleste nous nous identifions pour ainsi dire avec nos semblables, par l'effet de l'amour que nous leur devons, pour former avec eux dans le tems la communion éternelle, si j'ose m'exprimer ainsi, de notre principe et de notre fin.

Par ce moyen que je nomme surnaturel, parce qu'il n'appartient qu'à l'amour divin, et qu'il est seul capable d'établir la paix et l'harmonie entre les hommes, ils obtiendroient les jouissances temporelles dont ils sont susceptibles, et les malheurs de l'indigence cesseroient d'exister. Mais puisque nous en sommes réduits à les rendre moins sensibles par les effets de la justice et d'une surveillance éclairée, la raison nous dit assez que les droits naturels et civils doivent être respectés dans tous les cas, et qu'un gouvernement sage, après avoir reconnu qu'il doit pourvoir aux besoins de tous, divisera les indigens en deux classes; ceux qui jouissent de leurs forces, et ceux qui les ont perdues. La défense commune, les travaux publics et particuliers assureront la subsistance des premiers; les manufactures, les hospices et les secours à domiciles pourvoiront aux besoins dès seconds.

Ces différens moyens, prudemment conciliés avec l'utilité publique et les convenances particulières, donneroient à tous l'espoir consolant d'une subsistance et d'un entretien assuré, et la prospérité nationale seroit ainsi fortifiée par l'amour de la patrie.

CONCLUSION.

Je crois avoir présenté dans cet écrit toutes les considérations que je m'étois proposées pour concourir, autant qu'il est en moi, au bonheur social; j'ai la confiance qu'elles produiront les effets utiles qui n'appartiennent qu'à la vérité, et dans cet espoir, je me plais à terminer cet ouvrage par les quatre réflexions suivantes.

PREMIÈRE RÉFLEXION
SUR L'HOMME.

Lorsqu'on examine avec attention les facultés de l'homme, on voit qu'il est susceptible de recevoir des impressions, dont il se forme des sensations; qu'il en résulte des idées, dont il compose ses pensées qui, par des modifications infinies, lui servent à produire des raisonnemens que chacune de ces opérations inexplicables de leur nature, s'exécutent par les voies insensibles d'une intelligence qui compose, combine et compare; qui observe, réfléchit et médite; qu'il peut enfin offrir lui-même le tableau fidèle de toutes ses conceptions, et s'élever par elles à un tel degré de sublimité, qu'il s'identifie en quelque sorte avec le principe éternel créateur de tous les êtres. On se demande avec étonnement, par quel aveuglement et par quelle fatalité il existe des hommes assez coupables pour prétendre qu'ils ne sont que des êtres matériels ?

SECONDE RÉFLEXION SUR LE BONHEUR.

S'IL est vrai, comme nous n'en pouvons douter sans tomber dans l'aveuglement, que l'homme soit formé de deux êtres, le corporel dont les plaisirs vrais sont dans l'accomplissement des actes qui tendent à sa conservation; et le spirituel dont les jouissances réelles consistent dans la conformité de ses conceptions avec son principe éternel : nous avons vu que l'instinct étoit la règle de l'un, que la conscience étoit le guide de l'autre. Toutes contradictions entre les impressions du premier, et les avertissemens du second sont en opposition au bonheur : il ne peut donc exister que dans la concordance et l'harmonie des deux facultés.

TROISIÈME RÉFLEXION SUR LA JUSTICE.

La justice éternelle est au-dessus de toutes les conceptions humaines, et la distance qui nous en sépare est en raison de notre dépravation; c'est pour avoir entrepris de franchir cet espace, que les hommes sont tombés dans des erreurs funestes; mais la justice des hommes qui en est une émanation, consiste dans la pratique de ce qui est vrai. La vérité nous est offerte par la toute-puissance dans l'ordre physique, par nos rapports corporels, et dans l'ordre moral, par nos relations spirituelles et les mouvemens de la conscience. C'est sur cette double base que reposent les droits de l'homme ; ils doivent donc servir d'appui aux principes de la justice, et devenir la règle de toutes les institutions sociales.

QUATRIÈME RÉFLEXION

SUR LES RELIGIONS.

Tous les hommes sont d'accord pour reconnoître l'unité divine et l'immortalité de leur ame; ils ne diffèrent donc que par les moyens de rendre hommage à la divinité. Cette différence est sans doute une erreur, la raison nous le dit, et cette étincelle de l'esprit éternel nous éclaire assez pour nous en convaincre. Mais comment dissiper cette erreur ou du moins comment disposer les hommes à la reconnoître? Ce ne peut être ni par la contrainte, ni par la violence; parce que la pensée de l'homme est souveraine de sa nature, et par conséquent indépendante de toutes les entreprises humaines. Ainsi toutes les opinions religieuses doivent être libres, et les actes publics qui en résultent doivent seuls être contenus dans l'objet de l'ordre social. D'après ces principes qu'on ne peut contester, que devons-nous penser des guerres étrangères et civiles entreprises sous le

prétexte des religions; des crimes et des excès commis en leurs noms, et de toutes les prétentions du fanatisme et de l'intolérance? N'est-il pas évident que ces moyens funestes, au lieu de rapprocher les hommes de l'esprit d'unité, sous le rapport des vérités éternelles, les en ont éloignés plus que jamais; et ne devons-nous pas convenir que le seul moyen d'opérer cette union est d'agir sur la raison de nos semblables, par les facultés de la raison même, si puissante lorsqu'elle se renferme dans les moyens de la persuasion, des bienfaits et de la prière.

DE LA NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

On ne peut observer l'homme avec attention sans reconnoître que le travail est au rang de ses premiers besoins. Cet assujettissement est tellement exprimé dans l'ordre naturel, qu'il ne peut s'y soustraire sans s'exposer à des souffrances, et que sa conservation physique, ainsi que son existence morale, dépendent de l'accomplissement de cette loi.

La nourriture et le repos paroissent être les seuls besoins de l'homme dans les premiers momens de sa naissance, parce qu'il participe encore de l'état où il étoit dans le sein de sa mère. Mais à peine ses organes ont-ils reçu les impressions du nouvel ordre dans lequel il existe, et y a-t-il conformé ses facultés, qu'il manifeste le besoin de se mouvoir, d'abord par l'agitation de ses membres, ensuite par le désir qu'il exprime d'être déplacé et souvent transporté d'un lieu

dans un autre. Ce besoin augmente avec ses forces, et dès qu'il peut le satisfaire par l'effet de sa propre volonté, on voit successivement son agitation et ses mouvemens prendre un tel degré d'accroissement, qu'ils nous étonnent par leur vivacité, et que nous les considérons comme un véritable travail nécessaire pour compléter le développement des facultés naturelles; et les erreurs de l'expérience ne nous ont que trop appris combien il est dangereux de gêner où de contrarier ses mouvemens, puisque l'exactitude des proportions et le développement de toutes les facultés ne peuvent avoir lieu, s'ils ne sont librement exécutés. Cette liberté doit être seulement dirigée dans les premières années de la vie, pour prévenir les accidens et les dangers de l'inexpérience naturelle et des conventions de l'ordre social.

L'éducation consiste donc à faciliter tous les développemens dont l'homme est susceptible, et à diriger l'usage des facultés qui en résultent, par l'application des principes les plus conformes à sa nature. D'où l'on voit la grande importance de l'institution, puisqu'elle suppose de la part de l'instituteur le travail qui doit précéder la connoissance approfondie des lois naturelles et morales de notre existence; et de la part des

élèves, à bien conformer toutes leurs facultés à ces principes, puisque c'est de cette conformité que doit dépendre leur bonheur : et ce travail est d'autant plus difficile, que par l'effet de tous les genres de dépravation qui leur ont été transmis avec la naissance, ou qui les influencent dans l'état social, ils ont à vaincre des propensions vicieuses et des inclinations opposées à l'ordre naturel de leur existence.

Dès que l'homme est parvenu aux développemens de tous ses moyens, il éprouve plus que jamais la nécessité du travail. Elle est alors le résultat de ses propres réflexions dans l'objet de son bonheur, puisque ses plaisirs physiques et ses jouissances morales se trouvent placés dans le développement de ses facultés corporelles et spirituelles. Ce besoin se fait sentir dans la proportion de ses forces, et singulièrement sur la ligne des dispositions naturelles, des habitudes contractées, et du hasard des situations dans l'ordre social. Ainsi, d'après toutes les considérations qui déterminent la marche des individus et qui peuvent fixer son sort, chacun doit adopter le genre de travail qui se concilie le mieux avec la nécessité de sa position, ses craintes et ses espérances.

Nous voyons en effet, que les uns en se livrant

aux travaux corporels, se procurent les avantages bien prononcés de la force, de l'appétit et du sommeil, tandis que les autres en se fixant à toutes les combinaisons du genre spirituel, obtiennent par cette voie des jouissances si précieuses, qu'elles ne pourroient être remplacées par aucune autre. Mais dans toutes les suppositions, le travail est commandé aux hommes par leur propre nature, comme condition de leur bonheur; et ce commandement est si absolu qu'ils ne peuvent s'y soustraire sans éprouver les souffrances du corps ou les angoisses de l'esprit. C'est ce qui a constamment été remarqué dans les hommes qui, après avoir contracté l'habitude du travail ou de l'occupation, ont voulu s'en abstenir; ils sont, par cela même, tombés dans la langueur et le dépérissement, précurseur de la destruction.

Observons encore que les hommes qui, par leur éloignement personnel du travail ou par l'effet des dispositions locales, vivent dans le désœuvrement, ont des inclinations perverses, des habitudes vicieuses, et se livrent à des passions destructives des vertus domestiques et de la tranquillité sociale.

Remarquons enfin que ceux-là même, qui, parce qu'ils sont riches ou sans besoin, élevés en

dignités, insoucians ou incapables, ne se livrent à aucun genre de travail, éprouvent cependant la nécessité de s'occuper. On les voit pour cet effet s'agiter plus que les autres, se transporter fréquemment d'un lieu dans un autre, rechercher tous les mouvemens de l'ambulance, et s'assujettir en quelque sorte aux exercices de la pêche, de la chasse, de l'équitation, de la danse et de tous les jeux domestiques, pour se préserver du malheur de l'ennui, et convertir ainsi leurs plaisirs en une sorte de travail.

Nous devons donc tenir pour certain que le travail et l'occupation, renfermés dans les bornes de nos moyens, et gradués suivant les proportions individuelles, entretiennent et fortifient nos facultés physiques et morales; que nous ne pouvons nous y soustraire sans nous exposer à tous les genres de dépravations; et qu'en nous y assujettissant nous jouissons privativement et collectivement de tous les avantages dont nous sommes susceptibles par nos propriétés corporelles et intelligentes. Si à l'appui de ces réflexions nous joignons l'importante considération des contrariétés, des revers de fortune et des malheurs inséparables de la vie, nous nous convaincrons que l'occupation est le seul moyen

d'adoucir ou de modérer l'action des événemens destructeurs de notre être, en nous procurant par cette voie les distractions et la résignation qui nous sont nécessaires; et nous reconnoîtrons dans le travail une loi conservatrice sur laquelle repose la félicité particulière et la prospérité générale.



DES ALIMENS
ET
DU SOMMEIL.

Nous n'apercevons dans les êtres animés, comme dans la nature entière, que deux principes; la matière et le mouvement. Ils font aussi deux sortes de déperditions qui déterminent la nécessité des alimens et du sommeil; puisque la perte de la matière doit être réparée par la nourriture, comme celle du mouvement doit l'être par le repos. Ces deux principes sont combinés pour chaque espèce et dans chaque individu, par des proportions tellement exactes et déterminées, que toute altération dans leur équilibre est annoncée par un besoin relatif, et que ce besoin est lui-même manifesté par un appétit dont l'exécution est la règle certaine de la conservation.

C'est dans l'accomplissement de cette loi, que tous les animaux trouvent leurs moyens d'existence; leurs habitudes, toujours conformes à

leur organisation, sont invariables dans chaque espèce à cet effet; et la sensibilité qui constitue leur instinct, est d'une telle fidélité, qu'elle ne leur permet aucune erreur. Ils jouissent ainsi sans altération et sans souffrances, de toutes les facultés de leur être, parce qu'elles sont dans l'ordre naturel, et qu'en suivant toutes ses impressions ils lui conforment toutes leurs habitudes, et particulièrement leur nourriture et leur sommeil. Nous pouvons remarquer à cet égard que la règle suivie par les animaux est uniforme pour chaque espèce, constante pour tous, et qu'ils ne nous offrent d'autres variations que celles qui dépendent des lois naturelles, telles que la température des différens climats, la succession des saisons et la présence du soleil sur l'horizon. Remarquons encore que jamais ils ne mangent sans éprouver la faim, et qu'ils ne boivent sans ressentir la soif; qu'ils prennent leur nourriture à des heures fixes et déterminées; qu'ils se livrent au sommeil avec la même régularité et dans la situation la plus analogue à leur organisation. Remarquons enfin que si, pour notre amusement ou nos travaux, nous les détournons de leurs habitudes naturelles, ils perdent sensiblement les facultés de leur instinct dans la proportion de cet éloignement, et que

dès-lors ils éprouvent des maladies étrangères à leur état primitif.

Nous devons donc tenir pour certain que si l'harmonie universelle repose sur les lois immuables de la matière et du mouvement, les corps animés ne peuvent participer à cette harmonie qu'en se conformant à ces lois, comme étant la règle de leur existence particulière, et que la sensibilité leur est donnée à cet effet; que la jouissance des facultés qui leur sont propres, dépend immédiatement de cette action, et ne peut avoir lieu qu'en raison de cette dépendance; qu'ils ne peuvent enfin s'écarter de cette conformité sans erreur ni par conséquent sans souffrance.

Si tel est l'ordre naturel, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il existe pour les hommes comme pour les animaux; puisque les propriétés de la matière organisée sont les mêmes dans tous les êtres. Ainsi l'harmonie de nos facultés, que nous appelons santé, ne peut avoir lieu que dans l'accomplissement des lois qui constituent cet ordre; et l'altération de ces facultés, que nous appelons maladie, est l'effet nécessaire de l'infraction de ces lois, et plus encore de ce qui leur est opposé : dès-lors il est évident que les animaux jouissent de l'harmonie par la fidélité de leurs rapports avec les lois conservatrices et ré-

paratrices de leur être, tandis que les hommes vivent dans le trouble et la dépravation de tous leurs moyens corporels, parce qu'ils transgressent ces mêmes lois. Il suffira, pour nous en convaincre, de fixer un moment notre attention sur leurs habitudes et leurs mœurs comparées à la règle de leur existence.

Nous venons de voir que les animaux se conforment à cette règle par des habitudes invariables; ils ont pour elle un attrait si fortement prononcé, qu'il ne paroît pas en leur pouvoir de résister aux mouvemens de leur instinct. Les hommes au contraire ayant reçu la liberté, semblent n'en faire usage que pour manifester cette résistance. Par l'intelligence et la raison dont ils jouissent, ils ont l'éminente faculté de reconnoître les lois naturelles, et la nécessité de les accomplir pour leur propre conservation; cependant ils les violent sans cesse par des habitudes, des vices, des excès et des passions toujours contraires à ces lois, et souvent en opposition directe à leur action conservatrice et réparatrice. S'ils prennent des alimens, et qu'ils se livrent au sommeil, c'est parce qu'ils y sont contraints par la nature des choses et l'absolue nécessité; mais au lieu de conformer leurs appétits et leurs propensions aux impulsions de

la sensibilité naturelle, qui en devroit être la règle constante, ils la paralysent en quelque sorte par des usages pervers et dépravés; dont l'effet nécessaire est de produire en eux des sensations factices qui les trompent et les égarent. L'exemple frappant de l'état harmonieux dans lequel vivent les animaux, les premières dispositions plus convaincantes encore de leurs propres enfans, et plus encore les mouvemens intimes de leur existence corporelle, les ramènent à la loi naturelle, et les obligent en quelque sorte à lui rendre hommage. Mais entraînés par des propensions héréditaires, des habitudes personnelles, et des usages consacrés par le tems, ils se sont formé des règles artificielles, qui contrastent presque toujours avec l'ordre naturel, ou qui du moins ne lui sont jamais conformes. La simplicité des alimens nécessaires, dont la digestion seroit prompte, facile et nutritive, se trouve remplacée par des substances composées et tellement compliquées par leur mélange bizarre, qu'ils ne produisent pour l'estomac qu'un travail lent et pénible, dont l'effet inévitable est celui d'une sorte d'indigestion, par conséquent le trouble de toutes les facultés et la dépravation du sang et des humeurs. La sensibilité du goût étant

ainsi égarée par des substances qui n'ont ni les proportions ni l'analogie qui lui conviennent, l'appétit naturel est trompé, les besoins réels ne se font sentir qu'imparfaitement ; et dès-lors on n'éprouve plus que des sensations fausses ou du moins inexactes, sur le genre et la mesure des alimens qui conviennent à chaque individu.

La succession du jour et de la nuit, les effets sensibles de la lumière et des ténèbres, et la nécessité des intervalles pour opérer la réparation des forces par les alimens et le repos, indiquent avec assez d'évidence, aux hommes comme aux animaux, les heures et le tems qui conviennent le mieux à leurs repas et à leur sommeil; mais sans attention à cette règle qui devroit être la même pour tous ceux qui vivent sous le même climat, chacun lui substitue ses caprices, ses habitudes, ou l'usage, suivant lesquels l'ordre des alimens et du sommeil est tellement interverti, que les repas sont multipliés, réduits ou transposés au gré de chaque volonté, sans aucun égard à la mesure des alimens nécessaires; et que relativement au sommeil, le jour et la nuit sont en quelque sorte confondus pour être substitués l'un à l'autre, sans considérer les importans effets de la digestion et du repos, ni les funestes conséquences

d'une confusion si contraire à l'ordre naturel.

Les conséquences nécessaires d'une telle marche sont que la plupart des hommes n'éprouvant plus les impressions des appétits et des propensions qui devroient être leur guide, mangent sans ressentir la faim, boivent sans éprouver la soif, et se provoquent au sommeil sans y être disposés; et si nous rappelons ici la nécessité du travail, sans lequel les fonctions corporelles et les facultés spirituelles doivent être en souffrance, sans cependant s'écarter des proportions individuelles dans lesquelles le travail doit être renfermé, nous nous convaincrons des effets destructeurs, soit de l'oisiveté, soit de l'insuffisance ou de l'excès du travail, et par leur influence sur l'appétit et le sommeil, nous pourrons nous former une juste idée du désordre et de la dépravation qui en doivent résulter dans la marche des sensations et des besoins.

Ces réflexions soutenues des considérations précédentes, ont pour objet de démontrer, ou du moins de rendre plus sensibles les principes trop méconnus de la conservation de l'homme. Nous savons que l'ordre universel repose sur des lois dont l'action constitue les propriétés que nous observons dans tous les corps : ainsi l'exis-

tence des êtres animés dépend immédiatement de cette action; la sensibilité leur est donnée pour en recevoir les impressions; elle est la règle des animaux, qui avec ce seul guide trouvent facilement et sans incertitude, les moyens de se conserver et de se guérir. Si nous ne jouissons pas des mêmes avantages, c'est qu'au lieu d'user de notre liberté pour nous conformer aux lois naturelles, nous lui substituons par l'effet de notre volonté, des habitudes, des méthodes et des usages qui, en nous écartant de cette conformité, altèrent la sensibilité directrice de notre conservation, et par conséquent toutes les facultés qui nous sont propres; de là, par une suite nécessaire, les souffrances, les maladies et l'abréviation de notre vie. Si donc la santé est une comme l'ordre lui-même, nous devons la considérer dans nos rapports avec les lois naturelles, comme l'effet est à sa cause : et puisque tous les hommes s'écartent de cette règle, nous pouvons dire avec certitude, qu'ils sont tous plus ou moins malades, en ce qu'ils en sont plus ou moins éloignés ; et nous ne pouvons nous dissimuler que cet éloignement est parvenu à un tel degré, qu'il ne nous est plus possible de recouvrer les facultés de notre existence primitive. Ce seroit envain que

nous nous flatterions de remédier à nos maux, par les moyens que peut offrir l'art de guérir : avec quelque prudence qu'ils soient employés, ils sont toujours renfermés dans le cercle étroit des effets ; ils ne peuvent donc les combattre, et tout au plus les faire cesser jusqu'à ce que la cause dont ils proviennent, les ait renouvelés. C'est donc à cette cause qu'il faut se fixer pour l'attaquer directement ; nous la trouverons presque toujours dans nos habitudes dépravées, parce qu'elles sont contraires, ou peu conformes à l'ordre naturel, et qu'elles altèrent la sensibilité qui constitue notre instinct, sans laquelle, je ne puis trop le répéter, nous nous trouvons sans frein et sans guides dans l'objet de notre conservation. C'est en la ménageant, et en la recouvrant par tous les moyens qui sont encore en notre pouvoir, que nous serons fidèlement avertis des proportions qui nous conviennent, soit pour le travail, soit pour le repos, soit pour les alimens, soit pour le sommeil. Ces deux premiers besoins ne se feront plus sentir que par des appétits naturels et des propensions conformes aux facultés individuelles ; nous nous préserverons ainsi des incommodités et des maladies qui composent en quelque sorte notre existence ; et nous parviendrons par la concor-

dance de nos facultés, avec l'ordre universel dont elles émanent, à rétablir en nous l'effet précieux de l'harmonie dont nous sommes susceptibles.

Il résulte de ces réflexions, que si la vie consiste dans une continuité de besoins qui se succèdent sans intervalle, et qui dépendent les uns des autres par une action et une réaction réciproque, dont l'équilibre constitue la santé; il est certain que les besoins se manifestent par des appétits et des propensions; que les unes et les autres sont déterminés par la sensibilité naturelle; que tout ce qui est conforme à cette faculté est dans l'ordre conservateur; que par conséquent toutes les causes capables d'altérer ou de détruire la sensibilité, sont nécessairement destructives, et doivent être considérées comme le principe des maladies qui nous affectent; que la plupart des substances médicales ont ce grave inconvénient d'exciter les proportions naturelles, en irritant la sensibilité au lieu de l'émouvoir; et dès qu'il nous est démontré que cette faculté est le vrai thermomètre de nos besoins, nous ne devons admettre pour conservateur, que les moyens qui lui sont conformes, en la prenant pour règle de nos travaux et de nos plaisirs, de nos alimens et de notre sommeil.

DE L'UNION CONJUGALE,

DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

La première histoire du monde nous apprend que la femme fut donnée à l'homme par l'effet immédiat de la volonté créatrice : ainsi nous devons considérer l'union conjugale comme étant la pensée de Dieu même, et l'expression de son amour pour sa créature. Nous trouverons encore dans cette pensée la plus juste idée que nous puissions nous former de ce précieux lien; et si la raison, si lumineuse dans son principe, et si obscurcie par la dépravation de l'homme, est encore une étincelle de l'esprit éternel, capable de nous éclairer dans les ténèbres de notre exil, cherchons avec son secours à dissiper, s'il est possible, les illusions, les préjugés et les erreurs qui se succèdent comme des ombres, pour déguiser et nous faire méconnoître l'immuable vérité.

La puissance éternelle a prononcé sa volonté

dans l'ordre naturel, pour la multiplication des êtres animés, par l'attrait irrésistible des deux sexes l'un pour l'autre, le rapprochement des corps et l'union des organes dans l'objet de leur fécondation. Cette convenance est cependant circonscrite pour les animaux, puisqu'elle est bornée à des époques fixes et périodiques, hors desquelles ces individus semblent se voir avec indifférence; et leur propension paroît n'avoir d'autres règles que leurs proportions et leurs affinités corporelles.

Telle est la loi naturelle, suivant laquelle l'homme et la femme, considérés sous les seuls rapports corporels, pourroient vivre et se multiplier avec avantage sur les animaux; puisqu'ils possèdent, comme nous l'avons déjà reconnu, la faculté plus étendue de s'unir dans tous les tems, et d'exister sous tous les climats : et telle seroit en effet la misérable condition de l'espèce humaine, si la coupable doctrine des matérialistes et des athées avoit quelques fondemens. Mais l'erreur ou le mensonge ne peuvent détruire la vérité ni éteindre sa lumière; cette clarté divine nous avertit, par l'intervention de la raison, du principe spirituel de notre être, de l'immortalité de notre ame, et de notre destination éternelle.

Ainsi l'union de l'homme et de la femme, pour être conforme aux principes divins que nous venons de reconnoître, doit être formée des relations spirituelles et des rapports corporels qui peuvent avoir lieu entre les deux individus; et dès qu'ils se rapprochent de leur semblable pour accroître leurs moyens d'existence, il faut encore, dans l'objet de leur bonheur, qu'ils aient égard aux convenances sociales, pour les concilier, autant qu'il est en leur pouvoir, avec la loi naturelle comme étant la règle de leurs facultés corporelles, et avec la loi divine comme étant le principe de la raison qui doit être leur guide spirituel.

Si j'ai bien défini l'union conjugale lorsqu'elle est conforme à la vérité, et que par la combinaison des motifs qui doivent porter les hommes à se consacrer les uns aux autres, nous puissions les considérer dans l'état éminent où ils se trouvent placés à l'égard des autres créatures, nous ne verrons pas sans quelques jouissances, tous les hommes faire en quelque sorte cesser la division de leurs opinions et l'opposition de leurs idées, pour s'accorder sur ce point, qu'ils doivent prendre le ciel à temoin de leur union conjugale, et qu'ils invoquent la puissance et la bénédiction divine sur tous les

effets de leur mariage. Il est donc vrai que tous les peuples, sans égard à l'extrême différence de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leurs religions et de leurs cultes, ont reconnu, comme nous venons de le faire, que le lien conjugal est à la fois spirituel et corporel.

Mais plus les caractères de la vérité se multiplient par le commun accord des nations, sur ce qui touche de si près le lien social, plus la raison se fortifie dans l'aperçu des moyens qui peuvent nous conduire à la félicité qu'on se propose pour but dans tous les mariages; et si nous ne pouvons douter que l'union conjugale, considérée sous ces rapports, consiste dans le concours des facultés spirituelles et corporelles des deux individus qui la forment, sous l'emblème sensible d'un accord solemnel prononcé au nom de la Divinité et en présence des hommes, par la promesse réciproque de tous les avantages de la fidélité, nous apercevrons dans une telle union le désir, l'espoir et les moyens d'assurer la tranquillité des époux par le double appui qu'ils se procurent; et nous concevrons que deux ames, pour ainsi dire confondues par le parfait accord de leurs facultés physiques et morales, pour ne former qu'une volonté dans deux êtres toujours de concert, nous offrent l'idée la plus conforme

au principe de la création. Le moyen le plus puissant de combattre et de soutenir les adversités de la vie, est l'image la plus consolante comme la plus flatteuse du bonheur dont l'homme est susceptible.

D'après ces considérations, qui ne seront désavouées, je l'espère, ni par la raison ni par la vertu, que doit-on penser des mariages contractés par le seul effet du contract civil? Ces actes sont sans doute nécessaires pour distinguer, à l'avantage des mœurs, les unions légitimes des écarts de la licence. Mais peut-on se flatter que le bonheur particulier et l'intérêt général reposent solidement sur des engagemens qui ne diffèrent en rien des conventions ordinaires de l'ordre social, et qui n'ont d'autres motifs que des inclinations corporelles ou des rapports de fortune, de situation ou d'espérance? et ne voit-on pas que de tels engagemens, lorsqu'ils sont dépourvus du concours spirituel, ne se distinguent que par l'acte civil de la loi naturelle, qui rapproche les animaux, sans nous offrir aucun autre trait de ressemblance avec l'union conjugale dont je viens d'esquisser le tableau?

Que penserons-nous encore de ces engagemens, qu'il ne faut distinguer des précédens

que parce qu'ils sont revêtus des apparences religieuses, mais où la Divinité n'est invoquée que pour se conformer à l'usage que l'on contracte souvent sans se connoître, ou qui ne sont motivés que par l'attrait des sens, les calculs de l'intérêt, les convenances d'état et les vues de l'ambition, sans aucun égard aux proportions physiques, aux relations morales, et à cette heureuse sympathie des goûts et des caractères, qui devroient toujours précéder l'union conjugale et disposer les ames à la former?

Que dirons-nous enfin de ces unions prématurées et de ces engagemens commandés, où des parens imprudens et tyranniques abusent de leurs élèves et de leurs pouvoirs, pour ne respecter ni l'ordre naturel ni les convenances morales, en formant des rapprochemens vicieux dans leurs causes, et funestes dans leurs effets? Comment ne voyent-ils pas qu'ils se rendent coupables par la séduction et l'autorité dont ils font usage, que tout engagement doit être libre et volontaire pour être obligatoire, et qu'il ne peut y avoir de mariage où l'accord des deux volontés n'a pas lieu.

Les erreurs, les abus et les vices que je viens de décrire, sont les causes immédiates des aversions, des haines, des divisions et de tous les

malheurs qui se manifestent dans la plupart des mariages, et qui se propagent dans l'ordre social par la perversité des époux et des individus qui en proviennent; et tels sont en effet les effrayans résultats de la dépravation de nos facultés et de la dégradation de notre être, que l'esprit de l'union conjugale et sa touchante dignité n'existent plus pour nous que comme un objet trop éloigné pour que nous puissions nous en rapprocher. Les augustes pensées qui en sont inséparables ne font plus sur nos esprits que l'impression foible et fugitive des belles proportions; les préjugés, les passions et les excès ont pris la place des affections douces, des rapports harmonieux et des charmans effets qui caractérisent l'amour et l'amitié, ces deux sentimens sans lesquels cependant nous ne pouvons concevoir le bonheur. Je ne les distingue point l'un de l'autre, parce qu'ils se modifient réciproquement et qu'ils s'unissent souvent pour se confondre par des nuances insensibles qu'on ne sauroit diviser sans erreur. La Divinité ne les a sans doute imprimés dans nos ames que comme le moyen de nous élever jusqu'à elle, d'établir entre tous les hommes l'imposante fraternité d'une origine commune et d'une même destinée; de nous unir enfin par la voie du lien con-

jugal, de la manière la plus intime et la plus parfaite que nous puissions concevoir, aux êtres que sa providence nous a personnellement destinés pour accomplir de concert les lois physiques et morales.

L'amour et l'amitié, tels que nous devons les concevoir, sont des sentimens si précieux, soit qu'on les considère dans leurs causes, soit qu'on les suive dans leurs effets, qu'on ne peut les nommer sans une sorte d'émotion. Ils ont toujours été si rares parmi les hommes, que les anciens les avoient divinisés; parce qu'en effet ils appartiennent par leur pureté, plus au ciel qu'à la terre, et que peu d'hommes en sont susceptibles. La contagion générale a tellement dépravé les habitudes, corrompu les mœurs et dénaturé les institutions sociales, que la perversité s'est établie jusques dans nos pensées, et qu'ayant perdu presque tous nos rapports avec les sentimens sublimes de notre première existence, nous leur substituons les effets de nos passions et de nos habitudes, lorsque nous osons nommer amour, les vices de la licence, les excès de la prostitution ou des inclinations corporelles, qui ne peuvent avoir d'autre objet que la satisfaction des sens; lorsque nous nous permettons encore de nommer amitié des re-

lations communes et sociales, qui ne peuvent établir entre deux individus, que des services réciproques et des convenances momentanées qui les ont formées, et qui s'altèrent ou se détruisent selon la marche incertaine des événemens de la vie.

Mais éloignons ces tristes réflexions qui ne nous offrent que l'ombre au lieu de la réalité, que l'erreur au lieu de la vérité : la raison en est fatiguée, la vertu s'en afflige et la simple droiture en est éprouvée. Ne fixons nos regards sur les malheurs de l'humanité, que pour mieux sentir les secours qui nous sont nécessaires. Concevons bien que l'amour et l'amitié, sans lesquels ils n'y a point de bonheur réel pour l'homme, sont des émanations de l'amour éternel; que ces deux sentimens sont inséparables de l'union conjugale; et fixons-nous à cette consolante pensée, qu'il est toujours en notre pouvoir de les obtenir de la bonté divine, puisque nous tenons de son amour la liberté d'invoquer sa puissance.

DE
LA SENSIBILITÉ
MORALE.

J'ai souvent avancé que la conservation corporelle de l'homme dépendoit de la fidélité de ses sensations; et je crois avoir démontré que comme elles se forment du concours des impressions dont il est susceptible, nous devions regarder la sensibilité de ses organes comme la faculté la plus précieuse de son existence corporelle; que par conséquent on devoit éviter tout ce qui étoit capable d'altérer la sensibilité physique comme des causes de destruction, et rechercher comme des moyens conservateurs, toutes les modifications et les substances les plus conformes par leur proportion à cette faculté. Et si nous considérons que les développemens spirituels de notre être sont encore dans une sorte de dépendance de nos fonctions corporelles, nous nous convaincrons que le bonheur de l'homme dépend de cette harmonie, et la sensibilité physique, qui en est la base, aura pour

nous d'autant plus de prix, qu'elle aura plus de rapports avec la sensibilité morale.

Ce sont là sans doute des principes incontestables, et des vérités fondamentales de l'ordre naturel : ainsi nous devons en conclure que si la dignité de l'homme réside dans sa moralité, et que sa prééminence dépende du développement de ses facultés spirituelles, nous devons le faciliter par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, en nous conformant aux lois naturelles, d'abord pour favoriser par nos soins l'exactitude des proportions corporelles et tous les effets progressifs de l'enfance; pour entretenir et fortifier ensuite l'harmonie des fonctions corporelles et des moyens spirituels; pour maintenir enfin la sensibilité morale sans altération, et la préserver par la conservation de la sensibilité physique, de toutes les atteintes dont sa pureté est susceptible.

Si nous ne pouvons nous dissimuler en effet l'intime connexité des deux êtres qui constituent la nature de l'homme, leurs rapports et la dépendance alternative de leurs facultés respectives, par leur influence réciproque, nous devons reconnoître l'importance de cette harmonie, puisque son trouble est la cause immédiate de nos souffrances et de nos peines, et que son intégrité est la source de nos plaisirs et de nos

jouissances. Il est donc certain que la sensibilité physique et la sensibilité morale s'altèrent ou se fortifient par une action et une réaction nécessaire, et que l'altération de l'une doit se communiquer à l'autre pour la dépraver dans la proportion de ses dispositions antécédentes : je veux dire que chaque cause d'altération produit l'effet de la dépravation à des degrés différens, selon la mesure de chaque individu, et suivant les rapports qui peuvent avoir lieu entre ces causes et celui qui en reçoit l'impression.

Ces réflexions nous font voir que la sensibilité morale est pour les ames ce que la sensibilité physique est pour les corps ; et puisqu'il est dans l'ordre que les pensées se forment des impressions reçues par l'intervention de nos sens, nous devons concevoir que comme la sensibilité physique est la règle certaine des fonctions corporelles, la sensibilité morale est le guide infaillible des facultés spirituelles ; et que par conséquent tout ce qui est capable d'agir sur nous par des impressions vicieuses de leur nature, ou trop fortes parce qu'elles sont au delà de nos proportions, doit altérer d'abord, et successivement détruire la sensibilité morale qui précède immédiatement la vertu dans chaque individu. Elle a pour cortége la réserve, la retenue,

la discrétion, la pudeur, la modestie, la simplicité, la candeur, la véracité et toutes ces qualités aimables dont les modifications et les nuances ne peuvent être décrites; leur charme est si puissant que la perversité même leur rend hommage, et ne peut les considérer sans une sorte de jouissance.

Si la sensibilité morale est précieuse par tous ses effets pour celui qui la possède, elle est également favorable par ses influences à l'ordre social, en y maintenant la justice et la paix; la raison et l'expérience sont d'accord sur ce point. Nos habitudes, nos mœurs et nos institutions devroient donc avoir pour objet constant de la conserver, en éloignant soigneusement toutes les causes d'altération; et cependant nous ne cessons de la dépraver par la licence de nos pensées, l'imprudence de nos paroles, la hardiesse de nos actions, et sur-tout par l'image toujours corruptrice et souvent révoltante des vices, des passions et des crimes, qui nous est habituellement offerte dans les spectacles. L'héroïsme et la vertu y sont même ordinairement présentés sous des formes tellement invraisemblables ou exagérées, que les illusions de l'erreur se confondent avec les idées de la réalité; que l'esprit et le corps sont également fatigués de

la violence ou de la séduction des impressions qu'ils reçoivent; et qu'en dernier résultat les sens et l'imagination sont amusés au grand détriment de la raison et de la vérité.

Tel est, nous n'en pouvons douter, l'effet inévitable des causes qui agissent sur nos organes, par les moyens des illusions et des excès; et plus nous supposerons des graces naturelles et des talens distingués dans ceux qui trompent ainsi nos sens et nos pensées, plus les atteintes de la séduction seront funestes à la sensibilité morale, et dépraveront ces facultés.

D'après ces considérations, que devons-nous penser de ces fictions ingénieuses qui nous ont été présentées avec tant d'art par les fabulistes et les poëtes, qu'elles ont encore quelques influences sur nos pensées; de ces chefs-d'œuvres de la littérature, du goût et du génie qui semblent avoir fixé au théâtre, par la célébrité de leurs auteurs, le plaisir, l'intérêt et les grands mouvemens qui, sous les apparences de l'héroisme et de la vertu, n'appartiennent le plus souvent qu'aux passions humaines; de ces productions adroitement présentées, où la morale mise en action semble se plier à tous les degrés de notre dépravation, et dont l'effet inévitable est d'altérer les habitudes, les mœurs et les pensées? Que

penserons-nous encore de ces recherches sur la nature des choses, où le charme de l'exposition se joint à l'étendue de la science et à l'habileté de l'auteur, mais où l'on remarque plus le désir de la renommée, que celui de rendre à la vérité les hommages qui lui sont dus; de ces systèmes enfin qui portent l'empreinte du génie, par la profondeur des méditations qui les ont préparés et les savantes combinaisons qu'il nous présente, mais où la raison est souvent dans une sorte d'égarement, lorsqu'elle considère, par exemple, le monde comme un effet sans cause; lorsqu'elle transpose l'éternité du créateur dans les choses créées; lorsqu'en admettant la Divinité on ose entreprendre de l'isoler en quelque sorte, en détruisant nos relations avec elle, en livrant ainsi les hommes à une aveugle destinée; lorsqu'on matérialise en quelque sorte la pensée, pour n'accorder aux hommes sur les animaux, qu'une supériorité machinale de conformation; lorqu'enfin, sous le prétexte de réformer les abus inséparables de toutes les institutions humaines, on entreprend d'attaquer et de détruire des opinions religieuses qui, du moins par leur objet et l'universalité de leur adoption, devroient imprimer la vénération et le respect?

Ces ouvrages, il faut en convenir, ont acquis

une juste célébrité sous le rapport des talens et des lumières, parce qu'ils sont des preuves sensibles de la capacité de l'homme et des grandes facultés de son esprit. Mais, disons-le sans hésiter, l'admiration générale ne s'est fixée sur ces conceptions, que parce qu'elles sont des efforts remarquables de l'intelligence; et la raison, cette lumière toujours céleste quoiqu'obscurcie, nous avertit que la vérité doit être la seule règle de nos jugemens; que notre estime doit avoir pour mesure le degré d'utilité; que l'utilité consiste dans tout ce qui peut tendre à nous rapprocher de la vérité; qu'elle doit être appréciée dans les proportions de ce rapprochement, et que la sensibilité morale nous est donnée pour nous conduire jusqu'à elle, et comme le moyen de nous la faire reconnoître.

Ainsi, de quelque genre que soient les productions de l'esprit, et quelque supériorité de conceptions qu'elles puissent nous offrir, nous ne pouvons les regarder comme utiles, et nous devons les rejeter comme perverses, dès qu'elles produisent l'effet de tromper et d'égarer la sensibilité morale; parce que dès-lors elles altèrent et dépravent la faculté directrice de nos pensées.

DES CONTRASTES

ET

DES OPPOSITIONS.

Si nous supposions dans les hommes, considérés sous leurs rapports corporels, des dispositions conformes aux lois naturelles, ils nous offriroient dans leurs proportions, leurs habitudes et leurs moyens, l'uniformité que nous observons dans chaque espèce d'animaux.

Si nous admettions encore que l'intelligence des hommes fût dirigée par les mêmes principes, nous les verrions tendre aussi à la même fin par des développemens spirituels qui n'offriroient d'autre dissemblance que celle qui dépend des moyens physiques; et leurs facultés morales se manifesteroient avec la perfection que cette harmonie nous permet de supposer.

Pourquoi donc remarquons-nous des oppositions et des contrariétés si absolues et si bizarres entre les hommes, qu'ils nous paroîtroient des êtres d'une espèce différente, s'ils n'étoient revêtus de la même forme? La raison en est sans

doute que la vérité étant une pour tous, soit dans l'état naturel soit dans l'ordre moral, le bonheur n'existe et ne peut se concevoir que sur la ligne des actes qui lui sont conformes; que tous les écarts de cette ligne sont des erreurs, et que par conséquent les hommes doivent être dissemblans et malheureux dans la proportion de leur éloignement de cette importante unité.

Aussi voyons-nous que, par l'effet de l'aberration générale, les hommes, au lieu de former par leur ensemble le magnifique tableau de la concorde, de l'union fraternelle et de la paix, offrent par leurs divisions l'affligeante image du trouble, de la haine et de la guerre, tristes et malheureux résultats de leurs passions et de leurs crimes : et si nous fixons leur état actuel avec quelqu'attention, nous reconnoîtrons que leur existence, dans ces rapports avec la vérité, est une sorte d'égarement et de délire. Cherchons à nous en former une juste idée, en rapprochant ici quelques traits remarquables de la dissemblance et des contradictions dont j'ai parlé.

Les hommes fixés aux travaux corporels de l'agriculture, de la navigation et des arts, paroissent renfermés dans le cercle étroit des propriétés terrestres et machinales; et ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'on peut élever

leurs conceptions jusqu'à la cause surnaturelle de tous les effets; leur intelligence paroît se réduire aux combinaisons des objets sensibles, et il ne faut rien moins que des malheurs ou des dangers pour réveiller leurs facultés morales; tandis que ceux qui se livrent aux occupations de l'esprit, offrent une capacité sans borne; que leurs développemens semblent annoncer une puissance indéfinie, et que par les moyens de la réflexion et de la méditation ils élèvent leurs pensées à un tel degré de sublimité, qu'on les croiroit animés d'une force surnaturelle.

Tous les hommes sont d'accord pour penser qu'ils ne peuvent être heureux sans la paix; ils sont cependant toujours en guerre, et lors même que par de grands travaux et de longues souffrances ils sont parvenus à la prospérité résultante de la concorde, du commerce et de l'ordre, on les voit renoncer brusquement, et sous les prétextes les plus frivoles, à tous ces avantages, pour se livrer aveuglément aux effets destructeurs et meurtriers de l'inimitié, de la vengeance et de l'ambition.

Les sentimens de l'amour, de l'amitié et de l'union sociale paroissent à tous les hommes devoir faire le charme de leur vie; et cependant ils la troublent sans cesse en s'abandonnant aux

mouvemens violens de la haine, de la calomnie et des excès qui en sont les suites inévitables.

Les travaux du corps et les occupations de l'esprit sont l'état nécessaire des uns, ils leur tiennent lieu de fortune, sont la sauve-garde de leurs mœurs et la source de leur jouissance; l'insouciance et l'oisiveté entretiennent dans les autres les vices, les passions, et les disposent au crime.

Si la richesse et l'indigence sont un contraste nécessaire dans l'ordre social, la raison ne peut voir sans une sorte de frayeur l'insensibilité de ceux qui possèdent la première à l'égard de ceux qui sont livrés à la seconde; et les sentimens d'une douce fraternité se soulèvent avec murmure contre l'insuffisance des secours accordés par la bienfaisance et l'humanité, pour effacer, s'il étoit possible, les traces de l'infortune, en invoquant la précieuse charité. Cette puissance que j'ose dire céleste, est seule capable d'émouvoir les cœurs et de briser leur dureté. Les hommes animés par ce feu sacré n'attendent plus que leurs regards soient frappés de l'aspect du malheur; il leur suffit de le supposer pour en être touchés, et leur prévoyance attentive les porte au-devant de leurs semblables pour prévenir leurs besoins sans blesser leur délicatesse,

et pour les secourir par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

Le mariage est pour les uns l'accomplissement de la loi naturelle, le développement des vertus sociales, et la plus séduisante image du bonheur; tandis qu'il est pour les autres l'assemblage révoltant de la discorde, de l'injustice, du parjure et de l'adultère.

Le célibat et la virginité sont pour quelques-uns le résultat de leurs réflexions dépravées, par l'espoir trompeur d'être plus heureux, ou le malheureux effet de la nécessité, par l'infortune et l'abandon; ils sont encore le moyen de se dégager des liens terrestres et de s'affranchir des considérations temporelles, pour ceux qui cherchent à perfectionner les facultés de leur être en purifiant leurs pensées par la considération des vérités éternelles. Les uns trouvent leur félicité dans les douceurs du mariage ou la liberté du célibat; tandis que les autres y éprouvent tous les malheurs d'un lien insupportable, et tous les excès de la licence et de la prostitution.

La générosité est un sentiment sublime pour tous les hommes, et cependant il en est peu qui ne se livrent pas au mouvement de la vengeance.

Le plus grand nombre cherche le bonheur au milieu des agitations du monde, et dans les effets de la puissance des dignités et des richesses; mais il en est qui ne l'aperçoivent que dans la dépendance, la simplicité, la solitude et l'éloignement de tous les objets sensibles.

Si tous les hommes admettent la Divinité, toutes les religions ont la foi pour fondement; pourquoi donc l'incrédulité cherche-t-elle à la détruire?

Les lumières de la raison et les facultés de l'esprit sont les preuves les plus frappantes de la puissance divine; et cependant ceux qui les possèdent au degré le plus éminent ont osé contester son existence.

Les extrêmes se touchent de si près, que par un coup d'œil attentif sur la scène du monde, on embrasse pour ainsi dire d'un seul regard la profusion des prodigues et la cupidité des avares; les abus de la richesse et les privations de l'indigence; les entreprises de l'ambition et les réserves de la modestie; la hardiesse du vice et la retenue de la vertu; l'imprudence des passions et la prévoyance de la sagesse; l'obstination de l'ignorance et les doutes de l'instruction; l'aimable timidité de la pudeur et l'effronterie révoltante de la débauche; les avantages de la

tempérance et de la sobriété, et la perversité de l'incontinence et des excès; les détours de la dissimulation et la droiture de la véracité; enfin les apparences trompeuses de la fourberie, et la simple franchise de la probité.

Tels sont en effet les principaux traits des contrastes et des oppositions qui se font remarquer parmi les hommes; je n'en ai présenté qu'avec peine l'assemblage confus et bizarre. Leur dépravation paroît à son comble, ils n'existent plus que dans l'égarement; et si tous les efforts de la philosophie sont d'une insuffisance démontrée pour dissiper les ténèbres de l'erreur et ramener les hommes à la vérité, reconnoissons enfin son impuissance, et comme nous rapprochons un flambeau qui va s'éteindre, de la flamme qui l'avoit allumé, pour lui rendre son premier éclat, nous devons aussi, pour fortifier la raison et recouvrer ses premiers moyens, recourir à la toute-puissance, en dirigeant nos facultés vers la source éternelle des lumières, pour y puiser l'amour, la justice et la paix.

DE LA SOLITUDE
ET
DE LA MÉDITATION.

La solitude, selon le monde, est une situation pénible, qu'il est difficile de soutenir, parce que, dit-on, il y a dans l'homme des dispositions naturelles qui le portent à se rapprocher de ses semblables, et le disposent à vivre en société; et cependant les solitaires de tous les tems nous ont appris par la persévérance de leurs résolutions, qu'ils n'étoient pas malheureux.

Si nous consultons l'opinion générale, la méditation est un travail fatigant et destructeur, par la contention d'esprit qu'elle suppose; mais ceux qui ont vécu dans cet état, nous disent par les monumens de leurs pensées, qu'ils ont trouvé des jouissances incomparablement supérieures à celles que le monde pouvoit offrir.

Lorsqu'on réfléchit sur des assertions si contraires, on voit d'abord que comme les hommes ont reçu des facultés différentes, soit par le genre, soit par les proportions, la solitude et

la méditation ne peuvent convenir qu'à quelques-uns : on aperçoit ensuite que cette convenance a des degrés, des modifications et des nuances, suivant les principes, la moralité, les opinions et quelquefois aussi les préjugés et les erreurs de chaque individu. C'est pourquoi les uns frappés d'admiration de tous les effets sensibles, se renferment dans l'ordre naturel et se livrent à la contemplation de l'harmonie universelle; tandis que d'autres n'apercevant dans ce vaste ensemble que l'exécution d'une pensée divine, ne s'en servent que pour élever leurs conceptions jusqu'au principe éternel de tous les êtres; ils s'unissent à lui par une adoration constante, pour mériter par une vie sans reproche, le bonheur céleste qui fixe tous leurs désirs, et qui est l'unique objet de leurs espérances.

Cette considération nous fait sentir que, comme il est dans l'ordre que nos facultés s'affoiblissent par leur division, et qu'elles se fortifient par leur réunion jusqu'au degré de la concentration possible, les dissipations et le tumulte du monde doivent causer le premier effet, tandis que la solitude et la méditation doivent produire le second. On voit encore que la perfection du travail et des réflexions doit être dans la proportion de l'éloignement des affections

sensibles; et si nous fixons notre attention sur l'accroissement progressif de force et d'élévation, dont nos facultés morales sont susceptibles, lorsque sur-tout nous les dirigeons de toute la capacité de notre être, vers la cause toute-puissante, nous parviendrons à nous former une idée de la pureté qu'il est possible d'atteindre, et nous concevrons que les étonnans effets de la solitude et de la méditation ne nous paroissent si merveilleux que par la grande distance où nous nous trouvons de la vérité, et par la difficulté de comprendre tous les effets de son pouvoir sur les ames. L'homme alors étant dégagé des liens terrestres et de toutes les considérations temporelles, n'existe en quelque sorte que dans Dieu même, pour lui consacrer toutes ses pensées, et se pénétrer de son amour; et comme il n'est parvenu à cet état d'exaltation que par des secours surnaturels, ses conceptions, ses paroles et ses actions doivent offrir quelques traits de la puissance infinie, parce qu'il n'est animé que de son esprit.

DE LA

RÉSIGNATION.

Il est dans la nature des choses, que l'existence des hommes soit plus malheureuse que fortunée; et s'il est vrai que, comme j'en ai souvent rappelé la pensée, leur dépravation ajoute encore aux épreuves de leurs destinées, je n'aperçois que dans la force de l'esprit, le moyen de supporter les adversités de la vie, et de résister à leur action destructive. Cette force étoit connue des anciens sous la dénomination du fatalisme, par lequel on supposoit que la destinée de tous les hommes étoit écrite en caractères ineffaçables, et qu'ils ne pouvoient y rien changer. Elle l'étoit encore sous la désignation de stoïcisme : il consistoit à soutenir avec fermeté les malheurs que l'on éprouvoit, par la considération de ceux qu'on n'éprouvoit pas, et à rendre graces à la Divinité de n'être pas plus malheureux encore. Cette force est aussi connue des modernes qui nous l'indiquent par la prédestination. Cette opinion rentre dans les précédentes et ne nous offre que les idées

vagues et confuses du paganisme, de la superstition et des qualités occultes. Cette force existe cependant; et comme toutes les autres facultés spirituelles, elle est inégalement répartie entre les hommes, et nous en avons des preuves multipliées dans tous les actes de fermeté, de courage, d'intrépidité, d'héroïsme, et plus encore dans tous les sacrifices dont la résignation nous offre de si touchans exemples.

Cette vertu si digne de nos hommages, parce qu'elle les suppose toutes, a pour ses compagnes ordinaires la douceur et la patience; elle nous apprend à soutenir, sans murmurer, les souffrances et la douleur inséparables de nos habitudes corporelles; et à nous assujettir à toutes les privations nécessaires, pour nous conformer aux lois naturelles qui nous offrent la règle de notre conservation. C'est elle qui nous fait supporter sans altération tous les événemens qui attaquent nos personnes, nos fortunes, et les adversités qui détruisent nos jouissances les plus intimes. C'est encore avec son secours que nous pouvons soutenir les entreprises de la haine et de l'inimitié, pour braver l'injustice des hommes, et nous rendre supérieurs, par les effets de la générosité, à tous les mouvemens de la vengeance.

La résignation est plus puissante encore, lorsqu'elle est éclairée de l'esprit religieux, et fortifiée du sentiment de la charité : alors les traits de la foiblesse humaine s'effacent ; les adversités de la vie ne sont plus que des épreuves nécessaires à sa perfection spirituelle ; toutes les considérations temporelles s'évanouissent devant la grande pensée de l'éternité, et ses moyens étant puisés dans l'amour divin, se succèdent, se multiplient et participent en quelque sorte de la puissance infinie.

DE L'HARMONIE
ET
DE L'ÉTERNITÉ.

La raison la plus éclairée ne peut se former une juste idée de l'éternité ; nous sommes du moins forcés de convenir que toutes nos conceptions éprouvent une sorte de souffrance lorsqu'elles se fixent avec quelque attention sur ce qui ne doit jamais finir, si elles ne sont fortifiées des moyens surnaturels. La pensée de l'éternité a cependant toujours été parmi les hommes ; et il suffit de parcourir l'histoire de tous les tems, pour reconnoître qu'ils se sont constamment proposé des récompenses et des peines éternelles, comme le terme nécessaire de leur existence mortelle.

Cette importante pensée nous a donc été fidèlement transmise d'âge en âge ; elle fut longtems obscurcie par les ténèbres de l'erreur, de l'imposture et de la superstition ; mais le pouvoir de la vérité les dissipa comme des ombres ; et les générations, en se succédant, n'ont fait

que la fortifier de toutes les considérations physiques et morales. Elle s'est enfin perfectionnée de tous les développemens dont elle étoit susceptible; et si elle a résisté à l'impression frappante de la destruction sensible de nos corps, et à la mortalité de tous les êtres animés, nous devons supposer qu'elle a, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, de fermes appuis qui lui ont servi de fondement.

Si nous analysons en effet les conceptions dont nous sommes capables sur la pensée de l'éternité, nous trouvons d'abord que toutes les idées qui concourent à la former sont celles du bonheur ou du malheur, puisque nous ne pouvons rien admettre comme intermédiaire, ni au delà de l'un et de l'autre. Nous voyons ensuite que nos idées sur le bonheur s'identifient avec celles que nous nous formons de l'harmonie; et la raison nous dit alors, que si le bonheur et le malheur sont temporels dans l'effet, ils doivent être éternels dans la cause : et dès que nous ne pouvons concevoir le bonheur, que par les idées que nous présente l'harmonie, nous devons la considérer comme étant l'objet de tous nos désirs sur la terre, et comme devant être le terme de nos espérances dans le ciel.

Rien ne doit nous paroître plus admirable

que l'harmonie, si nous la suivons dans ses effets : c'est elle qui constitue la beauté des proportions, la santé des corps animés, la concordance des lois naturelles, et l'ordre universel, conservateur et réparateur de tous les êtres; sans elle nous ne pouvons concevoir les jouissances de l'amitié, les charmes de l'amour, la félicité de l'union conjugale, les avantages de l'ordre social, et toutes les prospérités de la paix entre toutes les nations. C'est donc sur l'harmonie que repose le bonheur temporel, puisque nous n'avons qu'à supposer les effets contraires à ceux que je viens de décrire, pour nous former une juste idée du malheur.

Ces considérations déjà si puissantes sur les esprits attentifs, reçoivent un accroissement de forces, lorsqu'on approfondit la nature spirituelle de l'homme, et qu'en recherchant ses élémens on reconnoît que l'intelligence est dans l'ordre des conceptions; que la sagesse appartient aux principes générateurs de nos pensées, et que le bonheur dépend de l'accord de nos actions avec les principes qui les ont dictés; en sorte qu'il ne peut y avoir de bonheur où cet accord n'existe pas. Ainsi nos facultés les plus intimes et les plus précieuses n'ont point d'autres bases que l'harmonie; et comme

elle ne présente que des idées qui participent de l'infini, il est évident que la pensée de l'éternité doit se représenter sans cesse aux hommes, comme inhérente à leur être et comme inséparable de la nature des choses.

Disons mieux encore; soit que nous dirigions nos facultés vers les objets sensibles, soit que nous nous livrions aux considérations morales, nous ne pouvons réfléchir à notre dépendance des lois naturelles, ni à nos rapports spirituels, sans être pour ainsi dire pénétrés de la puissance infinie, par le sentiment de notre insuffisance même sur les objets qui frappent nos sens. Nous ne pouvons en effet nous rendre compte des corps qui occupent l'espace, et leur nombre est incalculable; nous ne pouvons nous former une juste idée de la lumière qui les distingue, et dont cependant nous recevons l'impression : le mouvement qui les déplace sans cesse et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, paroît être l'ame du monde, est un principe inaccessible à notre intelligence, qui ne peut le concevoir que comme l'effet immédiat de la création. L'espace enfin qui nous présente cette inconcevable harmonie, n'offre aucun terme à nos conceptions, et semble se confondre dans l'infini. Il est donc vrai que la seule contemplation

de l'univers a du suffire aux hommes de tous les tems, pour déterminer leur croyance ; et que la pensée de l'éternité, toujours fondée sur l'harmonie, repose sur une base inébranlable.

Le dirai-je enfin, pour achever l'expression de ma pensée, s'il nous étoit donné d'élever notre intelligence jusqu'à la puissance éternelle, nous la concevrions sans doute par l'accord de toutes les volontés, l'harmonie de tous les sentimens, la réunion de toutes les jouissances, et le concert de tous les esprits se conformant à la Divinité, et s'identifiant avec elle par la pureté d'un amour inaltérable.

DE

L'EMPLOI DU TEMS.

Nous entrons dans le tems en recevant la vie; nous passons dans l'Éternité en subissant la mort. Cette considération se présente sans cesse à l'esprit attentif, elle nous apprend à bien apprécier nos actions; et la raison qui médite sur la nature des choses, mesure facilement notre existence temporelle, pour nous faire apercevoir le moment où elle doit finir. Ce terme, quel qu'il soit, est assez près de nous pour que nous puissions juger sans erreur l'intervalle qui nous en sépare. Chaque instant de notre vie est un pas qui nous en rapproche; voilà le tems qui nous est donné, et si nous ne pouvons nous dissimuler que c'est de l'emploi de ce tems que dépend le bonheur ou le malheur éternel qui nous sont destinés, par quel aveuglement la raison ne verroit-elle pas la nécessité de conformer toutes nos facultés à la volonté divine?

Nous n'en pouvons douter, et nous l'avons plus d'une fois reconnu dans cet ouvrage, cette volonté qui consiste dans la vérité, est exprimée

dans l'ordre physique par les lois naturelles qui constituent les objets sensibles; elle est aussi prononcée dans l'ordre moral par des commandemens et des préceptes écrits, qui, en nous offrant les grands caractères de la divinité, tracent à nos esprits les voies qui peuvent nous élever jusqu'à elle. Nous sommes avertis par les sensations de notre instinct, de nos rapports matériels et de la dépendance naturelle de nos corps; nous sommes dirigés par les sentimens de la conscience, dans l'usage que nous devons faire de notre liberté, pour opérer le salut de nos ames. La raison nous est donnée pour rectifier les erreurs dont nous sommes susceptibles, et pour nous éclairer dans le choix des moyens qui peuvent nous conduire au bonheur, qui est le point central de tous nos désirs, par l'enchaînement des vérités temporelles et éternelles; et si cette émanation de la lumière divine se trouve obscurcie par notre dépravation, la religion nous offre la ressource infaillible de la prière et des vertus qui en sont l'effet, pour nous faire recouvrer la pureté, sans laquelle nous avançons vers notre perte. Ainsi la providence a prévu tous nos besoins; elle nous a pour ainsi dire environnés de guides et de moyens, pour nous préserver des écueils inséparables de la

vie. Les opinions humaines qui se succèdent et se détruisent sans cesse, ne nous présentent par leur incertitude et leur mobilité que les dangers de l'égarement; c'est pour nous les faire éviter que la divinité a remis dans nos mains le fil précieux de la tradition, qui seule nous présente le grand événement de la création et l'histoire religieuse des hommes jusqu'à nos jours.

Ce vaste monument s'offre à l'esprit attentif et sans prévention avec une majesté qui ne permet aucune comparaison; et les mystères qu'il renferme imposent le respect et captivent les hommages que nous devons à la vérité. Sa solidité repose sur des fondemens qui nous sont prédits comme inébranlables, et déjà tous les flots soulevés de l'erreur, du mensonge, de l'ignorance et de l'incrédulité, se sont brisés aux pieds de ce sublime et merveilleux monument de la foi des chrétiens. Préservons-nous donc de la contagion générale, et de l'orage corrupteur des passions, en nous réfugiant avec simplicité dans ce temple sensible de la vérité. Les mystères qu'il renferme nous avertissent seulement de la foiblesse de nos conceptions; mais nous ne pouvons raisonnablement douter que les caractères qui nous les présentent, ne soient tracés par l'esprit divin.

Si ces réflexions avoient besoin d'un nouvel appui, la raison nous diroit encore qu'en parcourant toutes les époques du monde, on peut remarquer que les hommes qui ont méconnu cet asile, et plus encore ceux qui s'en sont écartés, ont été livrés à l'égarement, et que leurs écarts ont successivement été reconnus, soit dans leurs principes, soit dans leurs effets. Nous pouvons remarquer avec la même évidence, que si l'ordre universel est pour nous un enchaînement de phénomènes inaccessibles à notre intelligence, et que nous soyons pour ainsi dire pénétrés de merveilles inconcevables dans l'état naturel; il seroit absurde de prétendre que la raison puisse atteindre jusqu'aux mystères religieux et aux expressions divines qui nous tracent la voie de l'infini, et qui, comme autant de voiles interposés entre le tems et l'éternité, doivent nous offrir les caractères impénétrables de la toute-puissance.

La sagesse consiste donc à reconnoître l'importance du tems, l'insuffisance de la raison et la nécessité de la foi. Ceux qui combattent ces assertions ne nous présentent que les erreurs de l'imprudence et de l'aveuglement. La véritable philosophie plus circonspecte dans ses suppositions et plus réservée dans ses vues, ne mesure la dis-

tance de la cause à l'effet, que pour se livrer à tous les sentimens d'une juste admiration; elle renferme ses entreprises dans les bornes de son pouvoir; elle n'a pour objet que la recherche de la vérité, parce qu'elle seule peut opérer le bonheur des hommes, et comme elle sait que son principe est éternel, elle conçoit que les emblèmes et les moyens de la Divinité sont nécessairement supérieurs à l'intelligence des mortels.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la Table des Matières.